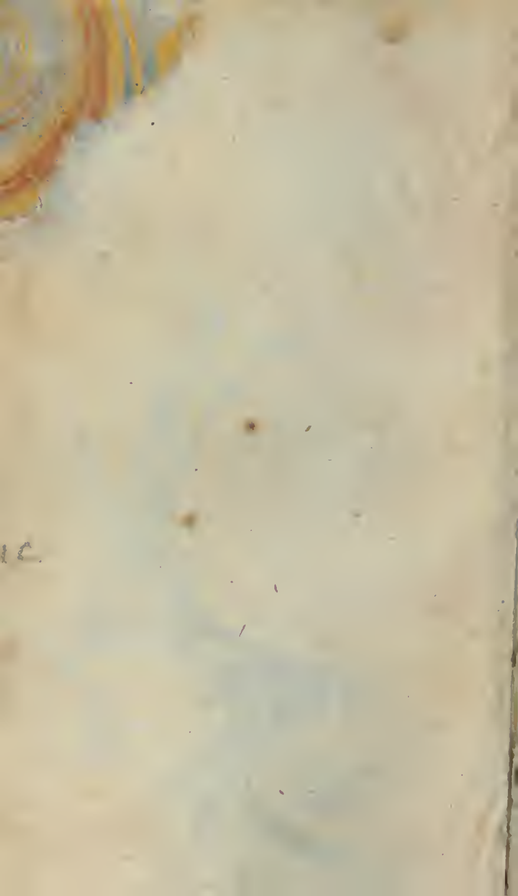

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01770942 9







OUVRAGES
DE M. GORJY.

Qui se trouvent chez le même Libraire.

Blançay, 2 vol. *in*-18. br. *fig.* 3 l. 12 s.
Le même, rel. veau écaillé. 5 l.

Victorine, 2 vol. in-18. br. *fig.* 3 l. 12 s.
Le même, rel. veau écaillé. 5 l.

Lidorie, 2 vol. *in*-18. br. *fig.* 3 l. 12 s.
Le même, rel. veau écaillé. 5 l.

Saint-Alme, 2 vol. in-18. br. *fig.* 3 l. 12 s.
Le même, rel. veau écaillé. 5 l.

Mémoire sur les Dépots de Mendicité, in-8. br. *fig.* 12 s.

Nouveau Voyage Sentimental, 2 vol. in-18. br. *fig.* 3 l. 12 s.
Le même, rel. veau écaillé. 5 l.

Tablette Sentimentales, 1 vol. in-18. br. *fig.* 1 l. 16 s.
Le même rel. 2 l. 12 s.



chut, chut, il y a un monsieur Couché là.

NOUVEAU VOYAGE SENTIMENTAL,

CINQUIÈME ÉDITION,

PAR M. GORJY.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez GUILLOT, Imprimeur, Libraire de MONSIEUR, rue des Bernardins, vis-à-vis Saint Nicolas-du-Chardonnet.

1791.

NOUVEAU VOYAGE SENTIMENTAL.

CHAPITRE I.

A travers Champs.

. . . .
. . . .
. . . .

. . . . « CE n'est qu'un oubli ;
» mais Lisette pourrait croire . . . . ,

» L'amour lui a appris à suivre sur
» la carte la route que je parcours
» sur le terrain; et, lorsque son
» doigt a rencontré le point cor-
» respondant, c'est pour elle un
» plaisir !.... Il faut bien quelque
» dédommagement à l'absence......
» Mais, lorsque son doigt aura
» rencontré Bruxelles, elle n'aura
» pas manqué de se rappeler que
» cette ville est la patrie de la
» dame qui, à mon passage à
» Calais:.... Elle se sera en même
» tems souvenue de certaines dis-
» positions que la dame m'y mon-
» tra..... de certaines dispositions
» où j'étais moi-même..... et tous
» ces souvenirs auront amené cette
» réflexion.

» Il a passé par Bruxelles, et
» il ne m'en parle pas! Donc il a
» vu la dame de Calais. Donc.....
» N'achève pas, Lisette; tu pro-
» férerais un blasphême. Il est bien
» vrai que je l'ai vue. Elle m'avait
» trouvé un peu idiot à Calais; je
» croyais ne plus l'être, parce que
» j'avais séjourné quelque tems en
» France.... Tu sens bien, Lisette,
» que l'amour-propre me conseillait
» de me montrer avec mes avan-
» tages; et ce n'est point après
» avoir séjourné en France que l'on
» résiste à ses conseils..... Cepen-
» dant, s'il n'avait eu d'autre motif
» que d'effacer l'idée de l'idiotisme
» que j'avais montré à Calais, peut-
» être ne l'aurais-je guère écouté;

» mais le tort que j'avais eu envers
» le respectable père Laurent! je
» l'avais toujours sur le cœur......
» Il me semblait qu'en paraissant
» devant la dame avec la tabatière
» de ce brave religieux, en signe
» des réparations que je ne cessais
» de faire à sa mémoire.... Lorsque,
» dans la balance du bien et du
» mal, l'homme dont le cœur est
» vraiment bon, a eu le malheur
» de mettre une faute dans le
» mauvais bassin, il ne croit jamais
» avoir assez mis dans l'autre; et
» s'il a eu des témoins de la faute,
» il est bien aise d'avoir les mêmes
» témoins des efforts qu'il fait pour
» la réparer. »

C'était en moi-même que je

parlais ainsi, et j'aurais continué, si la Fleur ne m'avait pas fait observer que, tout en réfléchissant, je battais la campagne.

--- « Mais, Monsieur, nous voilà
» tout-à-fait à travers champs. Je
» ne vois plus ni maisons, ni che-
» mins ; si nous étions égarés ! --
» Eh ! mais, mon cher la Fleur,
» tu t'effrayes toujours ! Est-ce que
» l'on peut s'égarer dans un pays
» cultivé, quand il est égal d'aller
» ici, ou là, d'y être aujourd'hui,
» ou demain ? -- Ici, ou là, soit :
» mais, si nous ne trouvions gîte
» que demain !....... Monsieur, il
» y aurait un bien grand intervalle
» entre cette époque-là et le dîner
» que nous avons fait aujourd'hui.--

» Tu crains la faim ? Eh ! ne sera-
» t-il pas tems de souffrir, quand
» tu l'éprouveras ? Voilà comme la
» prévoyance double nos maux. »

La Fleur se tut. Était-ce persuasion ? Était-ce faute de savoir répondre ? Je n'en sais rien. Quand un joueur quitte la partie, il la perd ; l'autre retire les enjeux : mais, dans le vrai, il n'a pas gagné. C'est ainsi que l'homme qui parle avec assurance, emporte les mises de bien des parties sur lesquelles il n'a pas plus de droits.

CHAPITRE II.

La Chaumière.

» MONSIEUR, Monsieur, » j'entens du bruit. Nous sommes » près de quelque maison.... » En effet, nous apperçumes, à travers les arbres, un petit toît de chaume...... A la porte étaient des instrumens de l'abourage; et, tout-à-fait sur le seuil, un enfant très-jeune, se roulant par terre avec un chien trois fois plus gros que lui. Il y avait dans les mouvemens de cet animal, un caractère de com-

plaisance !....... L'enfant avait une grosse mine bien rouge, et des yeux !...... Notre approche en changea tout de suite l'expression. Il nous fixa avec étonnement, et ne joua plus. J'en fus fâché.

Sa mère était une grosse brune d'une tournure appétissante. Elle sortait de l'étable, d'où elle portait un plein seau de lait. La Fleur parut en desirer. Elle nous en offrit sans complimens, mais de bonne grace, de ce ton que l'on a, quand on offre pour être accepté. Je la payai de la même franchise, et nous la suivîmes dans sa chaumière.

C'était une assez grande salle de de niveau avec le champ. On y voyait peu, parce que les fenêtres

étaient masquées par des vignes auxquelles pendaient de superbes grappes.

» Je suis fâchée, dit-elle, qu'elles » ne soient pas mûres. Vous en » cueilleriez. Je ne peux vous » donner que du pain et du lait; » car la soupe que vous voyez » devant le feu, ne sera faite que » pour l'heure où mon homme » reviendra des champs. »

. . . .

. . . . Nous étions assis, la Fleur et moi, sur un banc contre la porte. Elle nous apporta à chacun une écuellée de lait, que nous prîmes sur nos genoux, et leva le couvercle de la huche pour nous donner du pain. Au bruit,

l'enfant s'approcha. Elle lui en donna un morceau qui m'aurait nourri pendant un jour. Il retourna jouer avec le gros chien auquel il donnait quelques bouchées........ Nous étions entourés de poulets qui ramassaient les miettes.

Au pied d'un arbre, sur le pré, était un berceau que je n'avais pas apperçu. Des cris d'enfant me firent jeter les yeux de ce côté. Notre hôtesse y courut aussi-tôt, prit le berceau sur ses genoux, dénoua son corset de bure...... Malgré ses précautions, je vis un sein d'une plénitude, d'une blancheur !...... Il faut une ame paisible, pour avoir cette fraîcheur-là.

Quand elle revint à nous, je lui

offris de l'argent : elle n'en voulut jamais.

Il commençait à faire tard. « Mes-
» sieurs, nous dit-elle, vous êtes
» loin de la grande route. Je n'ai
» point de lit à vous donner; mais
» si vous voulez aller jusqu'au châ-
» teau, l'intendant de Monseigneur
» vous y recevra bien. C'est un brave
» homme .... » J'acceptai. Elle appela Thomas.

Thomas quitta quelques chèvres qu'il gardait, et nous servit de guide. C'était un petit brunet, âgé de sept à huit ans, l'œil vif, l'air décidé. Il avait les jambes nues, une moitié de veste sur les épaules, un bonnet rouge, duquel ses cheveux s'échappaient par grosses

boucles . . . . Il enfila un sentier ; nous le suivîmes. . . . . . . » Y a-t-il loin ? -- Oh ! que » non. » Et il se mit à siffler. « Arriverons nous avant la nuit ? -- » Oh ! que oui . . . . » Et il reprit son air . . . .

Un ruisseau barra notre passage. Un tronc d'arbre jeté d'un bord à l'autre, servait de pont. Il le traversa presque sans y faire attention. Pour nous . . . . C'est que nos pieds étaient dans des chaussures, au lieu que les siens, libres de faire usage de toutes leurs articulations . . . . . Nous passâmes cependant.

CHAPITRE III.

Le Château.

NOUS y voilà, dit notre guide, en nous montrant une grande masure. des restes de crénaux, et des débris de bêtes fauves, cloués sur la porte, nous prouvèrent que c'était le château. Les moyens de destruction caractérisent toujours les puissances de la terre.

Nous entrâmes. Un petit homme, gibecière au côté, fusil sur l'épaule, s'approcha...... « Vlà des Messieurs » qu'ma mère vous envoie, dit le

» petit Thomas, en ôtant son bon-
» net rouge...... » Je priai Monsieur l'intendant d'excuser ma démarche. Mon compliment n'était pas fini, que nous avions tous le verre en main. Il fit boire un coup à Thomas, et lui dit de remercier sa mère de nous avoir envoyés chez lui. Thomas se remit à siffler son air, et partit.

Notre hôte était veuf. C'était sa fille qui lui aidait à faire les honneurs de sa maison. Elle avait quatorze ans, et, quoique fille de M. l'intendant, elle était vêtue en paysanne ; mais je crois que c'était par coquetterie. Pour lui, c'était un homme tout rond. Nous étions amis au dessert, comme si nous nous étions connus depuis dix ans. Il

me racontait comment son fils l'avait quitté pour aller à la ville, et nous buvions ; l'établissement qu'il devait y former, et nous buvions encore ; quand il marierait sa fille avec Bastien, filleul de Monseigneur, et nous buvions encore. Ce dernier récit fit rougir la petite, et elle n'en fut que plus jolie.

En vérité, quand Justine (c'est son nom) me conduisit à la chambre qui m'était destinée...... Je te l'avouerai de bonne foi, Lisette, j'enviai le sort de Bastien.

J'avais à peine éteint ma lumière, que j'entendis jouer de la flûte assez passablement. Aussi-tôt s'ouvrit une fenêtre, et je reconnus la voix de Justine. -- Chut, chut. Il

» y a un Monsieur couché là. Il » pourrait t'entendre. Va-t-en, » vîte. -- Un Monsieur ! Tant pis. » J'avais bien des choses à te dire. » Y sera-t-il encore demain ? -- » Je ne sais pas. Adieu Bastien. -- » Adieu Justine. --- Adieu. -- » Adieu. » -- Et chaque adieu était accompagné d'un soupir. Les pauvres enfans !...... Mais c'est bien innocemment que je leur ai fait de la peine.

Le lendemain j'abordai Justine, dès que je la vis seule. « Votre » père, lui dis-je, veut que je » passe ici quelques jours. J'accep- » terai, si on me loge ailleurs. Je » n'aime pas gêner...... » Ses yeux se baissèrent. Elle rougit. -- « Mon-

» sieur, vous ne gênez personne.
» -- Soyez sans inquiétude, belle
» Justine, je respecte toujours.... »
Le père arriva. -- « Mon papa,
» Monsieur désirerait une chambre
» qui fut moins au midi. -- Comme
» il voudra. Qu'il vienne en choisir
» une autre. » Je me logeai d'un côté tout opposé. Elle s'apperçut de cette délicatesse, et ses yeux me remercièrent.

Je fus fâché cependant de les avoir effrayés. J'aurais eu bien du plaisir à les entendre; bien plus sûrement que je n'en avais eu, une fois, à entendre un certain Damon et une Lucile..... Ils se croyaient seuls, et il l'auraient bientôt été, si j'avais pu sortir sans me décou-

vrir : mais force me fut de rester où le hasard m'avait placé.

« Ah ! vous voilà, Monsieur ! Il » est tems ! -- Eh, quoi ! mon » adorable ! allez-vous commencer » par me quereller ? Si vous saviez » combien j'ai eu de peine à me » débarrasser de cette présidente. » -- Il ne fallait pas vous en dé- » barrasser, Monsieur. -- Il y a » une heure que, sans elle, je » serais à vos genoux........ Ah ! la » charmante garniture ! C'est sans » doute pour votre robe jonquille ? » Vous êtes d'un goût ! -- Mon- » sieur cherche à faire sa paix -- » D'honneur, ce mouchoir est d'une » gaze charmante. -- Eh ! mais, fi- » nissez donc. Vous avez des mains !

» -- Céla est si beau ! Quel dommage que ce maudit cordon !....
» Je crois que vous l'avez défait
» Si vous n'êtes pas plus sage !..... »
-- On entendit voiture : c'était une visite, qui fut suivie de plusieurs autres, auxquelles je dus la possibilité de m'échapper.

Justine, Bastien, vos expressions auraient été bien différentes.

Tout en faisant ces réflexions, j'avais le fusil sur l'épaule; je suivais mon hôte qui gravissait les rochers comme un chamois. La Fleur s'en tirait assez bien, et moi comme je pouvais.

C'était les attentions que Justine avait pour moi, qu'il fallait voir. Les gens qui articulent un remercî-

ment, se croient acquittés par cette formule : mais ceux qui n'expriment pas leur reconnaissance, la prouvent dans toutes leurs actions. Je trouvai, le soir, ma chambre si bien arrangée ! Des bouquets sur la cheminée, un joli ruban à mon bonnet....... Messieurs les gens d'esprit, vos phrases ont-elles cette éloquence-là ?

CHAPITRE IV.

Le Goûter.

........UNE de mes promenades m'avait conduit sur les bords d'un ruisseau qui coulait à travers des saules. Le bruit des battoirs et la couleur de l'eau m'annoncèrent... En effet, j'apperçus cinq ou six femmes, à la tête desquelles était Justine.... Justine, à quatorze ans, gouvernant la maison de son père !...... Elle avait, ce jour-là, des sabots qui faisaient paraître sa jambe encore plus fine ; un jupon assez

court, un petit juste, et sur sa tête, un chapeau de paille. Elle courut au devant de moi avec un air épanoui, et m'engagea à prendre part au goûter ..... Je lui témoignai tout le plaisir que son invitation me faisait.

Nous nous assîmes tous sur l'herbe, autour d'une grande terrine pleine de lait et de pain bis. Chacun puisait à même avec une cuillier de buis .... On ne craint rien au village ; les haleines y sont pures.

Comme nous commencions, parut un jeune villageois ..... L'embarras de Justine le nomma. « Vous » savez, dis-je à Justine, que je » n'aime pas gêner -- Oh! non, » Monsieur ...... Allons, viens

» donc, Bastien. Tu sais bien que » Monsieur.... » Je me reculai pour lui faire place auprès de Justine.... Il ôta son chapeau, tira le pied, et prononça bien lentement et bien bas, *un Monsieur*... qui attendit inutilement le reste de la phrase dont il paraissait le commencement....... Bastien aurait paru un niais de village aux yeux de bien des gens, mais je traduisis différemment son embarras. J'y vis la conviction qu'il ne trouverait pas de termes capables d'exprimer ce qu'il sentait, tandis que, dans plus d'un beau remercîment, j'ai vu l'effort pour cacher la faiblesse du sentiment sous la pompe de l'expression.

Il se plaça. Le lait me paraissait bien bon ; mais à lui ! auprès de Justine !..... On a dit que l'appétit était un bon cuisinier ; oui, pour les gens gourmands ; mais pour les personnes friandes, c'est le plaisir.

Comme nous finissions de goûter, parut une jeune personne de quinze ou seize ans, mais qui, au lieu d'avoir cette gaîté folâtre, apanage ordinaire de cet âge, portait sur sa physionomie l'empreinte de la douleur. Sa démarche était lente, son air abandonné, ses yeux languissans..... Justine courut à elle, l'embrassa, en la nommant sa chère Angélique ..... Je trouvais que ce nom lui convenait si bien, que je ne voulus pas savoir celui qu'elle

partageait

partageait avec un mari qui la rendait malheureuse. Il avait trois fois son âge, était jaloux jusqu'à la cruauté, et l'était d'autant plus, qu'instruit de la répugnance d'Angélique à devenir son épouse, il l'était aussi de son amour pour un jeune homme qui, de chagrin, s'était engagé. Il est donc aussi au village des unions mal assorties !

Elle permit, un soir, que je l'accompagnasse. Son mari était absent...... Elle était devenue confiante...... J'allais prendre un sentier le long d'une haie. J'avais remarqué que c'était le chemin le plus court..... Elle hésitait...... J'insistai...... « Passons ailleurs, je vous

» en prie, » me dit-elle avec effroi........ (C'était auprès de de cette même haie qu'elle avait reçu les adieux de son amant). Nous prîmes un autre chemin que bordait le cimetière. En passant à côté, une noix se détacha de l'arbre, fit du bruit dans les feuilles..... Angélique frissonna, se pressa contre moi, et ne profera plus une seule parole, jusqu'à la rencontre d'une jeune personne qui lui sauta au cou, en lui disant qu'elle venait d'avoir des nouvelles de son frere, qu'il se portait bien...... « Je respire, » dit Angélique ; « si vous saviez la « frayeur que je viens d'avoir !.... » Je vis bien que le frère de l'une

était l'amant de l'autre, et que ma présence ne pourrait que gêner les deux amies. Je les quittai. Angélique me serra la main.

CHAPITRE V.

Le Départ.

J'ÉTAIS là depuis huit jours, lorsque la Fleur m'avertit que ma voiture était racommodée. Je fixai mon départ au lendemain. On arrangea la cariole du château..... J'embrassai mon hôte, l'aimable Justine...... Je ne pus pas embrasser Angélique; son mari était de retour. Justine se chargea de mes adieux.

Arrivé à mon auberge, le conducteur de la cariole en sortit une quantité de gibier, pour mettre dans

ma voiture. Je voulus lui donner pour boire..... « Cela m'est dé- » fendu, » me dit-il : « mais il » ne faut pas d'argent pour boire » à votre santé. » Réponse adroite, qui signifiait beaucoup, et ne signifiait rien; et j'ai remarqué que les villageois que l'on croit si sots, ont beaucoup de ces réponses-là........ Mais c'est le moment de boire, et non celui de réfléchir.... « Hola! une bouteille et trois » verres. » La Fleur, le conducteur et moi nous trinquâmes. Le choc de leur verre contre le mien leur fit plus de plaisir que de l'argent..... Si les riches savaient le prix de la bonté, ils acquitteraient bien des dettes, sans fatiguer leur fortune.

A la première ville ou j'arrivai, je fis une caisse dans laquelle je mis un équipage de chasseur pour l'intendant, des rubans pour Justine : la provision était double ; je jugeai qu'elle devinerait mon intention, et qu'elle partagerait avec Angélique. La bonne paysanne qui m'avait envoyé au château, eut pour sa part une pièce d'étamine.

Me voilà sur la route de Paris.

CHAPITRE VI.

Le Philosophe.

IL faisait une chaleur excessive. Un malheureux piéton qui paraissait harassé, cheminait à l'ombre de quelques arbres qui bordaient la route. Mon postillon, pour ne pas se détourner un peu, força ce malheureux de descendre dans un fossé très-profond et fangeux, où le soleil dardait à plomb. Je voulus gronder ; mais émouvoir un postillon en faveur d'un fantassin !.... L'évènement fit plus que mes dis-

cours. Nous n'avions pas fait dix pas, que j'entendis crier très-fort. Je crus que cet homme s'était blessé; j'ordonnai d'arrêter. Le postillon crut qu'il lui disait des injures, et allait toujours...... Je fus enfin obéi. C'était pour nous avertir que l'écrou d'une roue s'en allait. Nous n'avions pas encore quatre pas à faire, sans tomber dans ce même fossé, où l'homme avait été obligé de se pécipiter, pour n'être pas écrasé par cette même roue...... « Eh ! bien, » dis-je à l'autre, « où en étions-» nous, s'il n'avait pas mieux valu » que toi ? » Il avait l'oreille basse. Pendant qu'il resserrait l'écrou, je remerciai le piéton. Le voyant mis assez proprement, et craignant de

l'offenser en lui offrant de l'argent, je tâchai de démêler ce qu'il était. Il alla au-devant de mes questions, en me disant que, pour le moment, il était comédien..... « Com-
» ment, pour le moment? -- Oui;
» car demain, s'il faut que je sois
» autre chose, et que je le puisse,
» je le serai. Il y a long-tems que
» je suis convaincu que tous les
» états balancent les avantages par
» des peines!...... Enfant, j'avais
» des bonbons et des tapes.....
» Militaire, de l'honneur et point
» de profit..... Maltôtier, du pro-
» fit et point d'honneur.... Riche,
» (car je l'ai été) des jaloux et
» point d'amis........ Auteur, loué
» dans un journal, décrié dans un

» autre...... Marié d'abord à une
» jolie femme, amour et jalousie;
» à une laide, sécurité et ennui.....
» Enfin, j'ai pris le parti d'être
» aussi mobile que les circonstances.
» Il est rare que j'aie dans ma
» poche de quoi subsister huit
» jours; cependant, voilà dix ans
» que je subsiste comme cela; et,
» s'il faut vous l'avouer, je suis
» plus heureux que quand j'étais
» riche. Mon ventre plein, mon
» dos couvert, je n'ai plus rien à
» songer. Aussi cette absence d'in-
» quiétude m'a-t-elle fait retrouver
» une santé délabrée au sein de l'opu-
» lence. -- Vous avez donc du ta-
» lent ? -- point du tout. -- Cepen-
» dant pour jouer la comédie...? --

» Oui, pour la bien jouer; mais je
» la joue mal. -- En ce cas ?..... --
» En ce cas je ne gage guère. --
» Mais si les auditeurs que le hasard
» vous procure, s'y connaissent ? --
» Que m'importe ? Je mets à con-
» tribution l'amour - propre des
» connaisseurs, comme l'admiration
» des sots; et l'un me rapporte
» pour le moins autant que l'autre.
» Si vous saviez combien de gens
» me donnent des leçons, non pas
» pour que j'en profite, mais pour
» montrer qu'ils peuvent en donner!
» Quand je recontre de ces connais-
» seurs-là, ma journée est bonne....
» Au surplus, j'en suis quitte pour
„ avoir perdu une démarche et
„ quelques mots; et vous voyez

„ que cela ne me coûte guère.--Et „ lorsque quelqu'un, trop pressé „ pour vous entendre, vous offre „ de l'argent comme s'il vous avait „ entendu? -- Je le refuse, parce „ que je ne le reçois que quand „ il est le prix de mon travail; et „ vous seriez, Monsieur, celui „ dont j'en recevrais le moins, „ parce que vous pourriez croire „ que le service que je vous ai „ rendu, était intéressé.-- Au moins „ recevrez-vous, avec mes remerci- „ mens, le tribut d'estime que je „ dois à une philosophie aussi saine. „ Touchez-là, et continuez d'être „ heureux. „

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Le panier défoncé.

JE remontai en voiture, et j'y réfléchissais au singulier philosophe que je venais de rencontrer, lorsque je vis, à quelques pas de moi, une femme qui faisait la même route, au pas sûr et égal d'un grison. Elle était assise sur le bât, les deux pieds dans l'un des paniers.... Le conducteur s'appuyait sur l'autre, pour faire le contre-poids, car on connaît au village, mieux que dans

les académies, les loix de la statique. Lucas jugeait bien que, s'il ne balançait pas l'effet de la pésanteur par l'effort de la pression, le bât chavirerait....... Et il n'y avait pas-là de gazon, et la dame était une bourgeoise, tandis que lui n'était qu'un paysan....... Mais ce qu'il ne prévoyait pas, et ce que le meilleur académicien n'aurait pas mieux prévu que lui, parce qu'il n'y aurait pas regardé davantage, c'est que le fond du panier dans lequel étaient les pieds, ne tenait pas assez : ne tenant pas assez, il ne tint bientôt plus du tout : alors il tomba, la dame qui pesait dessus, glissa, ses pieds se trouvèrent à terre, ses jupons retenus dans le

panier, et je passais au même instant.

Je ne parlerai ni de ses cris, ni de son embarras. J'assurerai seulement que ma chaise étant fort haute, et passant fort près, je ne vis que deux jambes très-bien faites, chaussées d'un bas de coton, dont la blancheur était relevée par des souliers de maroquin noir; des jarretières rouges les attachaient. Il n'y eut que mon imagination qui alla au-delà des jarretières rouges.

Je fis arrêter. Je descendis. (Elle était déjà hors d'embarras). Je lui fis le compliment de condoléance le plus ménagé possible, pour qu'il n'eût pas l'air d'une ironie. J'insistai sur le danger d'une pareille voiture,

et la priai de partager la mienne jusqu'à la première poste, qui était à-peu-près le terme de son voyage. Elle accepta. Je lui donnai le fond; cela allait tout seul.... Je ne pus pas honnêtement me mettre sur le strapontain, comme on s'y met quand on est avec un autre homme, ou avec sa femme. On ne tourne pas le dos à une nouvelle connaissance à qui l'on fait une première politesse. Je m'essaçai de manière à ce que nous pussions nous voir en nous parlant..... Si nous devions nous parler; et c'est ce qui n'arriva pas. Deux lieues sont si-tôt faites en poste !...... Je suis timide, la dame était honteuse. Elle tint constamment les yeux baissés, pensant

toujours, sans doute, que j'avais vu ses bas de coton blanc, ses jarretieres rouges...... Pour moi, les miens ne s'ôtoient pas de dessus elle. La position dans laquelle j'étais, les portait naturellement sur un point qui méritait bien de les fixer; les siens étaient tout aussi naturellement fixés sur un autre point.......... On sait que c'est en regardant constamment et long-tems le même objet, que les quakers et tous les autres visionnaires se procurent des extases..... Et puis notre silence!.......... et puis ce mouvement de voiture!...... mais une poste est si-tôt faite!....... La dame devait me quitter-là.

Elle fit ce qu'elle devait. Si elle avait fait ce que j'aurais voulu, nous ne nous serions séparés, tout au plutôt, qu'après la poste suivante.

CHAPITRE VIII.

IL me semble que j'ai oublié de dire le sujet qui me ramène à Paris....... Mais, lorsqu'à peine je m'en suis rendu compte à moi-même, à quoi bon le dire aux autres ? M'y voilà ; le pourquoi ne fait rien à l'affaire.

J'ai aussi oublié de vous dire que vous pouvez vous dispenser de lire ce nouveau voyage, vous qui n'avez pas lu le premier ; ou qui l'avez lu sans plaisir.

Ne le lisez pas non plus, vous dont la pudeur trop austère, s'ef-

farouche aisément ; ce n'est pas que, dans aucune de mes esquisses, j'aie trop laissé voir le nud : mais, à l'exemple des statuaires antiques, j'ai mouillé les draperies, pour concilier la décence avec la vérité des formes.

Ce chapitre est sans titre, parce que c'est à peu près une préface ; et on ne peut plus faire lire une préface que par surprise.

« Puisque je suis en train, dis-
» je en moi-même, de prendre
» mon monde par surprise, si je
» plaçais ici mon epitre dédica-
» toire ? »

Aussi-tôt, prenant la plume, je » jette sur le papier une grande M ; c'est bien là le commencement

d'une épître dédicatoire. J'aurais pu, du même élan, ajouter un O, une N, et aller ainsi jusqu'à la fin du MONSEIGNEUR : mais dès que l'M fut tracée, je réfléchis à la manière dont je tournerais mon épître, pour ne point allarmer la modestie du prince à qui je l'adressais, et je sentis toute la difficulté de l'entreprise.

Cependant une de mes mains s'était emparée de mon front, comme pour faire, par sa douce chaleur, fermenter les idées. L'autre main tenait la plume suspendue au-dessus de l'encrier. . . . . . . Il s'écoula douze minutes. . . . . . La treizième allait commencer, lorsque, tout-à-coup, donnant un grand

coup de poing sur la table.....
« Bon, m'écriai-je, je ferai son
» portrait, et je n'y mettrai pas
» son nom. Si on le reconnaît, il
» faudra bien que sa modestie me
» le pardonne. Je peindrai un sou-
» verain philosophe, aimant les
» sciences et les arts, que non-
» seulement il protège, mais qu'il
» cultive lui-même avec succès;
» joignant à la loyauté des anciens
» preux, leur attachement à tous
» les devoirs civils et religieux;
» gouvernant ses sujets en père,
» vivant dans le sein de sa famille
» comme un simple citoyen, don-
» nant à la bienfaisance les sommes
» que le luxe absorbe dans les
» autres cours, tel enfin que, s'il

„ eût vécu du tems de Fénélon . . .

. . . .

„ Dans cet instant, on ouvrit la „ porte de ma chambre. Je crus „ que c'était la Fleur, parce que „ je ne levai les yeux qu'autant „ qu'il le fallait pour voir un „ habit que je pris pour le sien ; „ et, continuant mon soliloque „ à haute voix :

„ Ce ne sera pas ma faute, „ dis-je, si au bas de ce portrait „ on met le nom du prince régnant „ de Dess.......

„ Ma foi, Monsieur, ni la mienne „ non plus, me dit celui qui „ venait d'entrer chez moi ; c'est „ très-certainement le portrait du „ bon roi Réné. J'ai eu une peine

„ incroyable à me le procurer :
„ mais je vous le garantis. „ Celui qui me parlait ainsi, était un brocanteur que le locataire qui m'avait précédé dans mon logement, avait chargé de lui trouver un portrait du bon roi René. Cet homme, que j'avais pris pour la Fleur, m'avais pris pour celui qui l'avait mis en quête du portrait. Il s'était appliqué la fin de mon soliloque, et m'avait répondu en conséquence. Il eut beaucoup de chagrin, quand il s'apperçut de son erreur. J'en eus beaucoup aussi d'avoir été interrompu; j'étais en veine, quand ce diable d'homme est venu se jetter à la traverse;

traverse, et il faut à présent que, pour faire mon épître dédicatoire, j'attende un retour de confiance dans mes forces.

CHAPITRE IX.

Mon logement.

CETTE fois je ne suis pas en hôtel garni. La Fleur m'a procuré un petit logement dans une maison occupée par des gens du peuple. Il savait bien que cela ne pouvait pas me faire de peine. En effet, qu'y a-t-il à gagner à être entouré de gens riches? Si vous l'êtes plus qu'eux, ils vous jalousent. Si vous l'êtes moins; si, par exemple, vous n'avez dans votre porte-manteau, que six chemises et une

culotte noire, ils vous méprisent. s'il vous croyent sur la même ligne qu'eux, il faut faire société, c'est-à-dire, être gêné sans aucun dédommagement; car, le plus souvent, avec ces gens-là, l'ame n'est pour rien dans le commerce. Pour moi, j'aimerais mieux bavarder pendant toute une soirée avec la Fleur, qui, en me faisant part de ses bonnes fortunes, me prouverait sa confiance, que passer une seule heure dans une assemblée brillante, où je ne trouverais que de la politesse et de l'esprit.

" Viens, mon cher la Fleur, " viens me raconter tes plaisirs " d'hier, ceux que tu te promets " pour aujourd'hui, pour demain; la

,, joie sera dans tes yeux, la fran-
,, chise sur tes lèvres. - Mais c'est
,, votre domestique, dira-t-on : ,,
Et moi je répondrai : ,, la Fleur
,, est un bon garçon que le sort
,, oblige d'échanger ses peines
,, contre mon argent. La Fleur
,, était aimé de tout Montreuil ; il
,, est regretté par-tout où il fait
,, quelque séjour ; il m'aime de
,, tout son cœur...... Je lui ai
,, promis de l'argent pour ses ser-
,, vices ; mais pour son amitié, c'est
,, de l'amitié que je lui dois. ,,

Pendant les premiers jours, mes voisines me regardaient beaucoup. « C'est un Anglais, se disaient-elles ,, tout bas · ,, Mais la première semaine n'était pas finie, qu'elles

étaient faites à ma figure, et encore plus a celle de la Fleur qui était déja lié avec toutes, excepté avec une seule, qui paraissait faire bande à part. Elle occupait le logement le plus haut, ne se montrait que rarement....... Aussi les autres l'accusaient-elles d'être fière, et la voyaient-elles d'assez mauvais œil. La Fleur voulut se faufiler. Il fut reçu honnêtement ; et cependant il n'osa pas y retourner. Il sentit bien que ce n'était pas là sa place.

CHAPITRE X.

La Raison et la Curiosité.

J'ÉTAIS fort indifférent sur mon voisinage ; mais ce que la Fleur me dit de cette femme, me tira de mon indifférence. « Il faut la » connaître, me disait la curiosité. » -- Si elle se cache, répondait la » raison, pourquoi vouloir pénétrer » ses secrets ? » -- La curiosité se tut un moment ; mais, prenant le masque du desir.... « On dit » qu'elle est jolie, peut-être... » -- Fi ! répondit la raison. -- Alors,

prenant le masque de la bienfaisance ; « Elle est peut-etre mal-
» heureuse , dit la curiosité , on
» pourrait, sans aucun projet of-
» fensant , la secourir. -- Eh ! mon
» cher Yorich, dit la raison , comme
» tu cherches à te mentir à toi-
» même ! Tu n'as , dans le prin-
» cipe , ni bons ni mauvais projets.
» Tu veux voir cette femme , parce
» qu'elle se cache , voilà tout. »

Ce dialogue entre ma raison et la curiosité , fut interrompu par un domestique du comte de B...

CHAPITRE XI.

Les Femmes savantes.

SON maitre m'écrivait pour me reprocher de ne pas me souvenir des gens qui me faisaient avoir des passe-ports, et m'offrait de réparer mes torts, en allant dîner chez lui, le lendemain (il était alors à Paris). J'acceptai; et, le lendemain, après avoir choisi la plus belle de mes six chemises, et bien fait vergéter mon habit, je me rendis chez lui où je trouvai une assemblée assez nombreuse. Après dîner, le comte me

pria de lui donner les adresses de quelques personnes de Londres. Je passai dans son cabinet. Il y avait deux portes pour y arriver ; je ne fis que les pousser, craignant qu'il ne fût malhonnête de me trop enfermer dans un cabinet où il pouvait y avoir des papiers importans. On crut apparemment que j'avais fermé les portes ; car j'y étais à peine, que j'entendis, dans le sallon, la conversation suivante.

" Comment ! c'est-là le bouffon ,, du roi de Danemarck ! -- Rien ,, n'est plus sûr. C'est moi qui lui ,, ai fait expédier son passe-port. ,, -- Il faut votre assertion pour le ,, croire. Je n'ai rien vu de si triste. ,, -- Tout est relatif, dit une voix

,, de femme ; ce qui est sérieux à ,, Paris, peut être fort gai à Copenhague. » -- *Une autre voix de femme.* « Il est probable que la ,, morgue anglaise l'empêche de se ,, livrer. Il y a même à croire qu'il ,, n'aurait jamais avoué qu'il remplit ,, l'emploi de bouffon à la cour de ,, Danemarck, sans la nécessité de ,, décliner son titre, pour avoir un ,, passe-port. ,, -- *Une autre voix de femme.* « -- Dites-moi, l'abbé, ,, ne serait-il pas possible que ce ,, fût un effet du climat ? De deux ,, boutures semblables, l'une donne ,, ici du fruit de telle saveur, tandis ,, que l'autre donne, quelques ,, lieues plus loin, des fruits d'une ,, saveur toute différente. La nature

,, peut fort bien avoir créé cet
,, homme bouffon, et alors il ne
,, cesse pas de l'être, quoique le
,, lieu de sa naissance en ait fait un
,, homme sérieux. L'essence des
,, choses ne saurait changer. Il n'y a
,, d'altération que dans les modi-
,, fications ». -- *Une autre voix de femme.* « Nous serions peut-être
,, plus justes en n'accusant que nous.
,, Il y a des fermentations qui ne
,, peuvent avoir lieu que par l'ad-
,, dition de certains principes aux
,, constituans ; et il se peut que
,, votre M. Yorik ne soit resté si
,, sérieux, que parce que nous
,, n'avons pas rencontré ce qui peut
,, exciter sa gaieté ,,.

M. Yorik rentra, pénétré d'admi-

ration pour des femmes si profondément savantes. Mais combien cette admiration augmenta, lorsque ces dames vinrent à parler des cours qu'elles suivaient ! L'une apprenait la chymie, l'autre l'anatomie, une autre..... « Ah ! ma chère amie, le
,, joli diamant que vous avez-là !
,, Eh bien ! vous ne croiriez pas
,, que cela se volatilise au réver-
,, bère, à ne pas laisser de trace ;
,, mais cette bague vous serre épou-
,, vantablement ! -- Oui, un peu.
,, -- Vous avez le doigt très-enflé !
,, -- Ce n'est rien. -- Comment
,, rien ! Ah ! ma chère ! si vous aviez
,, assisté à la dernière séance de
,, M. S***, vous sauriez combien
,, il est dangereux de gêner ainsi

„ la circulation du sang. De proche
„ en proche, la marche des globules
„ s'embarrasse, et il en résulte une
„ conglomération qui, nuisant à la
„ liberté du sistole et du diastole,
„ peut être le principe éloigné de
„ maladies très-conséquentes. -- A
„ propos, vous êtes-vous trouvée
„ à la leçon sur les comètes? -- Oui,
„ M. de L. L*** nous a dit là-
„ dessus les choses les plus sa-
„ vantes.... Il vient d'imaginer une
„ petite machine, grande à-peu-près
„ comme mon tambour à broder,
„ qui explique les comètes, comme
„ si on était dans le ciel. Je n'ai
„ rien vu de si joli. J'en ai com-
„ mandé une tout de suite, pour
„ mettre dans mon boudoir. -- Les

„ détracteurs ont beau vouloir dé-
„ primer l'âge présent, les sciences
„ sont à leur apogée. -- Vous avez
„ sûrement souscrit pour l'aërostat ?
„ -- J'ai plus fait; j'aurai les aéro-
„ nautes à dîner, le l'endemain de
„ l'expérience. On ne serait pas
„ digne de son siècle, si on ne
„ concourait pas de tous ses moyens
„ aux progrès des sciences. . . . .
„ Vous y viendrez, n'est-ce pas,
„ ma chère ? Le soir, il y aura bal
„ et pharaon. -- De tout mon cœur;
„ mais à condition que, tout enga-
„ gement suspendu, vous viendrez
„ chez moi, le jour que j'aurai
„ Mesmer. MM. les commissaires
„ en diront ce qui leur plaira : c'est
„ un homme unique. Pour moi, qui

,, ne suis d'aucun parti, et qui me ,, livre tout bonnement aux sensa- ,, tions que l'on me fait éprouver. ,, -- Imaginez-vous qu'étant, il y a ,, quelques mois, à ma terre qui ,, est à soixante lieues d'ici, une ,, lettre que je reçus de lui, me ,, magnétisa à un point! . . . Aussi ,, vais-je lui faire élever un monu- ,, ment dans mon jardin anglais ,,.

Un laquais vint avertir la dame Mesmérienne que ses chevaux étaient mis. C'était l'heure du spectacle. La docte assemblée se dispersa; et, moi, j'allai passer la soirée au café, comme cela m'arrive souvent. J'y avais fait la connaissance d'un jeune homme dont l'air triste m'avait intéressé. Comme je suis moi-même

assez taciturne, cette conformité nous avait rapprochés ; la confiance s'était insensiblement établie entre nous. Il s'appelait le chevalier d'Orbeville, et voici son histoire.

CHAPITRE XII.

Histoire d'Orbeville.

IL aimait une jeune veuve aussi vertueuse que belle. Elle n'était pas noble ; mais, si elle eût gagné un procès qu'elle avait contre les parens de son mari, elle aurait été prodigieusement riche ; et ce procès paraissait indubitable. Cependant elle l'avait perdu. Aussi-tôt le père du chevalier avait exigé qu'il renonçât à elle, et avait voulu le forcer d'épouser une riche héritière. On avait été jusqu'à l'enfermer dans un

château de force, où il languissait depuis plusieurs mois, sans céder, lorsqu'il avait reçu cette lettre.

-- « MONSIEUR,

» Votre silence m'a trompée.
» J'ai cru qu'ayant fait des réflexions
» sur la différence de nos fortunes,
» vous n'étiez plus dans l'intention
» d'associer à votre sort une femme
» sans bien. Cette idée m'a déter-
» minée à accepter un parti avan-
» tageux pour la position où je me
» trouvais. Je ne cherche point à
» m'excuser auprès de vous; ce que
» je viens d'apprendre de votre ré-

» sistance, me dit trop combien je
» suis coupable : mais le mal est
» sans remède; je suis mariée depuis
» huit jours ».

Presqu'aussi-tôt qu'il eut reçu cette lettre, le chevalier avait eu sa liberté. Le premier usage qu'il en avait fait, avait été de courir chez une femme qu'il savait être l'intime amie de son amante. Quel avait été son étonnement, en apprenant que ce mariage était une imposture conseillée par l'amour le plus délicat, pour l'engager à renoncer à un attachement qui faisait son malheur! Le sacrifice avait été complet; la retraite de son amante était ignorée de tout le monde. Il

y avait près d'un an qu'il travaillait en vain à la découvrir ; et sa situation était d'autant plus cruelle, que la mort de son père le laissait, presque depuis ce tems, maître de son sort.

CHAPITRE XIII.

Catastrophe.

JE sais que les maux d'autrui ne guérissent pas les nôtres ; mais toujours est-il vrai que les nôtres nous paraissent moins aigus, quand nous savons que nous ne souffrons pas seuls. Cela vient peut-être de la persuasion tacite que nous ne serons plaints autant que nous méritons de l'être, que par ceux qui souffrent comme nous. Quelle que soit la cause, l'expérience confirme l'effet, et

cette même expérience me conseilla de raconter au chevalier l'histoire de l'intéressante MARIA *.

La fille du limonadier nous écoutait. Ses yeux se remplirent de larmes..... « Etre ainsi abandonnée, » dit-elle ! il faut qu'elle ait bien » du courage, pour consentir à vi- » vre » ! Elle sortit aussi-tôt du comptoir.

« Vous ne savez pas tout le » chagrin que vous lui avez causé, » me dit le chevalier. Elle vient » d'apprendre que son amant qui

---

(1) *Je ne sais pourquoi le traducteur du premier voyage Sentimental a changé le nom de* Maria *en celui de Juliette.*

» était prisonnier de guerre en
» Prasse, épouse une riche Alle-
» mande qui a payé sa rançon...
» Tenez; voilà précisément l'homme
» qui a découvert cette perfidie ».
(Cet homme passa tout de suite
dans une chambre voisine, où était
la jeune personne). -- " Il a bien
,, autant l'air d'être homme à en
,, commettre une, dis-je en moi-
,, même ,,. -- En effet, j'ai su par
la suite que c'était une imposture;
mais elle était conduite avec tant
d'adresse ?... Le monstre! ....
Jusqu'à montrer un billet de mariage,
qui, paraissant réellement imprimé
en Allemagne, ne devait laisser
aucun doute; car imagine-t-on
que l'on puisse porter la scéléra-

tesse jusques-là? .... La jeune personne reparut un moment au café. Je lui trouvai un air! .... qui m'effraya. Elle regardait tout avec intérêt..... Ses yeux se levaient de tems en tems vers le ciel. .... Des larmes venaient sans cesse border ses paupières, et se séchaient, sans être essuyées. Elle me pria de lui raconter encore l'histoire de MARIA. Je la recommençai. .... " Quel „ courage! dit-elle, quand je l'eus „ finie, quel courage! „

L'heure à laquelle elle avait coutume de se retirer, arriva. Elle embrassa son père à plusieurs reprises, et s'évanouit. Je rentrai chez moi, le cœur serré. Les songes les plus affreux vinrent trou-

bler

bier mon sommeil..... Je traduisais ses expressions, sa scène muette.... Hélas ! ma traduction n'était que trop vraie. Le lendemain on trouva cette infortunée baignée dans son sang.

CHAPITRE XVI.

Mon entrée en boutique.

JE fus toute la journée d'une tristesse inexprimable. La Fleur, qui savait que, depuis plusieurs couriers, j'attendais inutilement des lettres-de-change, dont cependant j'avais le plus grand besoin, crut que c'était la cause de mon chagrin. Il prit une contenance respectueuse que je ne lui avais jamais vue; et, m'abordant, en tenant les yeux sur son chapeau qu'il tournait dans ses doigts, il me balbutia quelques mots

dont je compris enfin que l'objet était de m'offrir six écus qu'il avait.... « Mon ami, lui dis-je, en l'em-» brassant, j'accepterais ton offre » si j'étais sans moyen ; mais je » sais le métier d'horloger, et ce » serait plutôt pour toi que j'aurais « de l'inquiétude. -- Moi, Mon-» sieur ! Est-ce que je ne sais pas « faire des guêtres » ?

Dès le lendemain, il entra chez un frippier de fauxbourg, et moi dans une boutique d'horloger, où je crus voir beaucoup d'ouvrage et peu de garçons. Elle était tenue par une veuve, qui, après m'avoir beaucoup examiné, me demanda où j'avais travaillé. Sur la réponse que je lui fis que j'étais étranger,

et que j'arrivais ; " au surplus,
,, me dit-elle, asséyez-vous là,
,, nous verrons bien ce que vous
,, savez faire. . . . » Me voilà donc
sur l'escabeau, devant l'établi, et
par dessus tout cela, lorgné par
ma bourgeoise. C'était une grosse
commère un peu massive, les cou-
leurs âcres, le sourcil épais et
noir, les yeux ardens. . . . ,

LETTRE XV.

Les Grisettes.

„ MONSIEUR, me dit la Fleur, „ le dimanche matin, si vous voulez „ passer votre soirée en ouvrier du „ bon ton, il faut venir à un bal „ de grisettes „. Il ne s'attendait pas que je le prendrais au mot; il se trompa, et en vérité, je ne me suis pas repenti d'avoir cédé à l'envie qu'il m'a donnée. Je ne résisterai pas davantage à celle de te faire connaître, ma Lisette, cette classe de filles qui sont bien éloignées de

mériter l'idée avilissante, que bien des gens en prennent.

Les grisettes sont des ouvrières de tous les genres, trop gentilles pour vouloir être peuple, et trop sages pour vouloir sortir à un certain prix de leur sphère. Chacune a son amant, et vient au bal avec lui; ou, si elle n'en a pas, elle vient pour en trouver un. Elles sont là-dessus de la meilleure foi du monde; mais, une fois leur choix fait, elles s'y tiennent assez ordinairement, ou n'en font un autre qu'après avoir rompu avec l'homme qui était l'objet du premier; ce qui ne se fait pas si facilement que l'on pourrait le croire. Souvent on ne quitte son ami que long-tems après s'être ap-

perçu qu'il ne convient pas, parce qu'il faut motiver son inconstance auprès de ses compagnes ; et elles ont entr'elles un petit code d'amour, qui prescrit, à un certain degré, la constance et la fidélité. Peut-être même leurs principes sur ce point sont-ils les plus sages. Elles ne croyent ni aux langueurs, ni à ces persévérances outrées qui ne font que des martyrs. En revanche, elles ne se permettent ni la pruderie, ni les rigueurs. Une d'elles qui désespérerait un homme, serait regardée par ses compagnes, ou comme une cruelle qui abuse de son pouvoir, ou comme une coquette qui veut un esclave au lieu d'un amant qu'elle paye de retour;

et serait sollicitée de s'expliquer franchement, pour que le malheureux ne fût pas bercé plus longtems d'une espérance frivole.

Une fois l'arrêt de dégagement prononcé, ne plaignez pas celui qui en a été l'objet. S'il est aimable, il a inspiré trop d'intérêt. Chacune de celles qui sont libres, ou prêtes à l'être, s'offre à ses vœux; le petit sultan n'a qu'à jetter le mouchoir. Au surplus, ce n'est que par son amabalité personnelle, qu'on peut espérer de leur plaire. Le rang et la fortune n'y font rien. Elles redoutent l'homme riche et au-dessus d'elles, parce qu'alors elles craindraient que l'on imaginât qu'elles vendent leurs faveurs, et, autant

il est dans leur code d'avoir un amant, autant il y est défendu de mettre un prix pécuniaire à ce que rien ne doit payer.

Ce n'est pas qu'elles ne veuillent rien recevoir de leur ami. Il est même d'usage que c'est lui qui paie tout ce que leur travail ne peut pas leur procurer ; mais on est, là-dessus, d'une discrétion étonnante, et le soin avec lequel on ménage la bourse de son ami, est vraiment édifiant. Les jours de pluie décidée, on ne sort pas, pour ménager ses ajustemens, ou l'on s'habille en conséquence. Arrive-t-il que le tems change, lorsque l'on est hors de chez soi ? Rien ne paraît si plaisant, et dans le fond, rien n'est

si intéressant que de voir ces charmantes petites calculer lequel sera le moins cher, ou d'une voiture de place. ou des parties de la parure que leurs précautions ne pourront pas garantir.

Toutes n'ont pas des principes aussi stricts; mais le nombre de celles à excepter est petit; encore ne se permettent-elles de s'en écarter que très-peu. Elles seraient mal vues par les autres.

D'après ce portrait, on peut juger du ton qui règne dans leurs assemblées. On aurait tort d'y supposer une certaine réserve; mais la liberté n'y va jamais jusqu'à blesser la décence, et les propos ne vont point au-delà de l'équivoque

que les petites friponnes aiment assez, et qu'elles saisisissent avec une sagacité étonnante ; car, en général, elles ont de la finesse, et un jargon tout-à-fait agréable, une gaieté franche et naturelle....

Leur mise est simple et jolie. C'est là que l'on peut voir cette espèce de coquetterie que Rousseau dit être naturelle aux femmes. Elle ne consiste pas dans la quantité de colifichets, qui n'annoncent que la richesse de celle qui les porte, et l'adresse des ouvrières qui les ont faits. On n'a là que des petites robes, un peu de gaze et quelques bouts de ruban ; mais on en tire le plus grand parti, et l'on produit beaucoup d'effets avec ce peu de

moyens. La coëffure est très-simple ; mais elle sied tant, qu'en la voyant, on n'a pas l'idée d'une plus belle. Le teint et les yeux n'empruntent pas leur vivacité du carmin, ils ne la doivent qu'au plaisir. En un mot, on trouve, chez ces aimables petites, la nature embellie, sans avoir à y redouter les supercheries de l'art.

Il y avait près d'un mois que je travaillais à l'établi. J'avais cru remarquer que ma bourgeoise desirerait que je fisse attention à elle. C'était toujours quelque épingle qui se détachait, un soulier trop serré, une jarretière qui ne l'était pas assez.... « Vous avez, me dit-
» elle un jour, l'air sage.... assidu...
» Je suis sûre que vous achalen-
» deriez

» deriez bien une boutique.....
» N'êtes-vous pas quelquefois tenté
» de vous marier ? . . . . » En me faisant cette question, ses yeux étaient fixés sur les miens ; et quels yeux ! Mais le *non* que je répondis, en changea bientôt l'expression. Elle se mordit les lèvres, me recommanda une montre dont on était très-pressé. . . . Le samedi, en me payant, elle me dit qu'il n'y avait plus assez d'ouvrage. . . . . Je crois cependant que j'en laissais beaucoup à faire.

Au surplus, le courier suivant m'apporta des lettres-de-change.

CHAPITRE XVI.

Le Porte-Feuille.

A propos de lettres, voyons ce que contient le porte-feuille que j'ai trouvé, il y a quinze jours. J'avais attendu long-tems à la place où il était, pour voir si quelqu'un serait venu le chercher. Voyant que personne n'avait paru, je l'avais fait annoncer dans les petites affiches. Il n'a pas été réclamé. Voyons ce qu'il renferme. Peut-être y trouverai-je quelque indication. J'y trouvai le portrait d'un jeune homme,

un anneau de cheveux, un petit bouquet de pensées et d'immortelles, et les lettres suivantes.

---

(1) *Pour ne pas trop suspendre le récit dans les éditions précédentes, on n'avait mis qu'une partie des lettres ; les autres ayant été desirées, on a pris le parti de les renvoyer toutes à un second volume.*

CHAPITRE XVII.

Fête.

L'INVENTAIRE du porte-feuille m'avait conduit jusqu'à l'heure d'aller au bal de M. . . . . pour lequel on m'avait donné un billet. Je savais bien que je ne m'y amuserais pas ; mais un mouvement de curiosité m'avait fait desirer de le voir. Ce sont des espèces d'amphibies tenant des deux classes, mais jalouses de l'une qui les voit avec peine s'élever au-dessus d'elle, et point considérées de l'autre qui ne croit pas que rien

puisse suppléer aux ayeux. Trop grands aux yeux des petits, et trop petits aux yeux des grands, ils ne peuvent presque jamais obtenir la bienveillance ni des uns, ni des autres, et les qualités les plus rares leur suffisent à peine pour expier le tort de leur élévation.

Lorsque j'arrivai, la cour était pleine de voitures, les avenues même étaient embarrassées. Je quittai mon modeste fiacre à quelques pas, et j'eus l'air, au moins, d'être descendu d'un remise.

Les antichambres regorgeaient de laquais bariolés de toutes les manières possibles, jasant ou ronflant sur les banquettes, ou pestant avec raison contre les plaisirs de leurs

maîtres. Je passai entre deux haies de ces effrontés *Lanodors*, dont les régards étaient bien faits pour déconcerter un étranger. Enfin je pénétrai dans les salles d'assemblée.

Je me crus un instant transporté parmi des fées et des génies. Je vis bientôt que c'était la richesse des habits et l'élégance des parures qui avaient surpris mon hommage. Les femmes sur-tout m'étonnèrent à l'examen. Presque toutes celles que je vis là, étaient des poupées qui, dénuées de ce qu'elles devaient à leur *camérière* et à leur marchande de modes, ne présentaient plus que des squellettes fanés par les jouissances. Aussi reconnus-je presque par-tout l'effet de ces ceintures

merveilleuses qui secondent si bien l'intention. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Au lieu de la fraîcheur, et de ces grâces naïves qui l'accompagnent presque toujours, ces dames avaient un ton décidé, une tournure irritante, et un regard qui, sans être vraiment animé, en avait cependant l'air, grace à sa hardiesse et au rouge tranchant dont les joues étaient couvertes.

Comme j'arrivai, on entrait dans la salle du festin. Le luxe et la gourmandise avaient fait, avec succès, les plus grands efforts pour en ordonner les apprêts. Tous les

mêts étaient d'une délicatesse exquise ; la décoration était superbe. Les plateaux offraient les allégories les plus ingénieuses, exécutées avec une adresse étonnante. L'histoire naturelle, la méchanique, l'hydrostatique, la peinture, la sculpture, tous les arts avaient été mis à contribution. Le coup-d'œil fut complet, quand les femmes, en se plaçant, y eurent ajouté l'éclat de leurs parures, et le jeu de leurs diamans. Si elles avaient eu, par-dessus tout cela, des minois de grisettes, ç'aurait été l'olympe, et... pardonne, ma chère Lisette ; mais il n'y aurait pas eu moyen d'y tenir.

Les hommes se tinrent debout

pour servir les dames. Cette idée est jolie. Elle offre mille ressources à la galanterie, et donne du mouvement à une fête. Cependant on s'appercevait tout de suite qu'il manquait une certaine convive que les grands ont toujours soin d'inviter avec les plus vives instances, mais qui ne se rend jamais à leurs sollicitations; c'est la gaieté. Cette bonne déesse ne va pas où il y a tant à admirer. D'ailleurs, elle aime l'*incognito*, et ne veut pas qu'on l'annonce.

Le repas fut bruyant. Les fades madrigaux et les mordantes épigrammes firent les frais de la conversation. Ici, on jouait l'abandon, là, l'étourderie. Par-tout, les femmes

que le hasard avait placées l'une auprès de l'autre, se disaient les choses les plus affectueuses ; et par-tout, il suffisait d'un intervalle de trois ou quatre places pour se déchirer à belles dents. Pardessus tout brochait le maître de la maison, qui, de toutes parts, recevait, sur le goût de son maître-d'hôtel, des complimens qu'il s'approprioit.

A l'instant où l'on allait sortir de table, le fond de la salle s'ouvrit, et laissa voir un théâtre sur lequel les acteurs des boulevards jouèrent deux de leurs pièces. On les voit chez eux pour trente sous par personne. on y a de plus cette affluence de gens de toutes sortes d'états, dont la bigarrure

forme un second spectacle.....
Mais ce n'est pas pour s'amuser que l'on les fait venir chez soi ; c'est pour qu'ils y soient venus.

On retourna danser. L'orchestre était brillant ; les pas et les figures étaient exécutés avec grace et précision ; et tout cela manquait de son principal caractère. Je l'ai dit, la gaieté n'était pas de la fête.

Aussi tout cela ne m'inspira-t-il qu'une froide admiration. O ma Lisette ! je me rappellai ta simplicité touchante, et je retrouvai mon cœur.......... Je pensai aussi à vous, Justine, à ce goûter que nous fîmes sur l'herbe.....,

Ce fut en m'occuppant de ces souvenirs délicieux que je quittai cette superbe assemblée.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

La Veillée.

EN arrivant chez moi, je trouvai toute la maison en allarmes. La femme inconnue avait été trois jours sans paraitre. Les autres qui étaient prévenues contre elle, parce qu'elle ne sociait avec personne, s'étaient cependant inquiettées. On venait de la trouver dans son lit avec une fièvre aigue. Sa chambre était remplie de toutes les voisines. L'une tenait du bouillon, l'autre du vin : chacune offrait quelque chose, et

sur-tout des recettes. L'une d'elles paraissait s'être arrogé le droit de primer. C'était une grosse femme entre deux ages, le cuir rouge, les cheveux noirs, la voix rauque, et, au total, resssemblant plutôt à un grenadier qu'à une femme. Un large collier de grenats, un casaquin de damas, des souliers pareils, une chaîne d'argent à laquelle pendaient ses ciseaux..... Dès que je parus, il se fit un moment de silence....
« Vlà c'que c'est, dit la grosse
» femme, que d'mépriser les gens.
» G'ny a long-tems que j'lui aurions
» prêté la main, si j'avions su....
» Mais c'est égal, quoique j'n'ayons
» pas de l'inducation, j'n'en ons
» pas moins bon cœur. Gn'y a qu'à

» dire ce qui l'y faut. Not'maison
» est fournie sans qu'çà paraisse,
» et c'est bian à son sarvice ».

Cependant j'avais tâté le pouls de la malade, qui était très-faible. Je conseillai du vin d'alicante, en attendant l'arrivée d'un médecin. -- « Eh bian! Javotte, est-ce que
» tu n'entends pas que Monsieur
» d'mande du vin d'alicante?....
» Allons donc; tu d'vrais déjà être
» rev'nue ». -- J'observai que le bruit fatiguait la malade. -- « C'est
» vrai..... Mais voyez donc si ste
» bête-là viendra avec son vin »;
et elle se mit à crier.... « Javotte!...
» Javotte!... Allons donc, lam-
» bine. On mourrait bien cent fois...
» T'nez, Monsieur, en vlà....

» Oh ! n'lépargnez pas..... Pardi,
» quand ça s'ra fini, j'savons où
„ l'on en vend..... Mais Monsieur
„ a raison ; alle a besoin d'repos,
„ ste pauvre femme. Allons-nous
„ en..... Javotte restera pour la
„ veiller.... Ne va pas t'endormir,
„ au moins „....

Tout le monde s'en alla. Il ne resta que Javotte. Je m'en allais aussi ; mais je ne sais quoi me retint.... Attendez, je crois que ce fut la réflexion que, Javotte étant bien jeune, le sommeil pourrait la prendre, et qu'alors la malade serait sans secours ; au lieu que, moi y étant, non-seulement je ne dormirais pas auprès de Javotte, mais encore, si elle s'endormait, je serais

là pour l'éveiller. Quoi qu'il en soit, je restai.

" Vous ne vous en allez pas
,, aussi, me dit-elle ? -- Non, ma
,, belle enfant, pas encore; je veux
,, vous tenir compagnie. -- Comme
,, vous voudrez ,, ...

Nous nous assîmes sans parler davantage, jusqu'à ce que la malade nous parût endormie. La petite alla bien doucement s'en assurer...
" Oui, elle dort, dit-elle à voix
,, basse.... Elle se remit sur sa
,, chaise, et bailla deux ou trois
,, fois. -- Vous auriez bien envie
,, d'en faire autant, n'est-ce pas,
,, Mlle. Javotte ? --- Oh ! non
,, Mon. . . sieur. ... c'est que. . . .
,, voilà l'heure. , , , -- Je suis sûr

,, que vous ne penseriez pas à
,, dormir, s'il y avait à ma place....
,, Quoi, Monsieur ! Est-ce que l'on
,, vous a dit... ? (elle ne le croyait
pas, la petite friponne; mais elle
brûlait d'envie de parler). " C'est
,, un bien aimable garçon. Ma mère,
,, que vous venez de voir, qui est
,, une bonne femme, mais qui n'a
,, point d'éducation, et qui ne sent
,, pas le mérite de l'esprit, voudrait
,, me marier avec un gros butor
,, qui n'est que riche. Mais moi,
,, je ne veux que M. Duparzel.
,, C'est un clerc de notaire, qui
,, est beau, qui a de l'esprit. Si
,, vous le voyiez, le dimanche, en
,, habit noir, avec ses grands, grands
,, cheveux naissans ! on dirait un

,, conseiller. Toujours de l'eau de
,, lavande plein son mouchoir, un
,, gros bouquet à son côté, et
,, marchant..... Dame, c'est qu'il
,, n'y a pas de danseur qui marche
,, comme lui. Il passe et repasse
,, sans cesse devant chez nous. Et
,, puis, c'est qu'il fait des vers
,, charmans dans lesquels il m'ap-
,, pelle Iris. Nous nous voyons chez
,, ma cousine. Ma mère ne le sait
,, pas; et, quand elle le saura,
,, ce sera encore égal, parce qu'il
,, m'a fait une promesse de mariage
,, sur parchemin, et qu'il l'a bien
,, conditionnée. Ma mère n'aura
,, rien à dire : n'est-ce pas, Mon-
,, sieur ,,?

A la rapidité de son babil, à sa

grande confiance, je soupçonnai qu'elle avait un peu goûté au vin d'alicante. Pour m'en assurer, je voulus sentir son haleine..... Je m'approchai.... Je me trouvai trop près pour ne pas desirer un baiser, je le desirais trop pour ne pas le prendre.... J'eus en même-tems la preuve que mon soupçon était fondé. -- « Ah ! friponne, lui dis-» je, vous y avez goûté ». Cela la déconcerta un peu; mais se remettant bientôt.... « Oui, Monsieur, ,, Ne fallait-il pas savoir ?.... Je ,, n'avais qu'à me tromper, cela ,, m'aurait valu une paire de souf-,, flets; car ma mère a toutes les ,, manières du peuple, comme vous ,, avez pu en juger. Elle ne s'em-

,, barrasse pas plus que vous soyez ,, d'âge à être mariée.... Elle veut ,, que l'on soit toujours soumise ,, comme un enfant ; mais aussi , ,, quand je serai femme, et quand ,, mon mari sera premier clerc.... ,,

Cette conversation , tenue fort bas pour ne pas réveiller la malade , devenait longue et fatigante. Il prit à Javotte une toux d'autant plus pénible, qu'elle voulait se retenir.... Quand elle fut passée, je lui proposai de jouer à quelque jeu à la muette. Nous choisîmes le pied de bœuf.

Ce fut d'abord mon tour de prendre , et je pris. Javotte paya l'amende. . . . Son tour vint ensuite. Elle ne prit pas ; mais en vérité ,

c'était sa faute.... Je lui avais fait beau jeu.... Mon tour revint.... Je pris encore.... Elle paya comme la première fois. -- Ce fut de nouveau à elle. Cette fois, elle voulait absolument m'attraper ; mais il arriva que sa main, manquant la mienne, tomba sur ma culotte noire.... Javotte rougit, et ne me regardait plus que de côté..... Un moment aprés, je ne joue plus à ce jeu-là, dit-elle avec un petit air embarrassé, je ne prends jamais. — A qui la faute ? -- Elle rougit encore plus.

« Jouons à un autre jeu, à *telle* „ *chose vole*, par exemple. -- Je „ ne connais pas ce jeu-là. -- Vous „ le saurez bientôt. Il n'est ques-

,, tion que de lever le doigt quand ,, je nommerai quelque chose qui ,, pourra voler, et de le tenir baissé ,, dans le cas contraire ,,.

Elle commença par nommer plusieurs oiseaux, je levais, cela allait au mieux.... « *Baiser vole.* -- Je ,, levai encore. -- Un gage, me dit- ,, elle ,, ; je prétendis que je n'en devais pas, et je le lui prouvai, en lui demandant si M. Duparzel ne lui en envoyait pas quelquefois, en passant sous sa fenêtre. Elle ne convint de rien ; mais elle me tint quitte du gage, et continua le jeu. Elle nomma une foule de choses qui ne volent pas ; mais j'avais le diable au corps pour toujours lever ; et chaque fois je donnais un gage.

Elle en avait déjà plein son tablier, quand la malade s'éveilla. Quoique nous fissions le moins de bruit possible, encore en faisions-nous un peu.

Le médecin arriva presqu'au même instant, et je retirai mes enjeux sans avoir fait de pénitence.

CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

Fragment.

IL était bien tems d'aller se coucher. J'y allai, et ne me réveillai le lendémain que fort tard, au bruit que fit la Fleur en entrant dans ma chambre. Il avait un papier à la main. . . .

« Qu'est-ce ? -- Je crois, Mon-
„ sieur, que c'est cette seconde
„ feuille que vous avez tant re-
„ grettée à notre premier voyage,
„ et dont j'avais enveloppé ce bou-
„ quet. . . . -- Ah ! ah ! ce bouquet

„ qui, en un quart-d'heure, avait
„ tant fait de chemin, en sautant
„ toujours d'un sexe à l'autre!
„ -- Précisément. Je viens de me
„ trouver chez le joueur de violon
„ à qui il était resté. J'ai vu dans un
„ coin cette feuille de papier que
„ j'ai cru reconnaître. Il a cru se
„ rappeler de son côté qu'elle avait
„ autrefois enveloppé un bouquet.
„ Je la lui ai demandée, et je vous
„ l'apporte „.

J'examinai la feuille. Le caractère me parut le même, et j'eus besoin de me donner les mêmes peines pour le déchiffier ; mais ce n'était pas la suite ; c'était un autre fragment que voici.

. . . . " Quand souperons-nous

„ donc, dit la dame Rose ? -- Ma
„ Minette, dit la dame Bleue à son
„ mari, va donc voir quand on
„ nous servira. -- Mesdames, dit
„ l'hôtelier qui entre au même ins-
„ tant, vous pouvez descendre. J'at-
„ tendais pour ma table d'hôte ;
„ mais il n'y aura avec vous qu'un
„ Monsieur qui voyage en poste... „.
Les deux dames et leurs maris se rendirent aussi-tôt dans la salle à manger, où était déjà un petit homme qui leur fait un grand salut. Il en reçoit deux en échange, et deux belles révérences ; mais il aurait eu tort d'en attendre davantage. Deux couples nouvellement unis ne s'occupent guère d'un petit inconnu, rencontré par hasard. . . .

Le pauvre homme a beau entamer la conversation.... Paroles perdues. Les quatre personnages occupés d'eux seuls, couple par couple, ont assez à faire de s'embrasser, de se dire mille petites gentillesses ; mille petits quolibets, précurseurs de la nuit qui se prépare. Le petit homme aurait cent fois, mille fois mieux aimé un silence absolu. Ce qu'il voit, ce qu'il entend, échauffe son imagination. . . . Il regarde les servantes, elles sont laides ; cherche l'hôtesse, l'hôtelier est veuf. . . . Sa situation devient si cruelle, qu'il prend de l'humeur, et forme le projet de se venger d'avoir été ainsi tenu dans un enfer. -- Il propose aux maris, toujours moins pressés

de se coucher, que les femmes, de venir au café. Ils acceptent, et là, il leur fait tant de contes ! leur verse tant de liqueurs ! ... Quand il juge que les dames doivent être bien endormies, il quitte ces Messieurs *pour un instant*, leur dit-il, et court vîte à l'auberge. Pendant que l'on attèle les chevaux à sa chaise, il monte à la chambre des dames.... On sait que ces chambres à plusieurs lits ont déjà été cause de plus d'une aventure. ... Celle-ci s'arrangeait toute seule. Il n'était question que de placer les habits roses auprès du lit de la dame Bleue, et les habits bleus auprès du lit occupé par la dame Rose.

Les deux maris, impatientés de

ne pas voir revenir le petit homme, viennent se coucher, la tête embarrassée par la fumée des liqueurs et par le besoin de dormir. Chacun se met dans le lit auprès duquel il voit les habits de sa femme. On éteint les lumières..... La nuit, tous chats sont gris..... Mais le lendemain, il fit jour.... " Que ,, vois-je?... Est-il possible ,,?...

,, Est-il possible, dis-je à la Fleur, ,, que tu ne m'apportes jamais que ,, des fragmens qui n'ont ni com- ,, mencement ni fin ,,?

CHAPITRE XX.

Des Malheureux.

" PARBLEU, dit James qui
„ m'avait écouté, sans que je susse
„ qu'il était là, l'aventure est finie,
„ puisqu'on est au lendemain „.

James venait me proposer de passer la journée avec lui. Il me conduisit d'abord chez son traiteur. Pendant que nous dînions, une femme chanta quelques ariettes, et son mari l'accompagnait du violon. L'un et l'autre étaient pauvrement habillés, mais elle le

paraissait encore plus, parce que son ajustement était composé de chiffons qui avaient autrefois paré quelque coquette, mais qui étaient si sales; si délabrés!.... Quand ils eurent joué et chanté, la femme prit une assiette, et vint se présenter à toutes les tables. Je fouillai dans ma poche.... " Corbleu, dit ,, James, est-ce que vous allez ,, donner à ces fainéans-là ? -- Pour-,, quoi pas ? Ne viennent-ils pas de ,, travailler ,, ?

" Beau travail ,, !

" S'ils n'en savent pas d'autre ,, !

" Pour nous avoir écorché les ,, oreilles ,, !

" Ils ont fait ce qu'ils ont pu. ,, Le virtuose le mieux payé n'en ,, fait pas davantage ,,.

James voulut ajouter quelques observations ; mais j'avais en main un argument qui répondait péremptoirement à tout ; c'était la tabatière du bon père Laurent. -- Brave homme, tu m'as fait un présent bien précieux ; il contribue à me rendre meilleur. La cantatrice était près de moi ; je lui offris une prise de tabac, et mis quelques pièces d'argent dans son assiette.

La voiture de James nous attendait. Nous partîmes pour aller. . . . Je n'en savais rien, et j'allais le lui demander, lorsqu'il tira le cordon.

" C'est donc ici que nous allons ,, ?

" Non. C'est ici qu'il faut que je ,, monte. Un instant. Voudrez-vous ,, bien m'attendre ,, ?

Je restai seul dans la voiture, tenant toujours à la main la tabatière du père Laurent. Et Dieu sait quelles réflexions, quelles sensations ! . . .

Je m'y livrais avec délices, quand je m'apperçus qu'à quelques pas de moi, une foule environnait un malheureux qui s'était évanoui contre une borne. Des crochets sur ses épaules annonçaient son état. Les gens du peuple s'arrêtaient et regardaient ; les gens comme il faut regardaient, et ne s'arrêtaient pas. Personne ne le secourait. Au moment où il fixa mon attention, je vis arriver un vieillard tout-à-fait caduc, couvert d'une redingotte en lambeaux, portant sous son bras une

laitue, et à sa main, de l'huile et du vinaigre dans deux petites bouteilles à moitié cassées. Il s'approcha de l'homme évanoui, et, se baissant par degrés à l'aide du mur, il s'accroupit auprès de lui; puis, versant son vinaigre dans le creux de sa main, il le lui fit respirer. Le malheureux ouvrit les yeux. Le vieillard lui prit la main, et lui demanda ce qu'il avait d'un air si compatissant! . . . . Si ce respectable vieillard n'avait pas eu l'air si misérable, je lui aurais laissé le soin de l'homme qu'il venait de rappeler à la vie; mais ils paraissaient aussi pauvres l'un que l'autre. Je descendis de voiture, et perçai le cercle des curieux qui regardaient

cet homme, sans l'admirer, comme ils avaient regardé l'autre, sans le secourir.

“ Vous êtes bien bon, Monsieur, „ de vous déranger. Ne voyez-vous „ pas que c'est un homme saoul „ ?

“ Qu'importe ? En souffre-t-il „ moins ? Vous auriez mieux fait „ d'imiter.... „

“ Oui, un autre ivrogne qui sera, „ au premier jour, dans le même „ cas „.

„ Eh! bien, il faudra le plaindre „ ce jour-là. Aujourd'hui, il faut „ l'admirer „.

En attendant, j'avais tâté le pouls.... Je ne pus m'empêcher de lancer un regard d'indignation sur le discoureur qui avait voulu intercepter

intercepter ma démarche, quand je m'apperçus que l'évanouissement avait l'inanition pour cause. Dès que je l'eus annoncé, il s'éleva des huées qui chassèrent le discoureur, et ce fut à qui me seconderait. . . . Il est vrai que je descendais de voiture, et que j'avais un laquais. . . . Combien ils sont coupables, les riches qui détournent leurs regards de l'infortuné ! Si les besoins du luxe arrêtent les effets de leur compassion, qu'ils en montrent seulement, ils décideront celle de ces milliers d'hommes - machines qui n'attendent qu'une impulsion. . . . Un verre de bon vin, que j'envoyai chercher, mit l'homme en état d'arriver jusques chez un traiteur

voisin, à qui je prescrivis et payai ce qu'il fallait lui donner.

J'ajoutai pour lui et le respectable vieillard....

... Dieu ! Combien il faut peu de chose ! ... Et ce peu de chose, le riche ne le donne pas !

Cet infortuné était portefaix, il avait une femme malade, des enfans en bas âge, et il y avait deux jours qu'il n'avait été employé. Je lui donnai mon adresse, et lui dis de venir me trouver, si pareil malheur lui arrivait encore. Il baisa le pan de mon habit, et nous nous séparâmes. La populace me combla de bénédictions, tandis qu'elle avait vu sans émotion ce vieillard qui méritait bien plus que moi... Que

pouvais-je donner qui valût son verre de vinaigre ! . . . Mais j'avais l'air d'un homme comme il faut. . . . Apparemment comme il faut être, pour émouvoir cette foule d'automates. . . .

James était dans la voiture. . . .

« Allons, vîte ; on aura com-
» mencé ».

CHAPITRE XXI.

De l'Esprit par-tout.

IL m'apprit qu'il me menait à une académie bourgeoise.

On ne pourrait jamais se persuader à quel point la manie de l'esprit est répandue dans ce pays, et combien sont multipliés les cercles dont la littérature est le seul objet. Beaucoup se bornent à des charades, à de bouts-rimés, etc. Mais beaucoup aussi portent leurs prétentions plus haut, et forment vraiment

des petites académies. Il s'y dit des choses bien pitoyables ; mais souvent aussi on y en dit de très-bonnes, et l'on peut regarder quelques-uns de ces cercles comme autant de petits creusets dans lesquels les jeunes talens commencent à s'épurer, avant de passer à de plus grandes épreuves. C'était à l'assemblée tenue à la Grève, sous le nom du Caveau, que Piron aiguisait ses armes. L'épicier, qui était le Mécène et l'Amphitrion, etait peut-être un fort sot original ; mais qu'importe ? Son vin n'en a pas moins échauffé la verve de Piron.

C'est aussi chez un marchand que se tient, tous les Dimanches. l'assemblée où James me conduisit.

Elle a des statuts auxquels on ne déroge pas, des fauteüils qu'il faut briguer.... La platitude de quelques pièces de vers que j'y entendis réciter, les éloges que ces Messieurs se prêtaient tout haut, et les critiques qu'ils se rendaient tout bas, mille autres choses encore pourraient bien égayer une plume méchante : mais pourquoi ne pas voir le bien où il est? Si j'y ai entendu quelques mauvais vers, j'en ai été dédommagé par deux pièces charmantes, dans lesquelles il régnait une chaleur que la jeunesse peut seule donner à ses productions. Je serais bien trompé si la fille du maître de la maison n'était pas la muse de l'un des deux auteurs. Cela me fit lui

pardonner ses mines, et regretter que les membres de l'académie de * * * ne soient pas inspirés de même. Il y aurait dans leurs productions moins d'érudition et plus de sentiment. Je demandai le nom des deux jeunes gens; j'appris qu'ils brillaient, à juste titre, dans les recueils de poésie. J'appris encore que de cette même société étaient sortis quelques bons littérateurs modernes. Il en fallait moins pour me rendre indulgent.

Après la séance, on joua la comédie. C'est encore un goût très-répandu ici. Il l'est même beaucoup davantage que celui des académies, parce qu'une foule de gens qui passent condamnation pour la com-

position, ont les plus grandes prétentions pour jouer la comédie. D'ailleurs, on la regarde, avec raison, comme un moyen d'acquérir de l'aisance dans le maintien, et, avec plus de raison encore, comme un moyen de liaisons. Quelques-unes de ces comédies sont tout ce que l'on peut se figurer de plus plaisant. Le parodiste le plus gai n'imaginerait pas de meilleures caricatures ; mais d'autres sont réellement d'excellentes écoles pour former le goût et les manières. Celle-ci est du nombre, et j'y fus à même de juger de ce que les acteurs des spectacles publics gagneraient à la culture des lettres.

CHAPITRE XXII.

L'Esprit et la Pauvreté.

LE spectacle était à peine fini, qu'un des deux jeunes gens que j'avais entendus avec tant de plaisir, se trouva mal. Quelques spiritueux le firent aisément revenir ; mais il resta de la plus grande faiblesse. Comme James avait une voiture, il lui offrit de le reconduire chez lui. Le jeune homme refusait avec une opiniâtreté incroyable. Cependant nous lui en opposâmes une plus forte encore, et il fut obligé

de céder. Arrivés à sa maison, nouvelles difficultés pour le faire consentir à ce que nous lui donnassions la main jusques dans son appartement. « Vous le voulez, » nous dit-il enfin, Eh! bien, » Messieurs, vous allez voir comme » les muses traitent leurs nour- » rissons ».

Nous débutâmes par monter cinq étages. Sur le bruit que nous fîmes à la porte, nous vîmes accourir une jeune personne plus que mesquinement vêtue, et qui lui sauta au cou avec l'expression de la tendresse la plus vive. L'allarme y succéda, quand elle apperçut sa pâleur. « Et comment cela pouvait- » il ne pas être », dit-elle, quand

elle fut informée de son évanouissement ?. . . . . Il lui fit un signe ; elle en resta-là : mais elle en avait assez dit pour nous faire juger que le besoin de nourriture en avait été la cause. . . . L'intérêt que nous lui témoignâmes nous gagna sa confiance, et il nous avoua tout.

L'infortuné ! . . . avec de l'esprit, des mœurs, une figure intéressante, des amis, c'est-à-dire, des connoissances riches. . . . . il n'existait que du produit de quelques broderies que faisait la jeune personne. . . . Ce n'était qu'une grisette ; elle n'était pas sa femme ; mais combien elle me parut respectable, quand je sçus que, la veille encore, elle avait refusé les offres brillantes d'un Crésus ! . . .

James, lui-même, fut attendri jusqu'aux larmes.

« Tenez, ma belle enfant, lui » dit-il, voilà dix louis pour des » avances. Faites, ou faites faire » tant de broderies que vous vou- » drez ; je prendrai tout au prix » que vous y mettrez, en attendant » que j'aie pris des informations » sur votre ami. Si elles confirment » l'opinion que j'ai de lui, son sort » est décidé ».

» Bien, m'écriai-je, en sautant » au cou de James ». La jeune personne l'embrassa aussi avec une expression !..... Le jeune homme prit sa main, et la pressa sur son cœur.

Plus de vingt personnes que James

alla voir le lendemain, rendirent du jeune homme les témoignages les plus avantageux. . . . . Presque toutes étaient placées de manière qu'il leur en aurait peu coûté pour lui procurer quelque emploi; mai tant de choses passent avant les démarches à faire pour un infortuné! De tous ceux que James vit pour s'asssurer s'il méritait ses soins, pas une peut-être n'aurait consenti à aller trouver James. . . . Heureusement qu'il ne fallut que répondre. . . .

CHAPITRE XXIII.

Le Porte-Feuille reclamé.

EN rentrant chez moi, je trouvai a ma porte une voiture de place, et la Fleur qui me dit que cette voiture avait amené une belle dame; que j'étais attendu. . . . . . « Une » belle dame! m'écriai-je ». . . . . Et voilà tout de suite l'amour-propre. . . . Il faut qu'il soit toujours-là aux aguets ; car, au moindre prétexte , il s'empare de nous aussi promptement que l'éclair frappe la vue.

Je n'avais qu'un étage à monter ; je le montai très-vite, et cependant mon amour-propre trouva le tems de passer en revue toutes les femmes que je connaissais à Paris.

A commencer par Mme. R***.

Sa jolie femme-de-chambre ne fut pas oubliée....

Non plus que la petite.....

Ni Madame L....

A moins que ce ne fût.....

Je trouvai aussi le tems de frotter ma culotte de soie noire, d'ajuster mes manchettes.... Un abbé aurait pris celui de faire une toilette complette, parce qu'il aurait été plus coquet qu'impatient. Pour moi, qui, au contraire.... mon impatience fut justifiée. La

Fleur ne m'avait pas trompé, en m'annonçant une belle dame.

Tu connois, Lisette, ces beaux dessins de la célebre Angélika Kauffmann; la dame que je trouvai chez moi semblait lui avoir servi de modèle. Elle se leva dès qu'elle m'apperçut; mais elle était si tremblante, qu'elle fut obligée de se rasseoir.... Elle balbutia quelques mots que je n'entendis pas. Enfin, elle sortit de sa poche un papier qu'elle déplia sur ses genoux. Pour me le donner, il aurait fallu me regarder, et ses yeux craignaient de se porter sur moi. Les mouvemens de son sein annonçaient la plus grande oppression...... Je jugeai que, pour ne pas augmenter

son embarras, je devais lire au lieu de questionner. C'était un feuillet des petites affiches. Elle me montra du doigt l'article où était annoncé le porte-feuille que j'avais trouvé.... » Il est donc à vous, Madame » ?

Elle me répondit un *oui*, *Monsieur* -- si bas ! si bas !

« J'ai jugé, lui dis-je, de toute » l'inquiétude que sa perte a dû » causer »....

« Vous avez donc lu » ?

» Il y a bien peu de tems, lui » dis-je, que j'ai commis cette » indiscrétion, et mon motif la » rend excusable. Voyant que per- » sonne ne venait réclamer le porte- » feuille, j'ai espéré que les papiers » qu'il contenait me donneraient

» quelques indices. . . . Ils m'ont
» seulement appris qu'il appartenait
» à une femme bien aimable, et que
» son choix et le sentiment qu'elle
» inspirait, étaient dignes d'elle;
» mais, rassurez-vous, ma belle
» dame; rien ne m'a dit qui vous
» êtes. Je ne chercherai point à le
» savoir, et, si je le savais, vous
» pourriez avoir la même sécurité ».

L'homme avec lequel cette sécurité aurait été la moins fondée, aurait pu dire les mêmes paroles; mais il ne les aurait pas dites avec ce ton de vérité, de bonhomie qu'heureusement l'art n'imite pas...... Et puis la simplicité de mon costume.... J'ai toujours remarqué qu'un costume simple inspire la confiance...

La dame parut rassurée. Ses longues paupières se levèrent, et me laissèrent voir deux yeux pleins d'expression. Le sourire le plus gracieux accompagna son regard.

« Je suis bienheureuse, dit-elle, » en recevant le porte-feuille, » qu'il soit tombé entre les mains » d'un homme aussi respectable. » Je ne vous dirai pas mon nom, » Monsieur ; mais, après ce que » vous avez lu, ma délicatesse me » force de vous dire que je suis » mariée en secret avec l'auteur des » lettres, et que des raisons puis- » santes me forçant de ménager ,, mon tuteur... ces mêmes raisons ,, tiennent, dans cet instant, mon ,, mari eloigné. Sans cela, ce serait

„ lui qui serait venu. . . . . Il y a
„ quatre jours que le hasard m'a
„ fait lire les petites affiches, et
„ que je balance. . . . Je n'aurais
„ pas hésité un moment, si j'avais
„ deviné l'honnêteté délicate ,„. . . .

J'évitai le compliment qu'elle me préparait, en lui baisant la main *bien respectueusement.* Je sais qu'un baiser sur la main, qui a toujours été une marque de respect, est devenu une caresse cavalière, grace aux petits-maîtres françois, qui ont l'art d'être impertinens, même avec les expressions de l'humilité . . . . Mais je crois que je n'eus pas ce tort aux yeux de la dame. Après qu'elle eut laissé quelques minutes, sa main dans la mienne, elle se leva. . . Cela s'entendait. . . .

Je la conduisis jusqu'à sa voiture. Pour moi, je ne sais pourquoi je ne rentrai pas pour me coucher. Je sais seulement que deux heures après, minuit sonnèrent, que j'étais encore me promenant dans la ville.

Quand je suis occupé de sensations qui me plaisent, que me fait l'heure? Que m'importe qu'il fasse jour ou nuit, que je sois dans une chambre ou dans la rue..... J'ai même remarqué qu'alors il vaut mieux n'être pas enfermé.... Quand l'esprit est occupé, le corps n'aime pas le repos. Si on ne marche pas, le sang bouillonne, s'échauffe, devient âcre.... Voilà d'où vient la différence entre l'humeur des casaniers et celle des promeneurs.

CHAPITRE XXIV.

La Rencontre.

JE me promenai donc, et je rêvais.... Un *gare*, *gare donc*, m'avertit qu'un cocher voulait passer du côté où j'étais. La rue était fort large; mais un pauvre piéton dérange-t-il les idées d'un gros cocher à moustaches, qui fouette deux *beaux* chevaux, et conduit un *bel* équipage dans lequel est une *belle* femme, ou au moins une femme qui paraît *belle*? Car c'était Artémire, qui compte déjà huit lustres,

quoiqu'elle ne paraisse pas avoir atteint le sixième. Vénus la voit, depuis long-tems, charger ses autels de guirlandes, et le tems a d'autant moins renoncé à ses droits, que le plaisir a aidé à ses ravages; mais une toilette savante, un air d'étourderie, de la grace dans les actions les plus indifférentes, des yeux expressifs, enfin la coquetterie la plus habile mettent tous les hommes à ses pieds, et désolent toutes les femmes.

Dans le moment où je me serrais contre une borne pour laisser passer son équipage, elle songe à épancher dans le sein de quelqu'un une joie qui la suffoque.... « Eh! c'est mon » cher Yorick ».... Elle tire le

cordon ; le fier cocher arrête : un laquais descend ; la portière s'ouvre ; et me voila dans la même voiture dont le conducteur m'avait si insollemment traité. . . . Et voilà les vicissitudes humaines !

" Félicitez-moi, mon cher Yo-
,, rick, votre aimable compatriote,
,, le lord Kermouth, dont vous
,, m'avez entendu parler tant de
,, fois, dont toutes les femmes se
,, sont disputé la conquête, qui les
,, a toutes désespérées par sa cons-
,, tance inouie pour une seule. . . .
,, Eh, bien ! mon cher, il est dans
,, mes chaînes ,,.

" Vous le savez, à peine était-il
,, arrivé, à peine avait-il eu le tems
,, de se montrer dans les cercles. . .
,, Il

,, Il vit Zeinevill. Elle lui plut, ,, quoiqu'elle approche de sa tren- ,, tième année, et qu'elle le paraisse, ,, tandis que lui n'a guère vu que ,, dix-neuf printems. Et voilà un ,, an qu'il n'existe plus que pour ,, elle. On est encore à concevoir ,, comment cette prude a pu, sans ,, autre mérite qu'une tournure ro- ,, manesque, l'emporter sur moi ,, d'abord, ensuite sur mille fem- ,, mes charmantes, qui joignent aux ,, moyens de la coquetterie les ,, graces séduisantes de la jeunesse. ,, On conçoit moins encore com- ,, ment elle a pu conserver sa con- ,, quête, quand on pense qu'il n'y ,, a pas plus de rapport entre leur ,, caractère qu'entre leur âge. Au-

,, tant il est vif, autant elle est
,, froide et insipide. La gaieté de
,, l'un, qui va jusqu'à l'étourderie,
,, forme un contraste parfait avec
,, l'indolence de l'autre. Kermouth,
,, à son début dans le monde, an-
,, nonçait du goût pour les plaisirs
,, bruyans, et sa langoureuse sou-
,, veraine ne l'a pas rebuté par l'in-
,, sipidité de sa vie monotone. Pauvre
,, jeune homme! Je gagerais que les
,, vieux romans lui ont gâté l'esprit,
,, et qu'il savait gré à son adroite
,, despote, de renoncer à la société
,, pour ne pas alarmer son amour,
,, lorsque c'était elle qui, redoutant
,, les rivales.... En vérité, il y a
,, un siècle que je l'aurais accusée
,, de lui avoir donné quelque phil-

,, tre ; mais son règne est fini. Un
,, éveil que j'ai fait donner au jaloux
,, argus de Zeinevill , a éloigné
,, d'elle son fidèle Kermouth, et l'a
,, ramené dans les cercles. L'assem-
,, blée d'aujourd'hui est la première
,, occasion d'éclat où il se montre..
,, Aussi fallait-il voir tous les efforts
,, que l'on a faits pour me le dis-
,, puter. Il s'agissait non-seulement
,, de conquérir un homme aimable,
,, dont le retour dans le monde a
,, tout l'attrait d'un début ; mais
,, encore de l'enlever à une prude
,, dont les tranquilles jouissances
,, étaient autant d'outrages pour les
,, autres femmes. Jugez donc de
,, leurs efforts. . . . Enfin , ils ont
,, été inutiles , ou n'ont servi qu'à

,, l'éclat de mon triomphe. C'est
,, pour moi que le lord s'est décidé.
,, J'ai voulu, afin que l'on ne doutât
,, pas, le reconduire dans ma voi-
,, ture. Il a accepté. Nous avons
,, quitté le bal ensemble, et le dépit
,, de mes rivales a doublé le prix de
,, ma conquête. Que sera-ce, quand
,, elles apprendront que demain
,, j'aurai dîné avec lui chez le comte
,, de G...., où il ne se dit pas un
,, mot qu'il ne soit sçu, deux heures
,, après, de toute la ville ? De-là,
,, nous irons nous montrer dans ma
,, petite loge ; le reste de la soirée
,, se passera chez moi en tête-à-tête
,, absolu, et je veux qu'après-de-
,, main, le désespoir de Zeinevill
,, et la jalousie de mille autres ne

„ laissent plus rien à ajouter à ma „ gloire „.

Voilà ce que me dit Artémire, ou du moins en voilà le sens; car, pour les mots, ils sont tirés d'une espèce de poëme en prose, qu'un de mes amis a fait sur l'événement qui a suivi la prétendue conquête d'Artémire. Il m'a légué son manuscrit, et, puisque j'ai commencé de le copier, allons jusqu'à la fin.

CHAPITRE XXV.

LE POEME.

Copie du second Chant.

............MAIS nous n'avons le portrait de Zeinevill que tracé par une rivale ; ce n'est pas la connoître. Muse, viens conduire mes peinceaux, et me prêter des couleurs plus vraies.

Zeinevill commence, il est vrai, à passer vingt-cinq ans. Elle n'a plus cette première fraîcheur que l'on regrette peu, quand on sait que

c'est presque le seul avantage de cet âge, où le cœur, encore trop novice, n'a que des sentimens vagues, de cet âge où l'on plaît sans attacher, où l'on inspire des goûts sans donner des passions, où l'on aime enfin sans connaître l'amour. Le premier homme qui parle après l'instant où a parlé la nature, est sûr d'obtenir du retour, jusqu'à ce qu'il se présente un rival qui ntéresse et satisfasse davantage l'amour-propre. Inconstantes par une suite de légèreté naturelle à leur âge, inconstantes par la certitude d'avoir à choisir entre mille rivaux, et par l'impossibilité de résister à tant d'hommages, trop fières de leurs charmes, ou trop indifférentes

sur l'espèce de sentiment qu'elles inspirent, les jeunes-personnes sont ordinairement, ou despotes ou coquettes, maltraitent un seul esclave, ou sourient à mille adorateurs.

Quelle différence dans l'âge de Zeinevill! Un goût éclairé décide le choix; et le choix honore celui qui en a été l'objet. Revenue des erreurs de l'inconstance, on connait tout le prix d'un attachement solide. On sait qu'il ne suffit pas de faire des conquêtes, qu'il faut encore les conserver; et l'on s'en est assuré les moyens, non-seulement par mille petits riens, que la beauté, plus jeune, croit inutiles et néglige, mais encore en acquérant des talens pour remplir les longs intervalles qui

séparent les jouissances de l'amour. Moins fraîche, mais plus expressive qu'à seize ans, moins jolie, mais excitant plus de desirs, aussi aimable, et plus aimante, on subtitue la bonne-foi de la volupté aux grimaces de la résistence : les faveurs ne sont pas suprises, elles sont accordées : des larmes presque toujours trompeuses n'arrosent pas la première couronne, les graces la placent, en souriant, sur le front du vainqueur.

Si je pouvois ajouter à tous ces avantages le portrait de Zeinevill, si je pouvais peindre la majesté de sa démarche, le moëlleux de ses contours, l'élégance de ses attitudes, sa taille souple et svelte, sa peau

d'une blancheur semblable à celle du lait rosé par une nuance imperceptible de carmin, ses yeux veloutés, sa bouche toujours embellie par un sourire enchanteur, de grands cheveux d'un châtain si parfait, que leur couleur plaît également à l'amateur des blondes, et à celui qui préfère des brunes; un sein modelé sur celui de ta Vénus de Phidias !....... Si je pouvais ajouter encore le caractère le plus heureux, l'ame la plus tendre, cet esprit naturel, qui n'a ni la prétention du savoir, ni l'afféterie de la *préciosité*, ni la pesanteur de l'érudition, une douceur !...... Mais ne félicitons pas Zeinevill de cette dernière qualité; c'est elle qui fait tous ses malheurs,

parce que c'est elle qui la fait trembler devant un Argus, dont, par sa faiblesse, elle a fait un tyran.

Cet homme, aux regards tors, à la mine taciturne et renfrognée, est un vieillard usé de débauches, qui, par ses richesses, a décidé les parens de Seinevill à lui sacrifier cette infortunée, lorsqu'elle n'avait encore que dix-huit ans. Aussi caduc qu'un octogénaire, et jaloux au-delà de toute expression, il semble n'avoir pris une compagne que pour la faire souffrir; et la douce Seinevill tremble devant lui comme la colombe entre les serres de l'épervier.

Cependant, grace à un prétexte

plausible de liaison, grace au titre d'étranger, grace encore plus à ce Dieu qui veille aux intérêts des amans, Kermouth est admis parmi le petit nombre de gens que reçoit le vieux jaloux ; et, depuis un an, il jouissait en paix du bonheur de posséder la maîtresse la plus tendre. Tout le monde respectait leur secret. Celui dont il était si important qu'il fût ignoré, ne le soupçonnait pas, et sa sécurité eût toujours été la même, si elle n'eût pas été altérée par les soupçons qu'Artémire vient de faire jeter dans son esprit.

Femme cruelle ! que t'a fait Zeinevill, pour vouloir lui enlever son amant ? Que t'a fait Kermouth pour vouloir l'arracher au seul être qui

qui puisse le rendre heureux ? N'as-tu pas assez de ces nombreuses conquêtes que chaque jour voit se renouveller ? Crains-tu que Zeineville veuille entrer en concurrence avec toi ? Non, non, elle n'envie pas tes innombrables trophées ; tous ses vœux se réunissent sur l'amant qu'elle chérit ; et cet amant, elle ne l'a enlevé, ni à toi, ni à aucune autre ; elle ne l'a, ni attiré par des agaceries indécentes, ni enchaîné par un manège trompeur. C'est l'amour, le véritable amour, qui seul a réuni leurs cœurs. Si au moins un sentiment pareil était ton excuse ! Mais non, la vanité seule est ton mobile. Tu ne peux voir un seul homme échappé à tes

artifices, et tu ne saurais pardonner à Zeinevill d'être plus belle que toi......

Mais les Dieux sont justes. L'instant fatal où ton règne doit finir, approche. Ce succès, qui te rend si vaine, n'est qu'une erreur dont tu es le jouet. Kermouth n'est pas ta conquête. Il ne s'est reporté quelques instans dans le tourbillon, que pour dépayser l'Argus dont tu as fait éveiller la jalousie. Il n'a cédé à tes agaceries, plutôt qu'à d'autres, que parce qu'il attend de ta coquetterie que sa prétendue défaite aura une publicité qui seconde ses vues; mais son cœur n'a été effleuré, ni par toi, ni par ces autres femmes qui, avec toi, se le

sont disputé. Ses sens n'ont pas même été émus ; et tu ne dois espérer de lui ni un sentiment qui flatte ta vanité, ni les plaisirs que tes desirs attendent.

Cependant Zeinevill, qu'une absence imprévue de son tyran laissait libre, avait envoyé sa fidèle Dariolette chez Kermouth. Que devient-elle quand elle apprend où il a passé la soirée, sur-tout quand elle sait qu'Artémire y était ? Elle connaît son amant ; elle doit être sûre de sa fidélité ; mais elle sait aussi combien Artémire est dangereuse ; elle a la modestie de se croire moins belle, et les alarmes les plus vives s'emparent de son ame. Déjà Dariolette est à son

troisième message. C'est au lieu même de l'assemblée que, cette fois, elle est allée chercher le lord. Dieux! que va-t-elle dire à son infortunée maîtresse! Comment lui apprendre qu'il en est sorti avec Artémire?....... Elle est déjà auprès de Zeinevill, qu'elle cherche encore la fable qu'elle composera, pour tromper sa douleur.

» L'as-tu enfin trouvé? Le verrai-
» je? Que t'a-t-il dit? Qu'a-t-il
» écrit? Ciel! que veut dire cet
» embarras, ce silence? Ah! je ne
» le vois que trop; tout est perdu!
» Ma rivale a triomphé, Kermouth
» est infidèle. »

En vain Dariolette veut la rassurer. « Il ne vient pas, il n'a pas

» écrit. Rien ne répond à cela. »
Le zèle de la fidelle confidente ne lui fournit rien de persuasif, pour calmer des alarmes qu'elle ne croit que trop fondées; et l'imagination de Zeinevill donne à tout ce qui est possible, la force de la réalité.

» C'en est fait, c'en est fait, » s'écrie-t-elle! Il n'y a plus de » bonheur pour moi. Ah! Kermouth! » Qui l'eût cru? Toi me tromper! » Toi que j'aime d'un amour si » vrai!..... »

Le retour de l'Argus vint interrompre ses plaintes. Il fallut retenir ses larmes, dévorer sa douleur.... Contrainte affreuse, qui double les tourmens des malheureux.

Ils ne connaîtraient pas la bonne Dariolete, ceux qui pourraient croire

qu'elle reste dans l'inaction, quand sa chère maîtresse est en proie à la douleur. Ne pouvant plus être auprès d'elle pour la consoler, elle retourne chez le lord, qu'elle trouve enfin, et qui s'empresse de rassurer de Zeinevill par la lettre la plus tendre. Il la prie sur-tout de se trouver chez le comte de G..., où il lui promet de dissiper entièrement ses craintes. (On sait qu'Artémire doit s'y rendre aussi.)

Avec quelle impatience Dariolette attend le lever du soleil ? Elle sait qu'il rappellera l'Argus à la campagne, d'où son inquiète jalousie l'avait seule ramene......... A peine est-il parti, qu'elle accourt, les yeux éteincelant de joie, tenant

en main la consolante missive.......

Zeinevill a bientôt rompu le cachet, et, dès la première phrase, le calme est rentré dans son ame. « Vous voilà tranquille à présent ; » lui dit Dariolette, vous voilà » tranquille ; mais il me reste à » vous venger, et j'y cours -- Que » veux-tu faire ? Il m'aime toujours ; » qu'ai-je besoin de vengeance ? » -- Et mort de ma vie, Madame, » vous êtes d'une bonté qui im- » patienterait...... Mais cette » fois-ci, je ne vous écouterai pas, » et vous serez vengée malgré vous- » même ».

Elle dit, et elle est déjà loin.

CHAPITRE XXVI.

Copie du quatrième et dernier Chant.

Les lumières de la philosophie, quelques vives qu'elles soient, n'ont pas encore dissipé tous les nuages de l'erreur. Les déclamations multipliées contre la créance accordée à la magie, n'empêchent pas qu'il n'y ait encore des gens, des femmes sur-tout, qui en fassent profession. Il est vrai que leurs manières ont changé avec les mœurs. Ce ne sont plus ces Médées dont

l'enfer servait les fureurs, ni ces Circés dont le savoir secondait les dissolutions; ni enfin, ces sorcières du siècle dernier qui habitaient des greniers ou des caves tapissées de sabliers, d'hiéroglifes. de cercles magiques, d'ossemens et de crânes. Les sorcières modernes sont moins effrayantes. Un jeu de cartes, dont les combinaisons disent tout ce que l'on veut; des miroirs dans lesquels elles persuadent que l'on voit ce que l'on desire y voir; tel est leur appareil, et leur science est celle des conjectures.

On se tromperait, si l'on croyait que le peuple seul les consulte. Il est telle femme de haut parage, qui joue l'esprit fort, et qui a

recours à sa sorcière, toutes les fois qu'elle desire ou qu'elle craint ; Artémire elle-même avait la sienne. Par un hasard fort heureux, elle vient d'en changer, et celle qu'elle quitte est précisément celle à qui Dariolette s'adresse pour venger Zeinevill. Elle n'eut pas plutôt nommé Artémire, que la veille, ayant son ressentiment particulier à satisfaire.... " C'en est assez, ,, lui dit-elle, ce jour qu'elle croit ,, le plus brillant de sa vie.... ,, Ayez seulement le courage et ,, l'adresse d'exécuter ce que je vais ,, vous prescrire ; je vous réponds ,, que l'évènement couronnera votre attente ,,. -- Dariolette promet tout ; mais laissons-là s'instruire, et

transportons-nous chez la rivale de Zeinevill.

Elle est dans son cabinet de bains.

Ce n'est pas un de ces cabinets réguliers, dont un des côtés présente dans son milieu, géométriquement pris, une niche contenant une baignoire d'un ovale élégant, ni de ces bains orientaux, dont les bassins du plus beau marbre sont renfermés sous des dômes d'une richesse étonnante. Il représente un bocage formé d'arbres artificiels, imitant la nature comme ces fleurs dont l'industrie italienne enrichit les colifichets des Françaises. Les espaces qui restent entre les tiges, sont remplis de buissons de roses, au-dessus desquels se balancent des

touffes de lilas. Le chèvre-feuille va se marier aux branches, d'où il retombe en guirlandes. Entre quelques saules, on apperçoit un bassin dont les rebords sont au niveau du plancher, et qui, par sa forme irrégulière, ressemble à ceux que l'eau se forme elle-même dans la campagne; ses parois, en talus inégaux, sont recouverts, comme tout le plancher, de nattes de sparterie dont la pluche colorée imite la verdure des gazons. L'eau y arrive par un lit sinueux, garni de rocailles, et, pour en sortir, elle se perd dans une touffe de joncs qui, ainsi que tout le reste, trompent l'œil par la plus fidèle imitation de la nature. Le bocage est prolongé de l'autre

l'autre côté de la baignoire ; mais cette partie est fermée par un grillage imperceptible, derrière lequel sont des foules d'oiseaux, dont les chants achèvent de transporter le spectateur dans un paysage que l'art aurait embelli, sans en changer les formes premières. Cet endroit enchanteur est éclairé par le haut, et les glaces dépolies qui forment le vitrage, y procurent le jour le plus doux.

Tel est l'endroit où, grace aux balsames, aux laitages, aux différentes pâtes onctueuses dont elle augmente les effets de l'eau, Artémire dispute au tems la durée de ses charmes. Elle n'en sortit que pour s'occuper de sa toilette.

Depuis long-tems elle avait le projet de se coëffer en Erigone ; elle crut ne pouvoir l'exécuter dans une occasion plus intéressante. Bientôt ses cheveux, mariés avec ceux qu'elle a repris sur sa toilette, tombent sur ses épaules en tresses et en boucles qui paraissent sans ordre. Elle y entrelasse des pampres arrangés comme une couronne déliée, dont le contour incertain suit le désordre de la chevelure, et chacun de ses pendans d'oreilles représente une grappe de raisins.

Déjà la céruse lui a rendu son teint de la veille ; le carmin est revenu colorer ses joues et animer ses yeux ; le liège brûlé a fait de ses sourcils deux arcs d'ébène ; enfin,

un pastel léger a tracé ces veines que l'on apperçoit sous la peau fine et transparente de la jeunesse ; mais comme son sein est, de tous ses charmes, ce que les jouissances ont le plus altéré, il est aussi le principal objet de sa sollicitude.

Son abondance, qui en avait augmenté la beauté tant que sa fermeté avait résisté à son poids, n'avait fait, depuis, qu'accélérer et marquer davantage les ravages du tems et ceux du plaisir. Sa blancheur a disparu, ses contours se sont déformés, et son plus bel ornement a eu le sort de ces boutons de rose, que leur tige desséchée laisse pencher vers la terre, à laquelle ils montrent une couleur

bien différente de ce rouge vif qu'ils offraient aux caresses du zéphyr.

Hélas ! dit Artémire. . . . Et la parole expira sur ses lèvres ; et ses yeux se détournèrent de la glace devant laquelle elle était, pour ne plus s'y reporter que quand son adroite soubrette lui eut attaché sa ceinture. Alors tout fut réparé. L'apparence des formes fut telle, qu'Artémire eut peu lieu d'en regretter la réalité. Le même pinceau qui a rendu la blancheur à son visage, la prolonge sur son sein ; et les boutons de rose renaissent, avec tout leur éclat, à l'aide d'un vinaigre qui, n'ayant ni la légèreté, ni la même nuance

que le carmin, trompe l'œil par la vérité de son rouge, et la main par son adhérence. Enfin, elle les dispose, sous la bande de gaze qui borde le corset, de manière à en laisser entrevoir précisément ce qu'il faut, pour donner l'idée de ces seins mutins qui forcent les barrières que la pudeur des jeunes bergères leur oppose.

Une robe couleur de vin paillé, et une ceinture tigrée, à la manière des Bacchantes, ont achevé sa toilette. Il ne lui reste plus qu'à en juger l'effet dans le boudoir où sa vanité lui promet l'accomplissement de son triomphe.

C'est un cabinet octogone infiniment petit, dont le plafond est

formé de glaces, auxquelles sa forme voûtée donne des inclinaisons différentes. Les parois sont aussi des glaces jusqu'à la hauteur ou leur effet devient inutile; et, à cette hauteur, sont des tableaux, ouvrages du pinceau voluptueux des Boucher, des Baudouin et des Lagrenée.

L'un représente Salmacis, essayant inutilement de vaincre, par les agaceries les plus irritantes, la désespérante froideur d'Hermaphrodite, que les Dieux punissent en l'unissant à jamais à celle dont il a rebuté les caresses.

L'autre représente Hercule, qui se plaît à voir Omphale badiner avec ses terribles armes.

Sur un autre, l'artiste a peint Echo pleurant la sottise de Narcisse.

Jupiter, enlevant Ganimède, est le sujet du quatrième tableau; et l'on voit sur un coin de la toile, l'Amour furieux briser le trait dont ce dieu a été blessé.

Sur le cinquième, une nymphe se défend contre un Satyre, et le peintre a fait contraster, avec un art infini, les charmes délicats de l'une et les formes effrayantes de l'autre.

Le sujet qui lui répond est une jeune Grecque, offrant une rose au Dieu des jardins.

Enfin, le tableau en face de la fenêtre, qui occupe le huitième

pan, représente l'Amour enchaînant avec des fleurs un globe, symbole de l'univers.

Chacun des angles formés par les huit pans, est garni de vases de porcelaines, contenant dans leur capacité, les odeurs les plus suaves, et portant de grosses touffes de fleurs d'Italie, dans lesquelles sont des bobèches que, le soir, on garnit de bougies. Un canapé circulaire est le seul meuble que contienne ce charmant cabinet : la sangle élastique en forme le fond, qui n'est qu'à quelques pouces de terre ; un matelas assez dur le couvre ; et nombre de coussins qui ne le sont pas moins, le garnissent.

On ne voit là, ni brocards, ni

crépines ; la volupté n'admet pas ces riches étoffes, parce que, dans la variété des attitudes, le métal entrelassé avec la soie pourrait altérer le tissu satiné de la peau, et forcer le cri de la douleur de se mêler aux soupirs de la jouissance. C'est le taffetas que la volupté semble avoir consacré à décorer ses temples. Sa surfaee glacée flatte l'œil agréablement, et sa texture est si moëlleuse, que, s'il vient à former un pli, la peau la plus délicate n'en reçoit pas la moindre empreinte.

Quant à la couleur, c'est la coquetterie qui la choisit. Celle de la jonquille convient à la blonde qui veut intéresser par la langueur

plus que par la vivacité. Le lilas foneé est la dernière ressource de la brune qui a inutilement essayé toutes les autres couleurs. L'Anglaise croit gagner au bleu céleste. L'Italienne veut des couleurs très-vives, s'inquiétant peu si elle en paraît plus ou moins jolie, pourvu qu'elle leur doive un air plus animé. Artémire avait adopté un rose assez vif pour produire ce reflet enchanteur que donnent les atteintes des premiers plaisirs, et assez pâle cependant pour qu'en cas de comparaison, il ne nuisît à rien.

Mais cette dernière précaution n'est qu'un surcroît de prudence. Elle en prend tant d'autres qu'elle

est assez sûre d'échapper à l'œil de l'observateur ; car, si la jeune amante peut s'abandonner et livrer sans réserve tous ses appas aux desirs de son vainqueur, parce qu'elle est sûre qu'à chaque beauté qu'elle découvrira, elle acquerra de nouveaux droits à son admiration, il n'en est pas de même d'une femme sur le retour. Celle-ci ne se montre jamais que sous le jour qui lui est le plus avantageux ; elle ne laisse voir que ce qu'elle a mis en état d'être vu ; elle ne permet que les caresses qui ne peuvent, ni déranger les effets de l'art, ni découvrir ses prestiges. Dans l'ivresse même du plaisir, elle esr sur ses gardes. On croit que la pudeur veille sur des

trésors, pour les préserver des incursions de la volupté, quand c'est la coquetterie qui tremble sans cesse que des défauts apperçus n'effarouchent le desir.

L'assemblée était déjà nombreuse chez le comte de G. . . . . quand Artémire y arriva. Elle entre, et l'on admire ; mais de cette admiration jalouse, qui fait que l'on met tous ses soins à trouver de quoi blâmer. Son premier soin est de chercher Kermouth, et son amour-propre est humilié de ce qu'il ne l'a pas prévenue. La porte souvre ; elle croit que c'est lui ; elle se trompe. C'était Zeinevill, au-devant de laquelle tous les cœurs volèrent avec cet empressement vrai que

que le sentiment inspire, et que la politesse ne saurait remplacer.

Quel est l'étonnement d'Artémire, en la voyant? Est-ce pour lui disputer le jeune lord qu'elle est venue? Non, sans doute. Elle ne se présenterait pas dans la lice avec des armes aussi inégales. En effet, une simple robe blanche, attachée avec une ceinture gris-de-lin, un mouchoir d'une gaze épaisse placé à la Gertrude, un grand bonnet, sous lequel elle a elle-même relevé ses beaux cheveux, parce que Dariolette a passé, à son insu, toute la matinée chez la sorcière; voilà tout ce que Zeinevill opposait à la toilette savante de sa rivale.

Enfin, Kermouth arrive. Son premier regard se porte sur Zeinevill ; et combien il fut expressif ! Pour Artémire, il lui fait une de ces révérences si respectueuses, qu'elles en sont impertinentes. Elle veut lui faire des reproches de ce qu'il s'est fait attendre. « Personne, » lui répond-il, ne sait mieux » que moi ce que j'ai perdu ». Cette réponse équivoque est accompagnée d'une révérence pareille à la première ; et il court auprès de Zeinevill, qu'un mot achève de rassurer.

Artémire, étourdie d'une pareille conduite, commence à ne plus croire son triomphe si certain. Ses craintes augmentent, quand elle

voit que Kermouth évite de se trouver auprès d'elle à table, et qu'après avoir tenté, autant qu'il le pouvait, sans affectation, d'être voisin de Zeinevill, il s'est au moins arrangé pour lui faire face. Là, ses yeux ne la quittent plus; toute son attention se réunit sur elle; et lorsqu'Artémire lui reproche d'être distrait: « Je vous jure, Madame, » que je ne l'ai jamais été moins »; et il regarde Zeinevill. Le dépit se peint dans les yeux d'Artémire; Kermouth n'a pas l'air de s'en appercevoir. Furieuse, elle veut lancer le sarcasme sur sa modeste rivale, qui, uniquement occupée du bonheur d'avoir retrouvé son amant, ne songeait pas à l'augmenter par

l'humiliation de celle qui a voulu le lui enlever. Kermouth oppose un persiflage léger.

La fureur d'Artémire allait toujours croissant, lorsque Dariolette arriva en costume de bouquetière. La fête du Comte de G. . . . , qui se trouvait le lendemain, autorisait cette gentillesse, qui, de sa part, n'étonne point, parce que l'on connaît sa gaieté. On sait aussi que l'humeur joviale du Comte se prête volontiers à de pareils badinages. Zeinevill seule est surprise, et commence à juger, par le mystère que Dariolette lui a fait de cette démarche, qu'elle a pour objet quelque méchanceté. Elle ne se trompe pas.

Dariolette, après avoir offert l'un de ses bouquets au Comte, distribue les autres aux femmes de la société. Le tour d'Artémire arrive.... On a vu que la sorcière a promis une vengeance sûre; elle a tenu parole; et ce bouquet la contient. Elle a caché parmi les fleurs une de ces bulles de verre soufflé que le moindre choc brise et réduit en poussière, dans laquelle elle a inséré une essence qui a la propriété d'altérer les fards, et pour laquelle elle sait qu'Artémire a une antipathie si décidée, qu'un long évanouissement en est l'effet infaillible. Dariolette a soin, en présentant le bouquet, de briser le globule. A l'instant, Artémire

tombe sans connaissance. La maligne soubrette, qui l'attendait-là, saisit le prétexte de son évanouissement pour couper tous les cordons qui peuvent la serrer. Ceux de la ceinture ne sont pas oubliés, et ce beau sein, sur lequel n'aguères, tous les regards étaient fixés. . . . .
Imaginez, s'il est possible, le désespoir d'Artémire, lorsqu'elle reprend l'usage de ses sens. Une glace qui se trouve devant elle, lui fait voir le ravage de l'essence fatale. Une joie insultante est dans tous les regards, l'ironie amère est dans les propos consolans que l'on lui prodigue. Elle se lève outrée de rage; fuit sans proférer une seule parole, et court ensévelir

sa douleur dans ce même boudoir qu'elle croyait devoir être le théâtre de sa gloire.

La journée n'était pas finie que le malin vaudeville. . . .

Soit paresse, soit étourderie, l'auteur du poëme est resté au milieu de cette phrase : il faut croire que c'était à-peu-près la dernière.

ŒUVRES
DE
M. GORJY.

TOME SECOND.



elle avoit à son corset
les débris d'un bouquet de roses.

NOUVEAU VOYAGE SENTIMENTAL,

CINQUIÈME ÉDITION,

PAR M. GORJY.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez GUILLOT, Imprimeur, Libraire de MONSIEUR, rue des Bernardins, vis-à-vis Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

1791.

NOUVEAU VOYAGE SENTIMENTAL.

CHAPITRE I.

Le Seigneur bien aimé.

IL y avait quelque tems que je n'avais eu des nouvelles du chevalier d'Orbeville. J'en reçus une lettre par laquelle il me mandait que le baron de Roseval, son parent, chez

lequel il était à la campagne, l'avait engagé à racheter une terre que son pére avait vendue avant sa mort; qu'il suivrait cet avis, dans l'espérance que la vue d'un endroit où il avait passé les premières années de sa jeunesse, distrairait sa douleur. Il finissait par me prier d'aller le joindre chez son parent, pour aller ensemble à cette terre, etc.

Les desirs d'un ami malheureux sont des ordres. Je partis sur le champ, après avoir prié madame Dubois de me faire passer de ses nouvelles au château de Roseval, d'où ses lettres me parviendraient, en attendant que je l'eusse informée où elle pourrait me les adresser directement; « l'ami que je devais

» accompagner, ne m'ayant pas mar-
» qué où il comptait me conduire ». Madame Dubois, c'est ma voisine malade. Ce seul titre me l'aurait rendue intéressante : mais elle y joignait de m'avoir permis de l'obliger ; elle y aurait ajouté l'aveu de ses chagrins, si, en s'offrant à satisfaire ma curiosité, elle ne m'eût pas prévenu qu'ils étaient tels que je ne pourrais les alléger.

Qu'avais-je besoin alors de les savoir ? L'espérance d'être utile peut excuser les efforts pour arracher un aveu pénible ; mais, quand ce n'est qu'une simple curiosité ! .... Et encore, dans la circonstance où j'étais ! .... elle m'aurait dit son secret, parce qu'elle n'avait que cela

pour payer les foibles preuves d'intérêt que je lui avais données. N'aurait-ce pas été abuser du bonheur que j'avais eu ?

Dès que j'eus joint le chevalier, nous partîmes pour sa terre. Ce fut un dimanche que nous y arrivâmes.

« Quiens, vlà un Monsieur qui » r'ssembe bian au fils d'not ancien » seigneux ».

« T'as ma foi raison ».

« C'est p'tête li ».

« Je l'voudrions bian : mais » . . .

« Mais, c'est-li, te dis-je ».

« Oh ! si ça s'pouvait ».

La question aurait bientôt été décidée, si d'Orbeville les avait entendus ; mais il était dans un de ces

momens d'accablement que les douleurs longues et concentrées font éprouver, et qui ressemblent au sommeil.

Nous arrivâmes chez le curé où nous avions décidé de descendre, mais qui n'était pas prévenu de notre arrivée. Nous le trouvâmes devant une table couverte d'un plat de choux, d'œufs frais, d'un fromage à la crême, et d'un petit broc de vin. A deux pas était sa gouvernante, mangeant sur ses genoux. Elle était jeune, fraîche et jolie : mais lui était un vieillard, depuis long-tems hors de soupçon.

Dès qu'il nous vit, il se leva pour venir au-devant de son cher élève; ca :c'était lui qui avait été le pre-

mier précepteur du chevalier : celui-ci fut dans ses bras, avant que le bon curé eût eu le tems de quitter son fauteuil.

« C'est vous ?... mon cher élève !...
» Par quel hasard !.... Par quel
» bonheur » !....

« J'ai racheté cette terre ».

» O ciel ! est-il possible ?....
» Béni soit Dieu. Je mourrai content ».

Cependant tout le village était déjà à la porte de la cure.

« C'est lui, mes chers enfans,
» c'est lui, c'est votre bon seigneur
» qui revient vous servir de père ».

Avez-vous vu quelquefois un torrent rompre une digue ? Ce fut avec la même impétuosité que ces bonnes

gens se précipitèrent dans la chambre où nous étions.... Ce fut ensuite le même calme que quand le torrent a trouvé à se développer sur un terrain uni. Le premier mouvement avoit eu le sentiment pour principe ; le respect était venu ensuite. Il fallait voir hommes, femmes, enfans, regardant le chevalier dans un silence.... Dieu ! quel silence !

« Mes amis, mes bons amis, disait » d'Orbeville, les larmes aux yeux, » je ne vous quitterai plus... Mon » cher curé, donnez-nous des verres, » que je boive avec eux ».

« Monseigneur ! Mon bon sei- » gneur » !....

Toutes les mains furent bientôt remplies, les unes, de verres, les

autres, de tasses d'argent, d'écuelles de bois, de terre; tout ce que l'on put avoir, fut trouvé bon, tout fut rempli, tout trinqua avec le chevalier, avec nous, avec le curé; c'était un cliquetis, un tumulte, un brouhaha! ....

« Et moi donc », s'écria une voix tremblante, qui avait bien de la peine à se faire entendre?...

C'était une vieille sœur de charité, qui avait été autrefois gouvernante du chevalier. Elle accourait courbée sur sa béquille.

« Et moi donc, est-ce que je » ne verrai pas mon cher petit? » Est-ce que je ne l'embrasserai » pas »?

... « Oh! comme il est grand! ...

Les larmes la suffoquèrent. Elle essuya ses yeux éraillés.

« Mais je n'en reviens pas... Mon » cher petit! ... Monseigneur! ... » Que je l'embrasse » ! ...

Le chevalier se baissa, et la bonne sœur l'étreignit dans ses bras. — On avait rempli un verre pour elle : mais la joie la faisait trembler au point que, pendant quelques minutes, il lui fut impossible de boire.

« Et mon brave Thomas, dit le » marquis, je ne le vois pas » ?

(C'était un ancien domestique qui avait passé toute sa vie dans la maison d'Orbeville, et qui vivait au village d'une pension dont ses longs services avaient été récompensés).

Dans le même instant, Thomas arrive tout essoufflé. Il s'arrête à quelque pas du chevalier, son chapeau contre sa poitrine, et ses deux mains croisées dessus ; le regarde, sanglotte et s'en va.... Ce qu'il éprouvait était au-dessus de ses forces. On ne put le ramener qu'au bout d'un quart-d'heure. Il se précipita aux genoux du chevalier ; mais il ne put proférer une seule parole.

Cette même foule nous suivit à vêpres, où nous trouvâmes le banc seigneurial jonché de fleurs. Le curé entonna un *Te Deum*, les cloches furent toutes en branle, et trois ou quatre vieilles arquebuses usèrent toute la poudre qui se trouva dans le village.

Ce ne fut pas sous l'orme, ce fut dans la cour du château que l'on dansa, si l'on peut appeler danse les sauts tumultueux de gens dans le délire.

La Fleur et les domestiques du chevalier arrivèrent de la ville voisine avec des provisions ; tout le village soupa avec nous....

CHAPITRE II.

L'Amante retrouvée.

UN jour que nous revenions de la chasse, nous trouvâmes sur la cheminée du sallon une lettre. Le chevalier la croit pour lui; il la prend, y jette un coup-d'œil, la joie éclate dans son regard.... Il voit mon nom, soupire, et me la donne.

« Ne serai-je point indiscret, me » dit-il, quand je l'eus lue, en vous » demandant si elle est d'une » femme » ? Je lui dis qu'elle était d'une

d'une madame Dubois. Ses questions m'engagèrent à lui raconter comment je l'avais connue, à la lui dépeindre.

« C'est elle ! c'est-elle ! s'écriait-» il ... Vîte ma voiture ».

« Monsieur, elle n'est pas en état ».

« Des chevaux »....

« Il n'y en a qu'un là pour le » moment ».

« Scellez-le vîte, bien vîte... » Mon ami !... Pardon ... Je vous » laisse ... Mais c'est-elle, j'en suis » sûr, c'est-elle ».

En attendant que le cheval fût prêt, il se promenait dans la chambre, ou plutôt, il y bondissait... Il s'asseyait... se relevait aussi-tôt, venait m'embrasser.

« Mon ami ! Mon cher ami !...

» C'est vous qui me la rendez ». — Et à ses gens... « Allons donc, » morbleu, allons donc ».

Jamais on ne lui avait vu tant d'impatience. Les domestiques ne savaient ce que cela voulait dire... Ils étaient tous après le cheval. Il allait se joindre à eux. Heureusement tout était prêt, car, en voulant accélérer la besogne, il aurait tout brisé.... Il s'élance sur le cheval, me dit adieu, pique des deux et disparaît.

Ses domestiques ébahis me regardaient. Je leur dis que leur maître allait à Paris, et qu'ils feraient sûrement bien de s'y rendre. Ils partirent le lendemain. Pour moi, comme je n'étais qu'à quelques jour.

nées de chemin du séjour d'Angélique et de Justine, je partis pour les aller voir, après avoir écrit à d'Orbeville que je recevrais de ses nouvelles à Amboise.

Comme je traversais un pré que l'on fauchait, un des travailleurs venait de trouver un livre que son mauvais état annonçait y avoir été perdu depuis long-tems. C'était un volume d'Young, dont les premières marges étaient couvertes d'écriture à la main. Je fus curieux de savoir comment on avoit commenté, en France, un auteur aussi sombre. La valeur d'une bouteille de vin me rendit propriétaire du volume.

A quelques pas était une saulée baignée par un ruisseau. J'allai m'y

mettre à l'ombre, et jouir de mon acquisition. J'eus beaucoup de peine à déchiffrer l'écriture presque effacée par les intempéries que le livre avait essuyées; j'y parvins cependant, et voici ce que je lus sur les marges.

CHAPITRE III.

Les Marges d'Young.

« O TOI, dont la triste éloquence nous transporte dans ces tombeaux où tu passes les nuits à tracer le récit de tes malheurs ! toi qui sais porter dans l'ame la plus insensible, ces secousses violentes qui l'obligent de s'ouvrir à la douleur ; toi, qui nous forces de mêler nos larmes avec les tiennes, de regarder tes peines comme les nôtres, malheureux Young, écoute les plaintes d'un mortel que le sort poursuit aussi ».

» Je n'ai point ton éloquence mâle et rapide ; je ne sais pas, comme toi, communiquer à mes expressions la chaleur de ma pensée ; mais, si je ne déchire pas le cœur de ceux qui liront le récit de mes peines, au moins pourrai-je leur faire verser quelques larmes ; ou, s'ils ne mêlent pas leurs pleurs aux miens, au moins me plaindront-ils. Je n'en serai pas moins malheureux ; leur pitié ne changera pas mon sort ; mais l'espoir de la faire naître . . . O Young ! qui sait mieux que toi combien il est consolant de voir partager ses peines, lorsqu'enfermé dans ce tombeau qui recèle tout ce que tu as de plus cher, tu attends, pour chanter tes malheurs, que

l'horizon ne soit plus éclairé que par la pâle lueur de la lune ! Tu sais qu'alors tous les êtres, abandonnés au sommeil, sont privés de l'usage de leurs sens, qu'aucun d'eux ne peut t'entendre. Cependant tu trouves de la douceur à te plaindre. La voûte du tombeau dont tu fais ta demeure, retentit de tes sanglots; l'écho les répète, et ce bruit sourd que la voûte renvoie, et ces sons lugubres que l'écho forme après toi, tu les entends avec plaisir. Tu les entends seul ; mais tu sais que ton cher Lorenzo doit lire ce que tu traces. Tu espères qu'il pleurera sur ton sort, et l'idée des larmes qu'il doit verser un jour, rend les tiennes moins amères.... Eh bien !

Young, tous les malheureux te ressemblent ».

Lacune de quelques marges en si mauvais état, que je ne pus en déchiffrer un seul mot, jusqu'à celles dont voici la copie.

« Non, l'admiration qu'elle m'inspira, le sentiment que je lui vouai, ne furent pas l'ouvrage de l'illusion. Ses charmes, tout puissans qu'ils sont, ne furent pas ce qui me séduisit. Il fallait, pour m'inspirer le seul sentiment que j'appelle amour, il fallait un esprit naturel et juste, un caractère heureux, une douce égalité, une modestie vraie; enfin, il fallait toutes les qualités de l'ame,

et Sophie les avait. L'hommage respectueux que lui rendaient tous les hommes dont elle entendait les vœux sans faiblesse comme sans vanité ; l'amitié des autres femmes pour elle, les éloges que la rivalité même ne pouvait s'empêcher de lui donner ; je ne sais quel attrait qui forçait tout un sexe d'être à ses pieds, et l'autre de lui pardonner sa supériorité.... Je ne balançai plus. Je m'abandonnai sans réserve à mon penchant ».

» Que d'embarras j'éprouvai pour faire l'aveu de mon amour ! Que de combats ! Qu'elle nuit, que celle qui précéda ma première lettre ! Quel, moment que celui où je l'écrivis ! Quels momens, que ceux qui

s'écoulèrent jusqu'à la réponse ! Je la reçus enfin. Elle était sage, et je n'en estimai que plus celle qui l'avait faite. Et l'amour croît à proportion de l'estime.

Tu craignais, Sophie, que je ne ressemblasse au portrait que l'on t'avait fait des hommes, comme j'avais craint que tu ne fusses que belle. Je ne blâmai point tes craintes; Je mis tous mes soins à les dissiper; j'y parvins. La vérité à un caractère que l'art ne saurait jamais imiter. Tu le reconnus, tu te rendis. --- O momens enchanteurs ! vous ne pouvez plus que faire le tourment de ma vie : mais jamais vous ne sortirez de ma mémoire .... »

» Je crois l'entendre encore, cette

femme céleste, me dire de ce ton pénétrant qui anéantirait le fourbe le plus familiarisé avec la séduction » . . . .

« Si tu me trompais ! . . . Mais » non, tu ne feras pas le malheur » de celle qui te chérit, de celle » qui s'abandonne à toi sans réserve... » Viens ; ce n'est point à mes pieds » que tu dois être ; c'est dans mes » bras . . . C'est sur mon cœur . . . » Ses bras s'ouvrirent, je m'y précipitai . . . . Oh ! comment ai-je pu suffire à mon bonheur ! J'étais suffoqué ; la parole me manquait ; je n'avais que des larmes ; je crus que c'était le dernier moment de ma vie ».

» Dès-lors, nous n'existâmes plus que l'un pour l'autre. Nous fûmes

notre seul univers... Hélas ! à peine eûmes-nons le temps d'entrevoir le bonheur, que tous les maux réunis vinrent fondre sur nous : mais tu aimais alors, et tu savais tout braver. Tu savais marcher au milieu des écueils et les éviter ».

» Tu aimais alors, et j'étais de quelque prix à tes yeux. J'en ai pour garans tes craintes sur ma constance, mes lettres que tu interceptais, les soins que tu te donnais pour être instruite de toutes mes actions ; la démarche que la jalousie te conseilla, pour savoir si j'avais été à ce bal où tu craignais que je ne rencontrasse celle que tu croyais ta rivale »....

» Tu aimais alors, et ton amour était tel, que rien ne pouvait l'ébran-

ler.

ler. Je t'ai vue résister à des scènes terribles, et souvent renouvelées; à des scènes où le tyran que le hasard t'a donné pour père, poussait l'outrage jusqu'à meurtrir ton beau corps . . . . Je les ai vues, les traces de ses coups; j'ai vu tes beaux yeux éteints par l'âcreté des larmes qu'il t'avait fait répandre; j'ai vu ton teint décoloré par les souffrances; j'ai vu tes jours en danger, et ton cœur ne changeait pas. Presque dans les bras de la mort, tu ne t'occupais que de ton amant. C'était pour lui seul que tes faibles soupirs s'échappaient de ton corps exténué . . . . Ah! combien tu aimais alors! Et moi, qu'elles actions de grace je rendais

au ciel de m'avoir donné une telle amante ! Que de fois, dans l'accablement de la douleur, je me suis prosterné devant ton portrait ! De combien de larmes amères je l'ai arrosé !... Que de fois aussi je m'y suis prosterné dans l'ivresse de la joie, et alors, de combien de larmes délicieuses mes yeux l'ont inondé.... O femme adorable ! Si toutes les facultés de mon ame suffisaient pour payer le sentiment que tu m'accordais, tu n'avais plus de souhaits à former. Pas une idée dont tu ne fusses l'objet. Pas un soupir qui ne fût pour toi. Chaque instant de ma vie t'appartenait. Desirer, jouir ou regretter ; m'applaudir de ma félicité, ou gémir des obstacles qui la

traversaient; tel était l'emploi de mes jours, tels étaient les sujets des rêves qui remplissaient mes nuits ».

» Mais pourquoi m'expliquer au passé? Il ne convient qu'à toi. Ton malheureux amant n'a pas changé: son bonheur est anéanti; mais son amour est toujours le même. Oui cruelle, je t'aime encore, je t'aimerai toujours avec la même fureur. C'est toujours toi que je cherche dans ce qui m'environne; c'est toujours en pensant à toi que je m'éveille pour commencer chacune de mes journées. C'est toujours en m'occupant de toi que je suis surpris par l'espèce d'assoupissement qu'il faut bien appeler sommeil, puisque je n'en connais plus d'autre; je tenterais

en vain d'arrracher le trait. --- Et quand je le pourrais, en aurais-je le vouloir ? Non ; tu peux être barbare impunément ; ton esclave ne t'échappera pas. Déchire, envenime sa blessure ; et, si c'est un triomphe pour toi, vois tous les maux se réunir sur lui, sans qu'il lui échappe la moindre plainte. Il ne se permettra que de nourrir en secret sa douleur par le souvenir de son bonheur passé ».

» Qui l'aurait cru, que ce bonheur n'aurait que la durée d'un songe ! Hélas ! dans mon ivresse, je ne lui donnais pour terme que la mort. Pouvais-je penser que l'indifférence approcherait jamais du cœur de mon amante ? Le mien y était innaccessi-

ble ; tout me faisait croire que je pouvais la juger d'après moi. Chaque mot de sa bouche, chaque action de sa vie portait l'empreinte sacrée d'un amour inébranlable. J'aurais déchiré, par lambeaux, l'homme qui aurait osé me prédire son inconstance ; et cependant il ne m'aurait dit que trop vrai. Cette femme, qui a tant surmonté d'obstacles, tant bravé d'orages, qui avait vu ses jours exposés mille fois, sans avoir voulu renoncer » ....

Autre lacune, après laquelle je n'ai plus trouvé que des lambeaux de phrases qui portaient l'empreinte de la consomption.

L'infortuné ! Il disait, dans une de ces phrases, qu'il n'avait pas cinq lustres. A cet âge heureux pour lequel tous les plaisirs semblent être faits, ne plus connaître l'existence que par le sentiment de la douleur ! ....

CHAPITRE IV.

Le Rêve.

CETTE lettre me jetta dans une rêverie profonde. Le murmure du ruisseau qui coulait à mes pieds, celui des feuilles des saules que le vent agitait... La chaleur qui était accablante... Le sommeil me surprit. Je fis d'abord des rêves sinistres : mais, ceux qui les suivirent, le furent moins; enfin, j'en fis un qui n'était que singulier.

Quand les rêves ne sont pas la suite des sensations que nous avons

éprouvées, étant éveillés, ils sont l'effet de celles qui nous affectent pendant le sommeil, et qui, trop légères pour l'interrompre, ne le sont cependant pas assez pour ne pas agir, à un certain point, sur nos organes. Ainsi l'incube est la suite d'une digestion pénible; ainsi.... Ainsi j'imagine que mon dernier rêve eut pour cause quelques insectes qui, en courant sur moi, me causaient des sensations trop faibles pour m'éveiller, mais assez fortes pour me faire rêver.

Quoi qu'il en soit, je crus voir une espèce de génie qui me montra différens insectes, et voici ce qu'il ajouta, à mesure qu'il me les fit remarquer.

« Vois-tu cette chenille dorée, » qui monte, en rampant, le long » de cet arbre? c'est un courtisan. » Quand ce reptile sera parvenu en » haut de l'arbre, ou quand il sera » devenu papillon, s'il va jusques-» là, il sera apperçu par quelque » hirondelle qui, d'un coup de bec, » terminera son destin ».

» Si tu veux voir un intrigant » snbalterne, regarde ce taupe-gril-» lon qui chemine sous terre, et » qui ronge toutes les racines qui » se trouvent sur son passage. Les » plantes périssent, et le cultiva-» teur ne devine pas l'auteur du » mal ».

» Ces fourmis que tu vois plus » loin, sont des ouvriers paisibles

» qui consacrent la moitié de la
» durée de leur existence à assurer
» l'autre : mais que d'ennemis ils
» ont craindre ! Le plus dangereux,
» c'est le fourmiller. Vois-le avancer
» sa langue, et la tenir immobile.
» Ces pauvres insectes croient avoir
» trouvé une pature. Ils s'y portent
» en foule : l'animal retire sa langue,
» et ils sont tous engloutis. Qui ne
» reconnaîtrait pas là ces spécula-
» teurs qui vont tenter, par des
» appâts perfides, l'homme confiant
» à qui ils enlèvent, en un moment,
» le fruit de toutes ses veilles » ?

» Je ne t'arrête pas devant cette
» ruche d'abeilles ; il n'existe rien
» qui lui ressemble : mais ce guèpier
» que tu vois, amas de cellules inu-

» tiles . . . Tu devines sans doute . . . » Tu n'y es pas ? . ? . Eh bien ! je » vais te faire saisir tout-à-fait l'al- » légorie, en t'apprenant que ces » animaux cachent des aiguillons ter- » ribles, et se réunissent toujours pour » venger, avec acharnement, un seul » d'entre eux que l'on oserait atta- » quer ».

» Ces cantharides, dont la caus- » ticité dessèche la sève des plantes » qu'elles touchent, sont autant de » critiques envieux ; mais, si tu veux » voir un véritable critique, regarde » ce ver luisant, dont la lumière » douce éclaire sans brûler ».

» Ces papillons, qui voltigent sur » ces roses, sont les aimables du » siècle, qui n'ont entr'eux d'autre » différence qu'une poussière plus

» ou moins agréablement colorée.
» Pour peu que vous les touchiez,
» elle disparaît, et ce ne sont plus
» que de vilaines chenilles avec des
» ailes grises ».

» Ces hannetons, dont le bour-
» donnement est si importun, c'est
» la foule des désœuvrés qui » . . .

Mais le rêve finit par un coup de tonnerre.

Et craignant que ce ne fût l'avant-coureur d'un orage, je me hâtai d'aller rejoindre la Fleur que j'avais envoyé m'attendre à la première auberge.

CHAPITRE V.

L'incendie.

.... ON allait me servir à souper, lorsque j'entendis crier au feu. Il venait de prendre à la cuisine de l'hôtellerie. La Fleur eut bientôt ramassé mes six chemises, ma culotte noire, et nous voila tous les deux sur le pré, cherchant de l'œil où nos secours seront nécessaires ... Et voilà l'avantage d'avoir peu ; on s'occupe des autres presqu'aussi-tôt que de soi-même. Un soldat vint se joindre à

nous, et nous travaillâmes à qui mieux mieux.

J'apperçus, dans une chambre que les flammes occupaient déjà, une jeune personne évanouie. Nous accourions pour la secourir, lorsqu'un jeune homme, s'élançant à travers les poutres embrasées, l'emporta dans ses bras.... C'était sa maîtresse.

Une autre femme était dans une chambre voisine où le danger, quoique moins grand que dans la première, commençait à devenir pressant... » Sauvez-là ; sauvez-là, » s'écriait un homme qui se sauvait » lui-même ; je donne cent louis à son libérateur » ... C'était sa femme.

Le soldat la tenait dans ses bras il la remit à son mari, et courut por-

ter de nouveaux secours. La Fleur et moi, nous le secondâmes avec assez de bonheur. Enfin on étaignit le feu, dont les ravages avaient été moins considérables que l'on ne l'avait craint d'abord. Le danger passé, ce fut un assez singulier spectacle que celui des différens personnages que la frayeur avait chassés de la maison.

L'hôtesse se désolait. L'hôte se désolait aussi, et par-dessus, jurait au superlatif; car ce superlatif est en France comme le point d'exclamation; c'est le signe commun à toutes les sensations vives. Les valets dégouttans de sueur, exaltaient leurs prouesses, qui cependant s'étaient bornées à donner, de loin, des seaux d'eau... Un homme qui tenait un

papier à la main, se tourmentait comme un énergumène. C'était un poëte qui mettait à profit l'impression du moment. L'un pleurait sa valise, l'autre embrassait la sienne. Un seul, qui avait cependant perdu tous ses effets, n'en paraissait guères attristé . . . Il se promenait en robe de chambre dans le jardin, lorsque le feu avait pris à la maison. Il avait couru à sa chambre déja toute en feu, et avait surpris tout le monde en se bornant à emporter quelque chose qui pendait au chevet de son lit . . . . C'était une croix de St. Louis . . . Il venait de la mériter par une action d'éclat, et retournait dans sa province, jouir de cette illustration . . . C'était pour lui la toison d'or . . .

Heureux les pays où la fortune et la vie le cédent à l'honneur !

Le jeune homme qui avait sauvé sa maîtresse, la tenait enlacée dans ses bras, et ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. La terre entière se serait écroulée, il ne s'en serait apperçu, que quand le point qu'il occupait avec elle, s'abîmant aussi, les aurait engloutis l'un et l'autre.

Le mari, dont on avait sauvé la femme, faisait réunir sous ses yeux tous ses effets, que l'on avait aussi eu le bonheur de sauver. Il s'approcha du soldat, -- » Je vous ai promis, lui dit-il . . . . --- » Tout cela, » Monsieur, ne m'a coûté que des » peines. Le succès m'a récompen-

» sé : mais permettez-moi de vous
» recommander ce malheureux hô-
» telier ». Le Monsieur promit de remplir l'intention du soldat, et le quitta en le *complimentant* sur sa générosité. Pour moi, je m'approchai de ce brave militaire.

» Monsieur, lui dis-je, j'ai eu le
» bonheur d'être votre compagnon
» dans la bagarre, procurez-moi ce-
» lui de l'être à table en acceptant » . . . ---

» Bien volontiers, me dit-il; vous
» avez une façon d'offrir qui ne per-
» met pas le refus : mais allons dans
» l'auberge prochaine »...

» Bien volontiers, lui répondis-je
» à mon tour. Ce petit porte-man-
» teau, où il n'y a que six chemises

» et une culotte noire, fait tout mon » bagage ; ainsi, partons »...

Il me serra la main d'une manière... que je traduisis. ,, Votre po- ,, litesse excitait ma reconnaissance ,, avant que je susse à qui j'avais af- ,, faire. Elle me dispose à l'amitié ; ,, à présent que la modestie de votre ,, bagage me fait juger que j'ai affai- ,, re à un homme sans façon, qui, si ,, je ne suis pas son égal, ne me ,, traîtera pas moins comme si je l'é- ,, tais ,,.

J'avais bien traduit, et j'en eus la preuve dans le desir qu'il me témoigna que nous fissions la même route.

,, J'aurais le plaisir, me dit-il, de ,, vous accompagner au moins jus- » qu'à M ,,.

„ C'est justement-là que je vais
„ aussi „.

„ Ah! ah! par quel hasard „ ?

„ Pour le plaisir d'y voir d'hon-
„ nêtes gens dont j'ai reçu une fois
„ le meilleur acceuil, quoique je
„ ne fusse pas connu „...

„ C'est sûrement au château „ ?

„ Précisément „.

„ Vous y avez vu une jolie per-
„ sonne ? Mlle. Justine „.

„ Elle est plus que jolie; elle est
„ aimable „.

„ Vous y avez sûrement vu aussi
„ une jeune femme bien malheu-
„ reuse „ !

„ Oui, et qui m'a bien intéressé „.

Je lui dis tout ce que je savais d'Angélique, et ce n'était point une

Indiscrétion ; personne dans le pays n'en faisait mystère. Il m'écoutait d'un air sombre. Lorsque j'en fus au refus qu'elle avait fait de passer par le sentier, à l'effroi que lui avait causé la noix tombant de l'arbre...

,, Je la reconnais bien-là, s'écria-
,, t-il, en se frappant le front avec
,, la main. O ma chère Angélique!...
,, Monsieur, c'est moi, c'est moi-
,, même... Le désespoir m'avait
,, éloigné : mais je n'ai pu résister aux
,, prières de ma mère. J'ai mon con-
,, gé ; je reviens... Je vais habiter
,, le même pays, respirer le même
,, air, je la rencontrerai souvent...
,, Sera-ce une consolation ? Sera-ce
,, un supplice de plus ,, ?...

On voyait qu'il aurait pleuré s'il

n'avait pas eu l'habit de soldat . . .
N'osant exprimer sa douleur de cette manière, elle devint presque un accès de fureur.

,, Le monstre ! s'écriait-il, rendre
,, malheureuse une femme respec-
,, table!... Si jamais j'étais le té-
,, moin ! . . . Vous la connaissez,
,, Monsieur ; vous l'avez vue, ma
,, chère Angélique . . . Hélas ! elle
,, devait être à moi ! . . . Cruels pa-
,, rens ,, !...

Un silence stupide succéda à ses imprécations. Puis tout-à-coup il se lève, nous quitte sans dire un mot, et court s'enfermer dans sa chambre.

La nuit le calma. J'eus soin, le lendemain, de ne parler, ni d'Angélique, ni de rien qui pût y avoir rapport. Il eut la même attention.

Nous étions prêts d'arriver lorsque nous vîmes venir à nous une jeune personne habillée de noir. Tout-à-coup, il s'arrête; sa main s'appuye sur mon bras, et le serre avec un mouvement convulsif.

« C'est sa sœur, me dit-il, d'une » voix étouffée; c'est sa sœur! et elle » est en deuil »!

Au même instant, la jeune personne s'élance dans ses bras: mais, étonnée qu'il ne réponde pas à ses caresses, elle lui demande la raison de son silence et de son insensibilité.

« Avant tout, lui dit-il, aprenez-moi pourquoi cet habit ».

« C'est qu'il est mort; Angélique » est libre ».

Elle est libre! s'écrie-t-il; et déjà

il est loin de nous. Les sentiers sont trop sinueux au gré de son impatience. Il traverse les bruyères avec la rapidité du vent. Une haie se présente. En un clin-d'œil il s'y est ouvert un passage. Il est déchiré, ensanglanté ; qu'importe ? Angélique est au-delà.

CHAPITRE VI.

Les amans réunis.

QUAND nous arrivâmes, elle était évanouie, et lui!... il courait ça et là, s'agitait comme un furieux, se frappait le front, demandait à grands cris, de l'eau, du vinaigre, quoiqu'il en eut devant ses yeux; se précipitait aux pieds d'Angélique.

« Imprudent que je suis, s'écriait-» il... Je devais bien prévoir...
» O mon amie!... ma chère amie!...

Heureux amant, console-toi, Angélique ouvre la paupière, et c'est

pour te fixer. Elle ne peut encore articuler qu'un mot, et c'est ton nom... Le premier mouvement qu'elle fait, est pour porter ta main sur son cœur... Un pareil moment paye bien des siècles de peines.

Il fallait les voir ensuite, se regardant avec un étonnement qui aurait ressemblé à la stupéfaction, s'il n'avait pas eu en même tems le caractère de la joie, s'enlaçant dans les bras l'un de l'autre, pleurant de plaisir; ... car il n'y avait plus de fermeté militaire qui tint. Il était aux pieds d'Angélique, et ne voyait plus qu'elle.

Pour ce qu'ils se disaient, voici comme j'essaierais de le peindre.

C'est toi ! . . . ! . . . ! . . . ! . . .

Quel bonheur ! . . . ! . . . ! . . . ! . . .
! . . . ! . . . ! . . . ! . . . ! . . . ! . . .
! . . . Comme j'ai souffert ! . . . ! . . .
! . . . ! . . . Et moi ! . . . ! . . . ! . . .
! . . . ! . . . Que de larmes ! . . . ! . . .
! . . . ! . . . ! . . . ! . . . ! . . . ! . . .
Hélas ! . . . ! . . . Sans l'espérance
! . . . ! . . . Sans toi ! . . . ! . . . Combien de fois ! . . . ! . . . ! . . . ! . . .
! . . . ! . . . ! . . . ! . . . ! . . . ! . . . La vie était un fardeau ! . . . ! . . . Que dis-tu ? . . . O mon amie ! . . . ! . . .
! . . . O mon amant ! . . . ! . . .

Mais je sais que, dans un ouvrage intitulé LE ROUÉ VERTUEUX, le Français, qui en est l'auteur, a tiré un parti plaisant de ces points d'exclamation isolés. D'après cela je ferais rire au lieu d'intéresser . . . Il n'y a

que les Français au monde pour égayer tout, même les signes et les expressions de la douleur. Je suis même persuadé qu'il en est parmi eux d'assez joyeusement nés, pour présenter, d'une manière gaie, l'entrevue d'Angélique et de son amant. Pour moi, elle me fit éprouver les sensations les plus délicieuses : mais si, dans le premier moment, des témoins ne gênent pas, parce que l'on fait abstraction de l'univers entier, celui qui le suit immédiatement, veut une entière liberté.

Je quittai donc ce couple intéressant pour me rendre au château.

CHAPITRE VII.

Le Souper au Château.

LA première personne que j'apperçus, fut Justine, dans le désordre d'une ménagère qui se croit seule . . . Elle jette un cri en m'appercevant, rougit, croise promptement son fichu, noue son corset, et vient au devant de moi... Elle me fait un compliment ... Il ne vaudrait rien écrit, mais le mieux écrit ne le vaudrait pas.

» Eh! vîte, vîte, dit-elle à une » servante, allez chercher mon père

» et mon mari, vous leur direz que » c'est ce Monsieur Anglais... Je » sais, je sais, dit la fille »; et elle se mit à courir...

» Votre mari, répétai-je; c'est » sûrement Bastien »?

Oui, Monsieur, il y a cinq mois, et il y paraît assez, me dit-elle, en me faisant remarquer sa taille..... Autrefois elle était fière d'avoir une taille fine, c'est le contraire aujourd'hui. Elle se penche en arrière, plus encore que l'équilibre ne l'exige, et se pare de son fardeau... Tu as raison, Justine; il te donne de nouveaux droits sur le cœur de ton mari.

Il arriva bientôt avec l'intendant...

En vérité, Lisette, toi exceptée, je n'ai jamais reçu d'accueil plus gracieux.

Pour célébrer mon arrivée, il y eut grand souper au château. Angélique et son amant, dont j'avais annoncé l'arrivée, sa sœur et la mère du jeune homme furent invités, ainsi que celle de Bastien. Ce grand souper, ce fut tout bonnement ; quelques volailles, une tarte à la crême, des œufs et des fruits : mais les convives étaient deux amans qui venaient de se retrouver après des chagrins infinis ; deux nouveaux mariés (car aux champs, cinq mois de ménage ne sont rien), des parens heureux du bonheur de leurs enfans, un étranger à qui l'on faisait fête ... Braves gens,

vous y avez bien réussi. Votre souper est la plus belle fête à laquelle j'aie assisté de ma vie.

Ah ! d'Orbeville, combien je fus fâché de ne pouvoir pas rester longtems avec eux ! mais la lettre que tu devais m'écrire à Amboise, m'y attendait peut-être. Aller partager ta joie, si elle était vraie, ou te consoler si ton espoir avait été déçu, était un devoir trop sacré...

En effet, je trouvai ta lettre .... Elle m'apprenait ton bonheur. tu m'attendais ... Je serai bientôt dans tes bras, mon cher ami. Permets-moi seulement de me détourner de quelques lieux pour voir cette Maria, dont les malheurs t'ont si vivement

touché. Tu me pardonneras sûrement ce retard. Les êtres malheureux par l'amour ont bien des droits à ta sensibilité.

CHAPITRE VIII.

Maria.

JE la trouvai assise au pied d'un érable : sur ses genoux étoit un enfant tenant d'une main la lesse du chien fidèle , et de l'autre , jouant avec les cheveux de Maria , qui tombaient épars sur son sein.

Elle avait à son corset les débris d'un bouquet de roses. Je crus y voir encore trois boutons. Il n'y en avait cependant que deux : mais l'enfant avait dérangé le mouchoir.

Je fus long-tems auprès d'elle sans

qu'elle m'apperçût. Enfin, un peu de bruit que je fis la tira de sa rêverie. Ses beaux yeux se portèrent languissamment sur moi.

« Ah ! c'est vous », me dit-elle, avec cet accent pénétrant que donnent les longues souffrances : » vous » voyez tout ce qui me reste. Il est » mort ! Elle est morte aussi . . . Je » vivrai pour leur enfant . . . Hélas ! » qui l'aimerait comme moi » ?...

Ses yeux se mouillèrent... Je cherchai à faire diversion en la remerciant de ce qu'elle ne m'avait point oublié.

» Jamais je ne vous oublierai. » Vous avez paru partager mon cha- » grin si sincèrement » !

» Je vous ai trouvé si intéres-
» sante » !

» Vous me voyez plus calme. Il
» est mort ! ... Je n'ai plus d'espé-
» rance ».

» Vous avez une consolation ...
» Cet enfant ...

Elle poussa un long soupir, ses paupières se baissèrent, sa tête se pencha ... Elle fut long-tems immobile ... Enfin, avec une baguette, elle traça sur le sable le chiffre de son amant.

« Voilà le monde, me dit-elle ;
» le premier vent l'effacera ! mais il
» est-là pour toujours, en me mon-
» trant son cœur ... Cet enfant,
» c'est son fils ... Hélas ! je devrais
» en être la mère » ! ...

Et

Et elle le couvrit de baisers. Je voulus lui faire aussi quelques caresses. Il se mit à crier, se pressa contre Maria, et cacha son visage dans ses cheveux. Un moment après, se levant sur ses pieds, il lui prit les joues avec ses petites mains, et lui baisa les deux yeux : mais, en se retournant, il m'apperçut encore près de lui, et témoigna un nouvel effroi.

» Il ne connait que moi, me dit- » elle, et je n'aime plus que lui » !

» Hélas, dis-je en moi-même, les gens heureux ne s'aiment pas ainsi » !

F I N.

VARIANTE.

DANS plusieurs éditions précédentes, la comédie ci-après, ainsi que ce qui y sert d'introduction, faisait partie du chapitre, ayant pour titre : De l'Esprit par-tout.

. . . .

. . . .

. . . .

QUAND le spectacle fut fini, j'allai rejoindre James, qui était à l'autre bout de la salle, où, depuis quelques instans, il était en conver-

sation suivie avec la maîtresse de la maison.

« Mon ami, me dit-il, avec un » air tout rayonnant, j'ai parlé à » madame de ta petite comédie ; on » la jouera si tu veux ».

James est, comme tant d'autre, du genre de ce commissaire, qui, pour se donner un relief vis-à-vis de Piron, se targuait de ce que son frère faisait des comédies. Pour moi, j'ai déjà dit combien je suis timide ; ainsi on peut juger de tout l'embarras que j'éprouvai. Je rougis, je me décontenançai....

« Oui, mon ami, répéta James, » on la jouera, si tu veux. --- Il » me semble qu'il aurait fallu d'abord » savoir si je voulais que tu en par-

» lasses. --- Monsieur, dit la dame,
» a bien fait de ne pas vous préve-
» nir de son indiscrétion ; votre
» modestie s'y serait opposée, et
» nous y aurions sûrement perdu. —
» madame est bien bonne de se
» prévenir aussi favorablement pour
» moi ; mais je suis le compatriote
» de monsieur ; c'est assez vous dire
» combien peu doit valoir une
» pièce française de ma façon. --
» Je suis garant, reprit James, qu'il
» écrit en français aussi bien que
» messieurs. Il fait même des vers...
» Attendez .... Je me souviens ....
» C'est une bagatelle, qui n'a peut-
» être de mérite que la difficulté
» vaincue ; mais c'est le seul de ses
» ouvrages que j'aie été à même de

» savoir par cœur ; parce que
» c'est le seul dont il m'ait donné
» copie. Il a su que je l'avais
» envoyé aux journaux ; et quoiqu'il
» y ait très-long-tems, il ne m'a
» pas encore rendu sa confiance.
» J'obtiens quelquefois qu'il me com-
» munique ce qu'il fait ; mais il n'y
» a plus moyen d'en avoir copie ».

Tous les signes de mauvaise humeur que je fis, furent sans effet. Il s'agissoit des ouvrages d'un compatriote. James en était trop fier pour en faire grace. Il se mit donc à réciter les vers suivans :

Cher Bastien,
Tu sais bien
Que Tircis

Et Silfis
Sont épris
De Philis,
Et que moi,
Sur ma foi,
Suis, comme eux,
Amoureux
De l'objet
Qui leur plaît.
Je craignais
Et tremblais,
En ayant
Et voyant
Deux rivaux
Aussi beaux;
Mais l'amour,
Un beau jour,
M'accordant
Ce moment

Si charmant
Pour l'amant ;
Tout joyeux ,
De mon mieux ,
J'en usai :
J'approchai
De Philis ;
Je lui dis
Franchement ,
Nettement
Mon tourment ;
Puis d'un saut
Aussi-tôt
M'élançai ,
Et tout gai
Lui prouvai ,
De si près ,
Que j'étais
Son amant ,

Qu'à l'instant
Je la vis
Et sentis
Défaillir,
Puis mourir
De plaisir.

« Voilà qui vous laisse sans ex-
» cuse, me dit la dame ».

» Il m'en reste une, répondis-je,
» dans le genre de la comédie que
» monsieur vous propose : elle est
» un peu leste ».

» On le croirait, reprit James,
» à le voir rougir comme cela; mais
» vous conviendrez avec moi qu'il
» est ridicule de rougir d'un sujet
» qui a fourni la matière d'un roman,
» publié par une dame. C'est tout

» bonnement l'Abeilard supposé de » madame de B., mis en scène, au » lieu d'être en récit ».

J'eus beau faire, il fallut livrer ma petite comédie. Tu vas juger, Lisette, combien j'avais raison de m'en défendre.

ACTEURS.

LA COMTESSE D'OLNANGE, *Veuve.*

Mad. De VOLMEUIL.

LE MARQUIS DE ROSEBELLE.

LE DUC DE ****.

HENRIETTE, *Femme-de-chambre de la Comtesse.*

FRONTIN, *Valet du Marquis.*

(*La Scène est chez la Comtesse d'Olnange.*)

L'ABEILARD SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE D'OLNANGE, *seule.*

(*Elle est appuyée sur une table, et tient une lettre qu'elle vient de lire*).

OUI, Rosebelle, le sentiment que vous me témoignez, paraît avoir le caractère d'un attachement vrai; et, s'il est un seul

homme qui mérite estime et confiance, c'est sûrement vous; mais hélas! en ést-il? L'abandon où m'a laissée M. d'Olnange, pendant quatre ans qu'à duré notre union, quoique j'eusse paru être le choix de son cœur; l'exemple de cette infortunée Sophie, qu'un perfide a conduite au tombeau, l'exemple de mille autres trahies comme elle.... Ah! les hommes! les hommes! Tous ne sont peut-être pas des monstres, dont les noirceurs soient préméditées; mais les plus honnêtes d'entr'eux prennent de bonne-foi les desirs pour de l'amour, croient suivre le penchant de leur cœur, quand ils n'obéissent qu'à l'impulsion des sens, et nous finissons par être victimes

des uns comme des autres. C'en est fait ; j'y renonce pour toujours . . . Ah ! Rosebelle ! que n'êtes-vous d'un autre sexe ! Mon bonheur serait d'être votre amie, votre compagne.... Le duc avait bien raison, l'autre jour, en disant que pour me convenir, il faudrait ressembler à ces malheureux, à qui la barbare jalousie des orientaux confie la garde des harems, et j'avoue que j'ai souhaité plus d'une fois . . . Quels singuliers vœux ! Mais alors je serais sûre que tout l'amour de Rosebelle serait dans son cœur, que ce serait du véritable amour ; et je n'aurais pas à redouter cet instant cruel, où le desir satisfait, l'illusion se dissipe.

SCÈNE II.

Mad. DE VOLMEUIL, LA COMTESSE D'OLNANGE, *un valet annonce Mad. de Volmeuil, et s'en va presque tout de suite.*

Mad. DE VOLMÉUIL, *son ton est celui d'une étourdie, et contraste avec l'air réservé de Mad. d'Olnange.*

BON jour, ma chère comtesse!

LA COMTESSE.

Bon jour, Madame. (*Au valet*) Approchez un fauteuil.

Mad. DE VOLMEUIL.

Ce n'est pas la peine. Je viens

vous voir en courant, et vous demander si vous avez des nouvelles du marquis.

LA COMTESSE.

De Rosebelle?

Mad. DE VOLMEUIL.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Je sais qu'il se porte bien.

Mad. DE VOLMEUIL.

C'est-là tout?

LA COMTESSE.

Mais... Oui... Je crois qu'il arrive aujourd'hui.

Mad. DE VOLMEUIL.

Quoi! son histoire n'est pas encore venue jusqu'à vous?

LA COMTESSE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

Mad. DE VOLMEUIL.

Tant pis ; j'aimerais mieux que vous l'eussiez apprise par d'autres que par moi. Ces choses-là sont difficiles à dire.... Cependant il faut bien vous informer.... Car encore faut-il être averti quand on doit cesser de voir les gens.... Mais en vérité, je ne sais comment m'y prendre.

LA COMTESSE.

Vous m'effrayez. A-t-il manqué à l'honneur, à la probité ?

Mad. DE VOLMEUIL.

Si ce n'était que cela, je vous l'aurais déjà dit. Je n'éprouverais pas l'embarras....

LA COMTESSE.

De grace madame, ne me tenez

pas davantage en suspens. Il est mon parent, et je dois m'inquiéter....

Mad. DE VOLMEUIL.

Je vais donc me faire entendre comme je pourrai. Vous avez sûrement lu les *Lettres d'Héloïse*?

LA COMTESSE.

Oui.

Mad. DE VOLMEUIL.

Vous avez sûrement plaint ce malheureux Abeilard, à qui ce maudit oncle....

LA COMTESSE.

La vengeance était atroce.

Mad. DE VOLMEUIL.

Eh, bien! ma chère, ce pauvre Marquis est, depuis cinq ou six ans... aussi à plaindre qu'Abeilard.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Quoi ! il serait possible !

Mad. DE VOLMEUIL.

Comment ! cette nouvelle vous réjouirait ?

LA COMTESSE.

J'avoue que je n'ai pu résister au plaisir de voir tomber par-là les calomnies que l'on commençait à se permettre contre moi, et qui m'auraient forcé de renoncer à voir Rosebelle... Mais comment pouvez-vous savoir ?....

Mad. DE VOLMEUIL.

Ce n'est plus un secret. Le duc, qui a été témoin oculaire, me l'a dit, et sans doute à beaucoup d'autres. C'est un accident de manège, un cheval fougueux, que sais-je,

moi? Mais le fait est sûr. A présent, concevez-vous l'effronterie du chevalier? Jouer l'amoureux, le passionné, et le tout pour finir... A propos, on vous mariait déjà avec lui. Ils seront bien attrapés, ceux qui l'assuraient.

LA COMTESSE.

Ils pourront se tromper encore dans les conjectures qu'ils vont former.

Mad. DE VOLMEUIL.

Vous renoncerez sûrement à le voir. C'est un homme à ne plus se montrer. C'est cependant dommage, il est aimable.

LA COMTESSE.

On a dit dans le monde que vous le trouviez tel.

SCÈNE IV.

Mad. DE VOLMEUIL, LA COMTESSE, LE DUC.

Mad. DE VOLMEUIL.

JE suis toujours d'une étourderie ! N'ai-je pas oublié de vous dire que le ministre sera chez la douairière ? c'est une occasion unique pour lui parler de l'affaire de votre vieux cousin. Il faut absolument y venir avec moi. Le duc que j'apperçu comme j'allais remonter dans ma voiture, nous accompagnera.

LE DUC.

Par-tout ailleurs je serais à vos

ordres, mais pour aller-là, je vous prie de m'en dispenser.

Mad. DE VOLMEUIL.

Tant pis. Nous aurions parlé, en chemin, de l'événement du marquis. La comtesse n'est pas, je crois, assez persuadée.

LA COMTESSE.

Brisons-là, je vous prie.

Mad. DE VOLMEUIL.

Soit. Aussi bien, nous sommes pressées.

LA COMTESSE.

Je ne vous demande que le tems de prendre les papiers qui me sont nécessaires.

SCÈNE V.

LE DUC, Mad. DE VOLMEUIL.

LE DUC.

COMMENT! Vous avez déjà dit à la comtesse?

Mad. DE VOLMEUIL.

Je ne l'ai dit qu'à elle et à mes deux parentes.

LE DUC (*à part*).

Voilà le secret qui court les champs, comme je l'avais espéré.

Mad. DE VOLMEUIL.

Vous parlez bas, M. le duc; cela n'est pas galant.

LE DUC.

Il le serait encore moins de vous faire

faire tout haut des reproches de votre indiscrétion. Tout Paris saura bientôt le malheur du marquis.

Mad. DE VOLMEUIL.

Mais à vous parler vrai, je regarde comme intéressant que tout Paris le sache ; ne fut-ce que pour le punir d'avoir osé faire l'amoureux... Lui amoureux ! mais c'est un guet-à-pens, contre lequel il est fort bon d'être prévenue.

LE DUC.

Ce pauvre marquis n'osera plus se montrer.

Mad. DE VOLMEUIL.

Eh, bien ! monsieur, en pareille circonstance, on ne se montre pas... Jugez donc à quoi un pareil homme expose les gens.

SCÈNE VI.

Les mêmes, LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

PARDON, si je me suis fait attendre; nous partirons quand vous voudrez.

Mad. DE VOLMEUIL, *au duc.*

Pouvons-nous vous mener quelque part!

LE DUC.

J'allais chez mon oncle le commandeur.

Mad. DE VOLMEUIL.

Nous passons devant sa porte. (*A la Comtesse*). A propos, vous m'avez

dit hier, que vous restiez chez vous aujourd'hui. Le duc et moi, nous vous demandons à souper. J'ai encore des millions de choses à vous dire à tous deux.

LA COMTESSE, *à Henriette.*

Henriette, dites que j'aurai du monde; et, si *on* vient, vous ferez attendre.

HENRIETTE, *restée seule.*

Ce *on* là, c'est le marquis de Rosebelle. Si madame savait ce que je viens d'apprendre, elle ne serait pas si pressée de le revoir. On dit que ce beau cavalier n'est qu'une belle peinture... C'était bien la peine de tant souffrir pour lui cacher les sentimens qu'il inspirait... Mais lui-même, à quoi bon jouer le passionné? A quoi

bon?... Ah! c'est sûrement pour en imposer par les apparences. Cependant, si madame avait consenti à l'épouser?... Oh! il aurait trouvé quelque moyen d'éluder; ou bien il comptait assez sur la philosophie de sa maîtresse... Hum! il faudrait en avoir beaucoup. Je sens que ce ne serait pas moi qui me résignerais.... Et je conseille à mons Frontin de n'être pas la copie de son maître. Il serait bientôt congédié, si je le savais avant d'être sa femme; et, si je ne le savais qu'après, il serait bientôt... Mais le plus sage est de le questionner auparavant, et de m'assurer...

SCÈNE VII.

LE MARQUIS DE ROSEBELLE, FRONTIN, HENRIETTE.

LE MARQUIS, *il a l'air triste.*

BON jour, Henriette. Mad. la comtesse n'y est pas?

HENRIETTE.

Non, monsieur: mais elle rentrera bientôt, et vous êtes prié de l'attendre.

LE MARQUIS.

Est-ce elle qui l'a dit?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Sûrement?

HENRIETTE.

Pourquoi le dirois-je, si cela n'étoit pas ?

LE MARQUIS.

(*A part*). Hélas ! (*A Frontin*). Ne s'en va-t-elle pas ? (*Frontin fait signe à Henriette de sortir*).

HENRIETTE, *en s'en allant, et du ton le plus piteux.*

Le pauvre homme ! sans doute il sait déjà que son secret est connu. C'est cependant dommage ; il n'en a pas l'air.

LE MARQUIS.

Si j'en juge par l'ordre que la comtesse a donné de me faire attendre, elle desire me revoir, et cependant tu dis qu'elle n'a jamais

voulu faire de réponse à ma lettre !
Tu t'y es sûrement mal pris.

FRONTIN.

Monsieur, depuis quelques minutes que vous êtes de retour, je vous ai déjà dit trois fois combien je lui ai fait de prières, comme je lui ai peint vivement votre douleur, quel air triste j'avais moi-même, enfin....

LE MARQUIS.

Que de contradictïons dans sa conduite ! Tantôt, je crois entrevoir qu'elle me paie de retour ; tantôt c'est l'indifférence même ; et je la connois trop pour craindre que ce soit le manege de la coquetterie.

FRONTIN.

Donc ce sont les combats de

l'amour et de la raison. Je vous l'ai dit vingt fois, monsieur; il faut bien que la raison ait l'air de combattre: mais il est toujours arrangé d'avance qu'elle aura le dessous.

LE MARQUIS.

La comtesse n'est pas comme les autres femmes!

FRONTIN.

Tudieu! il y paraît à la belle et longue défense qn'elle fait: mais elle cédera comme les autres; j'en appelle à votre expérience.

LE MARQUIS.

Elle ne me sert à rien vis-à-vis de Mad. d'Olnange. Je n'ai eu jusqu'ici que de simples liaisons, et les femmes qui en étaient les objets, ne méritaient rien de plus: mais la

comtesse m'a inspiré l'amour le plus vif, le plus pur, et elle est si loin des autres femmes !

FRONTIN.

Qu'elle aura plus de chemin à faire pour venir au même but : mais elle y viendra, monsieur ; et je la garantis votre épouse.

SCÈNE VIII.

Les précédens, LE DUC.

LE DUC.

EH ! bon jour, mon ami. Quoi ! toujours triste !

LE MARQUIS.

Je suis toujours malheureux. La

comtesse continue de me traiter, d'une manière si incertaine !

LE DUC.

Comme l'amour aveugle ses esclaves ! En vérité, mon cher ami, je désespère de toi. Comment ! tu t'inquiètes de ce qui devrait le plus te prouver que tu es aimé.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc refuser un aveu mérité depuis si long-tems, par une passion aussi vraie.

LE DUC.

Je te l'ai déjà dit. Veuve d'un homme qui l'a rendu malheureuse, après l'avoir adorée jusqu'au jour du mariage, témoin du sort encore plus cruel de sa chère Sophie, que le chagrin lui a enlevée, elle regarde

presque tous les hommes comme des monstres; elle croit que ceux qui méritent quelqu'exception, n'ont que des sens, et que le masque de l'amour tombe dès que les desirs sont satisfaits.

LE MARQUIS.

Si c'est réellement-là l'unique cause de sa conduite avec moi, je suis donc malheureux à jamais; car comment la dissuader?....

LE DUC.

Je l'ai entrepris, et j'espère réussir.

LE MARQUIS.

Serait-il possible?... mon cher duc!... Mais comment?...

LE DUC.

C'est mon secret.

LE MARQUIS.

De grace.

LE DUC.

Impossible. Tout ce que je peux te dire, c'est que le moyen que j'ai imaginé, était le seul qui pût la convaincre que ton amour était désintéressé.

LE MARQUIS.

Et tu crois qu'il réussira ?

LE DUC.

Oh ! je t'assure qu'à présent, elle croit à la pureté de tes sentimens... Mais es-tu venu tout de suite ici ?

LE MARQUIS.

Oui, Pourquoi ?

LE DUC.

Tu n'as encore rencontré personne

qui t'ait mis au fait des bruits courans ?

LE MARQUIS.

Non ; à peine descendu de voiture, je suis vîte venu....

LE DUC.

Tant mieux. Ne vas nulle part que tu n'aies vu la comtesse, et, si tu trouves un bon moment pour la faire décider, profites-en, sans t'inquiéter de ce qu'elle pourra te dire que tu ne comprendras pas.

LE MARQUIS.

Que cela signifie-t-il ? explique-toi, je t'en prie.

LE DUC.

J'entends une voiture ; c'est la comtesse qui rentre. Cours lui donner la main : et, moi, pour ne

pas la gêner dans l'accueil qu'elle voudra te faire, je vais me promener quelques instans dans la galerie.

SCÈNE IX.

FRONTIN, *seul.*

QUEL moyen a pu employer M. le duc? Quelque folie, sans doute. Eh, bien! tant mieux; le succès en sera plus sûr: Les conseils que la raison donne en amour n'ont jamais le sens commun.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, FRONTIN.

LA COMTESSE, *du ton le plus affectueux.*

VOTRE absence a été bien longue.

LE MARQUIS.

Ah ! madame ! qui le sait mieux que moi ? Mais j'en oublie toutes les peines, dès que vous avez daigné vous en appercevoir.

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Vous ne vous êtes pas encore montré dans les cercles ?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas pour la société que je suis revenu.

LA COMTESSE.

Elle ne mérite guères, en effet, que l'on fasse rien pour elle. Si vous saviez combien il faut peu de chose pour perdre dans l'opinion !.... Vous n'avez donc vu personne? absolument personne? Pas même rencontré?...

LE MARQUIS.

J'aurais maudit le fâcheux qui aurait retardé d'un seul instant le bonheur de vous voir.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes par conséquent pas informé des anecdotes du moment?

LE MARQUIS.

Le duc, que j'ai trouvé ici, m'a déjà fait la même question, et cela commence à m'inquiéter. Courrait-il quelque bruit sur mon compte ? Aurait-on cherché à me nuire auprès de vous ?

LA COMTESSE.

On l'a voulu.

LE MARQUIS.

Si je connaissais ! ...

LA COMTESSE.

J'ignore quel était le motif : mais je crois que vous n'en voudrez à personne, quand vous connaîtrez l'effet. Ce porte-feuille vous l'apprendra.

Elle lui donne un porte-feuille, et

sort pendant qu'il cherche à l'ouvrir.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

O ciel ! son portrait !

FRONTIN.

C'est lui-même. Courez vîte, monsieur ... (*Voyant entrer Mad. de Volmeuil*). Ah ! voilà l'autre.

SCÈNE XI.

Les précédens, Mad. DE VOLMEUIL.

Mad. DE VOLMEUIL, *très-froidement.*

AH ! c'est vous, monsieur !

FRONTIN, *à part.*

L'accueil n'est pas le même qu'autrefois,

LE MARQUIS.

Madame....

Mad. DE VOLMEUIL.

Par quel hasard chez la comtesse ?

LE MARQUIS.

Ce n'est point un hasard, madame, vous savez que j'y viens souvent.

Mad. DE VOLMEUIL.

Oui : mais depuis que l'on sait... vous croyez peut-être que l'on ignore toujours.... Vous n'avez sûrement encore vu aucune femme ?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi ; je quitte Mad. d'Olnange.

Mad. DE VOLMEUIL.

Et comment vous a-t-elle accueilli ?

LE MARQUIS.

Aurait-elle quelque raison de m'accueillir mal ?

sort pendant qu'il cherche à l'ouvrir.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

O ciel ! son portrait !

FRONTIN.

C'est lui-même. Courez vîte, monsieur ... (*Voyant entrer Mad. de Volmeuil*). Ah ! voilà l'autre.

SCÈNE XI.

Les précédens, Mad. DE VOLMEUIL.

Mad. DE VOLMEUIL, *très-froidement.*

AH ! c'est vous, monsieur !

FRONTIN, *à part.*

L'acceuil n'est pas le même qu'autrefois.

LE MARQUIS.

Madame....

Mad. DE VOLMEUIL.

Par quel hasard chez la comtesse ?

LE MARQUIS.

Ce n'est point un hasard, madame, vous savez que j'y viens souvent.

Mad. DE VOLMEUIL.

Oui : mais depuis que l'on sait... vous croyez peut-être que l'on ignore toujours.... Vous n'avez sûrement encore vu aucune femme ?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi ; je quitte Mad. d'Olnange.

Mad. DE VOLMEUIL.

Et comment vous a-t-elle accueilli ?

LE MARQUIS.

Aurait-elle quelque raison de m'accueillir mal ?

Mad. DE VOLMEUIL.

Mais comme les autres femmes ; moi-même, tout en vous plaignant....

LE MARQUIS.

De grace, madame, expliquez-vous. Depuis que je suis ici, on me tient un langage si singulier !.....

Mad. DE VOLMEUIL.

Vous en aurez l'explication en sachant que le secret qui vous importe le plus est connu.

LE MARQUIS.

Je vous conjure, madame, de me mettre au fait de tout ceci.

Mad. DE VOLMEUIL.

En vérité, monsieur, ce ne sera pas moi qui vous y mettrai.

LE MARQUIS.

On s'est donné, je crois le mot pour me désoler.

Mad. DE VOLMEUIL.

Dites-moi, par exemple, quel parti vous prendriez si la comtesse consentait à vous épouser.

LE MARQUIS, *à part.*

Cette question cache quelque piège.

Mad. DE VOLMEUIL, *à part.*

Son embarras le trahit ; poussons-le à bout. (*Haut*) Vous ne répondez pas ?

LE MARQUIS.

Permettez-moi, madame de vous demander sur quoi porte cette supposition ?

Mad. DE VOLMEUIL.

Sur la certitude que, s'il y a quelque difficulté à ce mariage, elle ne viendra que de vous.

LE MARQUIS.

En ce cas... Pardon, madame, si je vous quitte : mais je ne peux rester plus long-tems dans cette perplexité. Je cours supplier Mad. d'Olnange de la faire cesser.

Mad. DE VOLMEUIL.

Au moins il paie d'assurance. Suivons-le. Je veux savoir comment il soutiendra la gageure.

FRONTIN.

Que diable veulent-ils donc dire tous ?

SCÈNE XII.

FRONTIN, HENRIETTE.

FRONTIN.

TU viens fort à propos ; d'abord pour me procurer le plaisir de te voir, ensuite pour m'expliquer ce que l'on dit de mon maître.

HENRIETTE.

T'expliquer cela? Non, en vérité. Si on ne te l'a pas dit clairement, ce ne sera sûrement pas moi. . . . . . Mais un rien devrait te metrre au fait. Connais-tu bien ton maître?

FRONTIN.

Comme moi-même.

HENRIETTE.

En ce cas, tu dois savoir...

FRONTIN.

Quoi ?

HENRIETTE.

Tu fais l'ignorant; c'est fort bien.

FRONTIN.

D'honneur...

HENRIETTE.

Dis-moi seulement une chose. Tu veux m'épouser, comme ton maitre veut épouser ma maîtresse ?

FRONTIN.

Tu sais bien que c'est-là l'unique desir de mon cœur.

HENRIETTE.

Un moment. Je ne suis pas philosophe, moi, et je tiens à de certaines

PERSONNAGES.

M. FELINO.

ARLEQUIN.

SÉRAPHINE, *Orpheline, élevée par Mariette.*

MARIETTE, *Cousine d'Arlequin.*

LE COMMIS *d'Ismaël.*

MORANO, *vieux domestique.*

(*La Scène est dans la maison d'Arlequin.*)

(*Chaque fois que la bagatelle suivante a été jouée, on a paru généralement desirer qu'elle fût livrée à l'impression.*)

UN BIENFAIT
N'EST
JAMAIS PERDU,
PROVERBE DRAMATIQUE.
EN UN ACTE

SCÈNE PREMIÈRE.
MARIETTE, SÉRAPHINE

MARIETTE.

JE ne saurois trop vous le répe-ter. Vous n'en aurez pas plutôt fait

la sottise, que vous vous en repentirez. Mon cousin Arlequin est à son aise; à la bonne heure. Mais M. Célio est prodigieusement riche.

SÉRAPHINE.

Et moi, Madame, je ne saurois trop vous répeter que j'aimerois mieux Arlequin, n'ayant rien, que l'homme le plus riche de toute l'Italie.

MARIETTE.

Voilà bien comme on raisonne à votre âge: mais souvent on gémit toute sa vie d'avoir raisonné ainsi. D'ailleurs, votre position est tout-à-fait particulière. Vous ne connoissez pas vos parens, et peut-être ne les connoîtrez-vous jamais. Il y a lieu de le croire, d'après

toutes les précautions qu'ils ont prises : mais aussi ils peuvent ce montrer un jour, et si ce sont des gens d'une certaine naissance, comme peut le faire penser le contrat que j'ai trouvé dans votre berceau, que de reproches n'auront-ils pas à vous faire d'avoir épousé mon cousin, qui, après tout, n'est quelque chose que par le hazard d'une succession; sur-tout s'ils apprenoient en même tems que vous avez refusé la main de M. Célio.

SÉRAPHINE.

Tout me prouve assez que l'espoir de connoître mes parens, est une chimère. Mais, si j'ai ce bonheur, ils me pardonneront d'avoir

choisi le meilleur des hommes; ainsi, de grâce, ne me parlez plus de votre M. Célio. Je le respecte beaucoup, mais c'est Arlequin que j'aime.

MARIETTE.

A la bonne heure. Je me borne donc à souhaiter que vous soyez heureuse avec lui, (*Avec l'air de vouloir donner des soupçons à Séraphine*,) sur-tout que vous puissiez le rendre fidèle.

SÉRAPHINE.

Comment! le rendre fidèle! est-ce qu'il ne l'est pas?

MARIETTE.

Je ne dis pas cela. Je soupçonne seulement...

SÉRAPHINE.

Expliquez-vous.

MARIETTE.

Je peux me tromper : mais j'ai remarqué. . . . . Par exemple, cette nuit, il est rentré fort tard.

SÉRAPHINE.

Cela est vrai, et m'a beaucoup inquiétée.

MARIETTE.

Je sais qu'il étoit allé recevoir une forte somme, et je me suis assurée qu'il est rentré sans argent. Je crois même qu'il n'a plus la bourse que vous lui aviez donnée.

SÉRAPHINE.

Croyez-vous ?

MARIETTE.

J'en suis à-peu-près sûre.

SÉRAPHINE.

Le traître! il étoit si pressé de l'avoir, qu'il ne m'a pas laissé le tems de la finir. C'étoit sans doute pour en faire hommage à son autre maitresse.

MARIETTE.

La bourse ne seroit rien : mais l'argent!.... Qelle perspective pour une femme, qu'un mari aussi prodigue!

SÉRAPHINE.

Mais non, je ne puis le croire.

MARIETTE.

Encore une fois, je peux me

tromper : mais cela est aisé à savoir. Demandez-la lui. pour la finir.

SÉRAPHINE.

Vous avez raison. Je reviens dans l'instant... A qui se fier si Arlequin est un traître ?

SCÈNE II.

MARIETTE, *seule.*

Quoiqu'il ait fait de la bourse, je suis bien sûre qu'il ne l'a plus. Si cela pouvoit les brouiller ! et décider Séraphine ! il y à tout à gagner pour moi. M. Célio m'a promis ma fortune ; et cette fortune-là seroit sûre ; au lieu qu'avec cet

imbécille d'Arlequin, qui a la manie d'un bon cœur, je cours risque de mourir de faim, et puis, s'il épouse cette petite péronelle, elle s'emparera de toute l'autorité, et moi. . . . .

SCÈNE III.

ARLEQUIN, MARIETTE.

ARLEQUIN, *portant un panier de provisions.*

Bonjour cousine, où est ma petite femme?

MARIETTE.

Toujours sa petite femme! il est donc bien décidé que tu l'épouses?

ARLEQUIN.

Très-décidé, tu le sais bien.

MARIETTE.

Je sais que tu devrais m'écouter pendant qu'il en est tems encore.

ARLEQUIN.

Vas-tu recommencer tes grands sermons ?

MARIETTE.

Je voudrais t'épargner une sottise.

ARLEQUIN.

En ce cas, tais-toi ; car ce que tu vas dire en sera sûrement une.

MARIETTE.

Épouser une fille abandonnée dès sa naissance ! qui ne connait ni père ni mère.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je serai son petit papa, son petit mari, son tout.

MARIETTE.

Qui est tombée chez moi comme des nues.

ARLEQUIN.

C'est comme cela qu'arrivent les présens du ciel.

MARIETTE.

Que j'ai élevée par charité.

ARLEQUIN.

Oui, grâces au contrat qu'il y avoit dans son berceau.

MARIETTE.

Mais que dira le public ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Le public ! je l'ai toujours vu plein d'indulgence pour les bonnes gens. Mais, tiens, ce que tu me dis-là, ce que tu vas me dire, tu me l'as déjà répeté vingt fois. Tu le repeterois encore cent, encore mille, encore dix mille, encore... Tu n'y gagnerois rien.

MARIETTE.

Il y à cependant une chose assez importante dont je n'ai pas encore osé te parler...

ARLEQUIN.

Voyons donc cette chose assez importante.

MARIETTE.

C'est que Monsieur Célio est amoureux de Séraphine.

ARLEQUIN.

Il y à long-tems que je le sais. Séraphine m'a tout dit. Crois-moi, ne me mets pas sur ce chapitre-là, il n'est pas à ta gloire. Tu feras mieux d'aller serrer cela, (*il lui donne le papier de provision qu'il tient*) c'est le commencement du repas de noces.-- Elle a le diable au corps pour m'empêcher d'être heureux.

SCÈNE IV.

MORANO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH ! c'est l'ami Morano ! par quel hasard si matin !

MORANO.

Ce n'est parbleu pas un hasard. Ne dois-je pas t'aider aujourd'hui à acheter le vin pour la noce ? on ne sauroit s'y prendre trop matin pour une affaire aussi intéressante.

ARLEQUIN.

Tu parles en amateur, mon cher Morano.

MORANO.

Et je viens de te faire une dé-

couverte de connoisseur, mon cher Arlequin. Un vin naturel, point cher, et d'un goût! mais d'un goût!

ARLEQUIN.

Tu as déjà fait connoissance avec lui?

MORANO.

Il le falloit bien, pour en parler: mais je n'ai qu'entamé la bouteille. Je viens te chercher pour la finir. C'est ici près, aux Trois Raisins.

ARLEQUIN.

J'irai t'y rejoindre: mais je n'ai pas encore vu aujourd'hui ma petite Séraphine.

MORANO.

Oh! il est juste qu'elle passe la première, cette chere petite. Je

vais toujours, en t'attendant, finir la bouteille : mais ne tarde pas trop, tu me mettrois dans la nécessité d'en entamer une seconde.

ARLEQUIN.

Et si je n'étois pas encore arrivé, tu t'en vengerois sur une troisième, n'est-ce pas ?

MORANO.

Il le faudroit bien pour me donner de la patience ; mais ne me réduis pas à cette extrémité-là, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Vas toujours ; vas, j'irai te rejoindre dès que je le pourrai.

MORANO.

N'oublie pas que c'est aux Trois Raisins.

ARLEQUIN.

C'est bon ; c'est bon. (*A part.*) Il est toujours le même, ce Morano ; il n'y a de bonheur pour lui qu'au cabaret.

(*Pendant cet à-parté, Séraphine est venue en scène avec son sac à ouvrage.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, SÉRAPHINE.

ARLEQUIN.

AH ? te voilà : bonjour ma petite femme.

SÉRAPHINE *cherche dans son sac à ouvrage qu'elle a posé sur une table.*

Bon jour, Arlequin, bonjour.

ARLEQUIN.

Voilà un bonjour bien distrait. Que cherches-tu-là ?

SÉRAPHINE.

Je cherche de quoi achever la bourse que je t'ai donnée.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la peine ; elle est bien comme cela.

SÉRAPHINE.

Non ; je veux la finir.

ARLEQUIN *commence à chercher la bourse.*

Je la trouve bien comme elle est.

SÉRAPHINE.

Donnes-la moi toujours.

ARLEQUIN.

Eh ! non, te dis-je.

SÉRAPHINE.

Je le veux absolument.

ARLEQUIN.

Absolument ?

SÉRAPHINE.

Tu ne la trouves pas ?

ARLEQUIN.

Encore une fois ce n'est pas la peine, j'en suis content comme elle est.

SÉRAPHINE.

Est-ce que tu ne l'aurois plus? Est-ce que tu l'aurois donnée à quelque rivale?

ARLEQUIN.

Oh! que non.

SÉRAPHINE.

Trouves-là donc.

ARLEQUIN.

Cela n'est point aisé.

SÉRAPHINE.

Je le crois. Et l'argent que tu as reçu hier?

ARLEQUIN.

Je l'ai mis dans la bourse.

SÉRAPHINE.

Et le tout, où est-il?

ARLEQUIN.

Ma chère petite Séraphine, tu vas me gronder. J'ai tout donné : mais je te jure que ce n'est pas à une autre femme.

SCÈNE VI.

FÉLINO, ARLEQUIN, SÉRAPHINE.

ARLEQUIN.

AH ! c'est M. Felino ! Pour cette fois, j'ai cru que vous m'aviez tout-à-fait oublié.

FÉLINO.

T'oublier ! ah ! mon ami ! tu m'as obligé trop noblement pour que ja-

mais je t'oublie : mais je n'osais te revoir que pour m'acquitter. Un événement singulier me rend possesseur d'une petite somme. Je t'en apporte la moitié.

ARLEQUIN. *Pendant toute la scène, ses lazzis annoncent qu'il est instruit de ce que Félino raconte.*

Un évènement singulier?

FÉLINO.

Oui ; et c'est à la générosité d'un inconnu que je dois le bonheur de te revoir. Mes malheurs étoient portés à un point que j'étois décidé à terminer mes jours.

ARLEQUIN.

Encore au fond de la mer, je parie.

Vous aurez donc toujours de ces accès-là ?

FÉLINO.

Il y a vingt ans que j'aurais dû en avoir le courage. Je me serois épargné des peines bien affreuses. Non, je ne conçois pas comment j'y ai résisté. En bute a la persécution d'un oncle puissant pour avoir épousé malgré lui la plus respectable des femmes, obligé d'abandonner ma patrie à l'instant où ma malheureuse compagne va me rendre père, n'y revenant que pour apprendre sa mort, et celle de l'enfant auquel elle a donné le jour.... C'étoit alors que j'aurois dû me délivrer d'une vie que le ciel condamnoit à l'infortune. Mais il falloit que j'éprouvasse

prouvasse de la part des hommes toutes les noirceurs.... Ah! combien j'abhorrerois mes semblables sans toi, mon ami, et sans ce généreux inconnu qui m'a sauvé de mon désespoir.

ARLEQUIN.

Vous voilà encore dans vos emportemens noirs. Ce sont eux qui vous donnent comme cela envie de mourir. Cela vous reprend donc de plus belle?

FÉLINO.

Que voulois-tu que je devinsse? Je n'avois plus ni argent, ni ressources. Ismaël alloit me faire mettre en prison.

ARLEQUIN.

Vous l'auriez mérité pour n'être pas venu me trouver.

FÉLINO.

Je te dois à toi-même.

ARLEQUIN.

Que cela fait-il ?

FÉLINO.

Brave homme ! Tu es bien fait pour consoler de la perversité des autres : mais plus je connoissois la bonté de ton cœur, plus je craignois d'en abuser.

ARLEQUIN.

Et vous aimiez mieux aller vous noyer ?

FÉLINO.

C'en étoit fait de moi sans un mortel généreux, qui m'ayant vu me précipiter dans la mer, s'y est élancé en même tems, et m'a sauvé mal-

gré moi-même. Il a tant fait que je lui ai avoué la cause de mon désespoir, et il ne m'a quitté qu'après le serment le plus solemnel de ma part, de ne plus attenter à mes jours. Qu'elle a été ma surprise de trouver dans mes poches une bourse pleine d'or ! J'ai voulu courir sur ses traces, mais les forces m'ont manqué.

ARLEQUIN.

Vous vouliez peut-être rendre la bourse ?

FÉLINO.

Non, je l'avoue ; ma situation ne me permettoit pas tant de délicatesse. D'ailleurs, un pareil don annonce un homme prodigieusement riche; et je l'aurois sûrement affligé sans le

fléchir : mais je voulois.... je crois que, si je l'avois joint, je l'aurois étouffé de mes caresses.

ARLEQUIN.

Il est donc bien heureux que vous n'ayez pas pu l'attraper. Le reconnoîtriez-vous ?

FÉLINO.

Non ; c'étoit cette nuit. Tu sais qu'elle étoit on ne peut plus obscure.

ARLEQUIN.

Tant mieux pour lui. Votre reconnoissance lui seroit fatale. (*Félino sortant une bourse*) Que faites-vous donc ?

FÉLINO.

Reçois-en la moitié ? je t'en prie.

ARLEQUIN.

Et non ; vous dis-je, non. Si quelque jour vous êtes riche, à la bonne heure.

SÉRAPHINE, *elle a pu s'occuper une partie de la scéne avec son sac à ouvrage, et ne s'approcher des autres que sur la fin.*

(*A Félino.*) Ah ! Monsieur, d'où vous vient cette bourse ?

FÉLINO.

C'est celle de l'inconnu....

SÉRAPHINE.

Comment de l'inconnu ! c'est celle que j'ai donnée hier à Arlequin. (*Félino se précipite au col d'Arlequin, et le serre étroitement dans ses bras.*)

ARLEQUIN.

Doucement, doucement ; vous avez les expressions vives.

FÉLINO.

Ah ! mon ami, comment ne t'ai-je pas reconnu ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas étonnant, vous avez choisi pour votre bain, la nuit la plus noire !....

FÉLINO.

Homme généreux ! Entendre le récit de ses bienfaits sans se trahir !

ARLEQUIN.

Je m'en serois bien gardé, vous menaciez de m'étouffer, et (*en regardant Séraphine*) jamais je n'ai eu tant envie de vivre.

FÉLINO.

Ah ! puisse le ciel me mettre un jour à même de te prouver ma reconnoissance, mais il faudroit que la colère de mon oncle s'appaisât ; et, depuis vingt ans qu'il m'abandonne au sort le plus affreux, je ne dois plus l'espérer.

ARLEQUIN.

Vous allez me faire de grandes phrases à présent. J'ai à parler avec ma petite femme ; ainsi laissez-nous. Si vous redevenez riche, et si je redeviens pauvre, nous compterons ensemble.

FÉLINO.

Homme unique, j'accepte ton bienfait, et je vais tout de suite porter une partie de cette somme à Ismaël, pour tâcher de l'appaiser.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, SÉRAPHINE.

ARLEQUIN, *à part.*

OUI, oui, va porter à Ismaël ! Il ne se souvient pas que, quand je l'ai sauvé, il m'a conté toute sa chance : j'ai vîte couru chez Ismaël, et je me suis chargé de la dette.

SÉRAPHINE.

Pardonne, mon cher Arlequin, si je t'ai mal jugé ; je croyois, je te l'avoue, que tu n'avois été retenu si tard que par quelque rivale à qui tu avois donné l'argent et la bourse. Pourquoi ne m'avoir pas dit tout

de suite l'usage que tu en avois fait ? Au lieu des tourmens de la jalousie que tu m'as laissé éprouver, j'aurois goûté le plaisir si doux d'admirer ce qu'on aime.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire de l'admiration ? je ne veux que ton amour.

SÉRAPHINE.

Tu as l'une et l'autre.

ARLEQUIN.

Quelle folie d'aller se jeter à l'eau ! Si je ne m'étois pas trouvé-là, c'étoit la derniere qu'il auroit faite.

SCÈNE VIII.

Les précédens, MARIETTE.

MARIETTE.

EH bien, me croirez-vous une autrefois? J'avois tort quand je vous disois que votre Sermani étoit un gueux, un fripon.

ARLEQUIN.

Qu'a-t-il fait?

MARIETTE.

Rien que décamper et emporter tout votre argent, et celui des autres sots.

ARLEQUIN.

D'où sais-tu cela?

MARIETTE.

Oh ! rien n'est malheureusement plus certain.

(*Arlequin se met à pleurer.*)

SÈRAPHINE.

Arlequin !

ARLEQUIN.

Que je suis malheureux ! tu ne voudras plus être ma femme !

SÉRAPHINE.

Moi ! ah ! peux-tu me faire cette injure !

ARLEQUIN.

Quoi ! malgré ma ruine !

SÉRAPHINE.

Tu m'es plus chèr que jamais.

ARLEQUIN.

Oui, en ce cas je n'ai rien perdu.

MARIETTE.

Non, rien que tout ce que tu avois. Cependant si vous voulez tous deux suivre mes conseils, je vous réponds que tout sera réparé, et que vous serez heureux.

ARLEQUIN.

Voyons, ce sera la première fois que tes conseils auront produit cet effet.

MARIETTE, *à Séraphine.*

Serez-vous bien aise que mon cousin redevienne aussi riche que s'il n'avoit rien perdu?

SÉRAPHINE.

J'en serois au comble de la joie.

MARIETTE, *à Arlequin.*

Et toi, veux-tu bien sincèrement que Séraphine soit heureuse?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Belle demande !

MARIETTE.

Cèdes-là donc à M. Célio.

ARLEQUIN.

Merci du moyen, ma très-chère cousine.

SÉRAPHINE.

Si c'est-là votre secret pour nous rendre heureux !...

ARLEQUIN.

J'aurois été bien étonné aussi d'arriver au bonheur par tes conseils.

MARIETTE.

Cependant....

ARLEQUIN.

Cependant tu aurois dû te souvenir de ce que je t'ai dit mille

fois, que je ne troquerois pas ma Séraphine contre la plus belle principauté d'Italie.

MARIETTE.

Ayant de quoi vivre comme tu avois jusqu'à ce moment, je conçois un peu que l'on ne renonce pas à ses goûts pour une plus grande fortune : mais actuellement que tu n'as plus rien, comment feras-tu si tu n'acceptes pas le parti que je te propose ? dis, comment feras-tu ?

ARLEQUIN.

Comme je faisois avant d'avoir hérité. J'ai été pauvre autrefois. C'est en vérité plus commode que d'être riche. Vas, cela n'est effrayant que de loin ; et puis j'aurai à présent

un joli petit trésor que je n'avois pas autrefois : c'est ma Séraphine.

MARIETTE.

Ajoutes-y une troupe de petits marmots qui demanderont du pain.

ARLEQUIN.

Les enfans n'effrayent jamais que les gens riches.

MARIETTE.

Et à qui tu ne pourras en donner.

ARLEQUIN.

Est-ce que le pauvre a jamais cette crainte-là ?

MARIETTE.

Mais enfin comment feras-tu ?

ARLEQUIN.

S'il le faut, je me remettrai en condition.

MARIETTE.

Belle ressource que celle de faire toute sa vie la volonté des autres !

ARLEQUIN.

C'est bien plus aisé que de faire la sienne ; les autres prennent la peine de penser, on n'a plus que celle d'agir.

MARIETTE.

Il n'y a pas moyen d'y tenir. Je sors ; car, de pareilles extravagances me révoltent.-- J'oubliois de vous dire qu'il y a là un homme qui demande à vous parler. Je ne le connois pas, mais il a l'air sinistre.

ARLEQUIN.

Oh ! tu vois toujours tout en noir. Je vais savoir ce que c'est.

(*Il fait quelques pas et revient.*)
Mais non, vas-y plutôt, Séraphine. Si c'étoit effectivement quelque mauvaise nouvelle que l'on m'apportât, elle s'adouciroit en passant par ta bouche; si au contraire c'en est une bonne, tu doubleras le plaisir que j'aurai à l'apprendre.

SÉRAPHINE.

J'y vais, mon ami.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, *seul.*

Qu'est-ce que cela pourroit être?... Je tremble que ce ne soit déjà quelque messager d'Ismaël.

Je ne me repens pas d'avoir cautionné M. Félino. Il auroit été homme à retourner se jeter dans la mer. Cependant comment ferai-je à présent que ce coquin de Sermani m'a emporté tout mon bien ? Je n'en sais ma foi rien. Ismaël est le juif le plus juif de la ville. Très-certainement il ne me fera aucun quartier.

SCÈNE X.

SÉRAPHINE, ARLEQUIN.

SÉRAPHINE.

C'EST à toi-même que cet homme veut parler. Il m'a seulement dit qu'il venoit de la part d'Ismaël.

ARLEQUIN, *d'un air inquiet.*

Je m'en étois douté.... Je vais le voir.

SCÈNE XI.

SÉRAPHINE, *seul.*

J'AI trouvé comme Mariette que cet homme avoit l'air sinistre. Il me semble aussi qu'Arlequin est inquiet. Que pourroit-ce être ? Je ne lui connois aucune mauvaise affaire... A moins que ce ne soit quelqu'un de ses amis qui est dans la peine, et qui vient lui demander des secours. Oh ! oui, c'est sûrement cela ? et l'air inquiet d'Arlequin venoit sans doute du chagrin de n'être plus riche, et de ne pouvoir plus secourir un ami malheureux. Homme vraiment bon ! avec un cœur comme

le tien, il faudroit des trésors : mais tu es bien la preuve que le bon témoignage de soi-même est la source du vrai bonheur.

SCÈNE XII.

MARIETTE, SÉRAPHINE.

MARIETTE.

Il dira encore que je vois tout en noir... Je savois bien que cet homme avoit une tournure sinistre. Vous ne devineriez jamais, non jamais.... Cet homme est le commis d'un juif auquel Arlequin a répondu de la dette d'un je ne sais qui....

d'un certain Félino... un égreffin, qui ne subsiste que par lui depuis je ne sais combien de tems.

SÉRAPHINE.

Madame, ce Monsieur Félino ne fut-il respectable que par ses malheurs. . . .

MARIETTE.

Grâce à la banqueroute de ce fripon de Sermani qui lui a tout emporté; Arlequin n'a plus pour tout bien que ses meubles. Eh, bien! croiriez-vous qu'au moment où je vous parle, il les offre pour acquitter un pareil engagement, et vous voudriez encore l'épouser?

SÉRAPHINE.

Son malheur ne me le rend que plus cher.

MARIETTE.

Comment, vous persistez à le préférer à M. Célio !

SÉRAPHINE.

Je le préférerois à un Monarque.

MARIETTE.

Mais songez donc que vous refusez l'homme le plus riche de toute l'Italie, et qu'Arlequin n'a plus rien, absolument rien.

SÉRAPHINE.

Nous vivrons avec la rente dont vous avez trouvé le contrat dans mon berceau.

MARIETTE.

A peine suffisoit-elle à vous seule. Que sera-ce en la partageant !

SÉRAPHINE.

Nous travaillerons.

MARIETTE.

Je vois bien qu'il faut vous servir malgré vous. Je vais trouver M. Célio, et j'espère qu'enfin vous vous laisserez persuader. (*Elle sort.*)

SÉRAPHINE.

Vous prenez une peine inutile.

SCÈNE XIII.

SÉRAPHINE, ARLEQUIN, LE COMMIS D'ISMAEL, FÉLINO.

LE COMMIS, *costhume juif, accent allemand.*

Fous havre tout fait foir?

ARLEQUIN.

Oui, c'est-là tout; tu en rendras compte à M. Ismaël.

LE COMMIS.

Ché tire pien à Monsir Ismaël ché qué chavre sû ; mais je pouvre tire t'avance qué ça faire pas siffisament pour le somme.

FÉLINO, *paroît dans le fond.*

SÉRAPHINE.

Tu as donc cautionné M. Félino pour une somme bien forte ?

FÉLINO, *à part.*

Qu'entens-je ?

ARLEQUIN.

D'où sais-tu que c'est pour M. Félino ?

SÉRAPHINE.

Mariette vient de me le dire.

ARLEQUIN.

Je la reconnois bien-là. Pardonne-moi, ma chère Séraphine. Quand j'ai pris l'engagement d'acquiter la dette de M. Félino, j'étois riche, je le pouvois. Toi-même sachant combien c'est un brave homme, et combien il est malheureux, tu m'aurois conseillé de faire ce que j'ai fait.

SÉRAPHINE.

Ah! sans doute, mon ami.

FÉLINO, *à part.*

Toutes les vertus se sont réunies dans ces deux cœurs-là!

SÉRAPHINE.

Si cet engagement nous cause tant de peine, ce n'est pas ta faute,

c'est celle d'un évènement que tu ne pouvois prévoir. Cependant, puisque tu l'as pris, il faut bien l'acquiter.

LE COMMIS.

Matame havre pien parlé. Fous havre pris l'encachement, fous toivre payer.

ARLEQUIN.

Tu vois que je ne demande pas mieux.

LE COMMIS.

Tout ce qué chavre fû n'y être pas assés siffisant, ch'en pouvre pien répontre.

ARLEQUIN.

C'est cependant tout ce que j'ai.

LE COMMIS.

Oh ! Monsir Isınaël touchours commencir par prentre : pour le reste, fous aller faire ein petit promenate tans le prison.

SÉRAPHINE, *avec effroy.*

En prison, Monsieur !

ARLEQUIN, *avec douleur.*

En prison ! ah ! Dieu ! faudra-t-il donc me repentir d'avoir voulu secourir un brave homme ? Tout ce que j'ai, je le donnerai volontiers : mais ma liberté ! mais être séparé de ma Séraphine ! pour cela c'est impossible.

SÉRAPHINE.

Mais, mon ami, l'argent que M. Félino doit porter chez Ismaël suffira peut-être pour achever...

LE COMMIS.

Fous ou Monsir Felino, c'être égal a Monsir Ismaël, pourfu que l'archent y fienne; mais si l'archent y fient pas, pour mon maître afoir ein cirete plis crante, fous aller faire ein petit promenate tans le prison.

SÉRAPHINE.

Lui en prison! ah! plutôt donner encore tout ce que je possède.

FÉLINO, *s'approchant, et prenant la main de Séraphine.*

Soyez tranquille, ma chère amie, il n'ira pas.

SÉRAPHINE.

Ah! Monsieur!

ARLEQUIN.

Vous nous écoutiez donc?

FÉLINO.

Dès les premiers mots que j'ai entendus, j'ai vu que je n'aurois qu'à vous admirer l'un et l'autre, et je n'ai pu résister au desir de connoître jusqu'où pouvoit aller votre bon cœur. Je vois que votre bienfaisance ne connoît pas de bornes; je vous apporte la récompense de tant de vertus. (*Au Commis.*) Va dire à Ismaël qu'il peut être tranquille. Je le paierai très-exactement.

LE COMMIS.

Pien obliché, Monsir, cela y rentra mon maître pien content. Chez fous tonne à tous le ponchour. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

FÉLINO, ARLEQUIN, SÉRAPHINE.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous donc dire ? Comment comptez-vous le payer ?

FÉLINO.

Apprens, mon cher ami, que le ciel vient de m'envoyer une fortune considérable.

ARLEQUIN.

Ah! c'est différent. Allez donc vîte payer Ismaël, car moi je n'ai plus rien. Mais vous êtes devenu riche bien vîte ?

FÉLINO.

Un seul instant a changé mon sort. Comme je te quittais pour aller chez Ismaël, cette lettre que j'ai reçue du Notaire de mon oncle.... Mais avant tout, dis moi, si tu ne connois pas un nommé Morano. Il me semble t'en avoir entendu parler.

ARLEQUIN.

J'en connois un qui a été longtems attaché au Banquier Dénari.

FÉLINO.

C'est celui-là même, ce Banquier étoit mon oncle.

ARLEQUIN.

C'est un de mes meilleurs amis; et dans le moment où nous en par-

lons, il m'attend à quatre pas d'ici.

FÉLINO.

Ah! mon cher Arlequin! courons vîte le chercher.

SÉRAPHINE.

Ce n'est pas la peine, voilà Morano lui-même.

SCÈNE XV *et dernière.*

Les mêmes, MORANO, *ivre.*

ARLEQUIN.

AH! tu viens fort à-propos.

MORANO.

Je le crois bien, je viens exprès pour te dire que si tu tardes encore, j'entamerai la quatrième.

ARLEQUIN.

Eh! ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voilà M. Félino qui veut te parler.

MORANO.

Le neveu du Banquier Dénari? Je suis fort au service du Seigneur Félino. De quoi est-il question?

FÉLINO.

Cette lettre va l'expliquer. Elle est du Notaire de mon oncle; écoutes.

MONSIEUR,

« Votre oncle vient de mourir.... »

MORANO.

Tant pis; c'étoit un brave homme!

FÉLINO, *continuant de lire.*
» Cet instant terrible a éteint son
» resentiment. Il vous a nommé
» son héritier.

Mais écoutez ce qui m'intéresse le plus.

» Il a aussi déclaré authentique-
» ment que l'enfant qui a été le
» fruit de l'union malheureuse pour
» laquelle il vous a disgracié, n'est
» pas mort comme vous l'avez
» cru ; que le nommé Morano est
» dépositaire de ce secret, et que
» vous pouvez donner une con-
» fiance entière à tout ce qu'il vous
» dira. Il m'a ensuite remis une
» cassette qui ne doit être ouverte
» que devant vous et devant Mo-
» rano. Elle contient des preuves

» qui ne laisseront pas la pos-
» sibilité du moindre doute ».

MORANO.

Cette lettre-là a raison, Monsieur. C'est moi qui ai la clef de tout cela.

FÉLINO.

Instruis-moi donc vîte du sort de mon enfant : suis-je assez heureux pour qu'il existe encore ?

MORANO.

Ce n'est point *il* qu'il faut dire ; c'est *elle*. Oui, Monsieur, c'est une fille jolie.... comme Mademoiselle Séraphine, bonne.... comme Arlequin, et se portant comme votre serviteur.

FÉLINO.

FÉLINO.

Que je suis heureux! courons vîte....

MORANO.

Doucement; il n'y a pas cent lieues à faire.

FÉLINO.

Je t'en prie, ne me tiens pas en suspens.

MORANO.

Vous n'y resterez pas long-tems: mais, avant que je m'explique, il faut la promettre en mariage..... Ne vous effrayez pas, ce n'est pas à moi: je suis trop vieux, et je n'épouse plus que la bouteille: c'est à mon ami Arlequin.

ARLEQUIN.

Un moment : je m'inscris contre sa proposition.

SÉRAPHINE.

Je ne m'attendois pas à cela de votre part, M. Morano, après l'amitié que vous m'avez toujours montrée.

MORANO.

Paix, Mademoiselle, et laissez-moi faire.

FÉLINO.

De grâce, finis donc.

MORANO.

Je finirai dès que j'aurai la parole pour le mariage.

ARLEQUIN.

Encore une fois, mon cher Morano....

MORANO.

Encore une fois, mon cher Arlequin, laissez-moi faire. Parce que je suis un peu gris, croyez-vous que j'aye trop bu? Sachez que j'ai de l'esprit pour vous tous, et j'en reviens toujours à mes moutons. (*A Félino.*) Lui donnerez-vous votre fille?

FÉLINO.

Que servira ma réponse, puisqu'Arlequin ne voudroit pas de ma fille?

MORANO.

Mais, s'il en vouloit, y consentiriez-vous?

FÉLINO.

Je me trouverois heureux de pou-

V 2

voir, en le nommant mon gendre, lui prouver ma reconnoissance.

MORANO.

Et! bien, vous voila tous d'accord.

TOUS ENSEMBLE.

Que veux-tu dire?

MORANO.

Parbleu, ce que je veux dire, je le dis.

SÉRAPHINE, *à part*

Ciel! quelles esperances! je conçois!

MORANO

Et je crois que je suis assez clair.

FÈLINO.

Dieu! seroit-il possible?

MORANO.

Oh ! très-possible.

FÉLINO.

Achèves, je t'en conjure !

MORANO.

Doucement, doucement : on dit qu'il ne faut pas brusquer les reconnoissances. Allons chez le Notaire, et là, avec la cassette, je vous prouverai par des preuves claires comme le jour, que votre oncle, ne voulant ni reconnoître, ni abandonner votre fille, a mis un bon contrat dans son berceau ; qu'il a chargé un homme masqué (*c'étoit moi*) de la remettre incognito à quelqu'un, sur les soins de qui on pût compter ; que cet homme mas-

qué l'a portée chez une certaine Mariette....

SÉRAPHINE, *s'élançant dans les bras de Félino.*

Mariette !.... Mon père !

MORANO.

Ah ! vous y voilà enfin. (*A Félino.*) Eh ! bien, vous donné-je-là un joli enfant ?

FÉLINO.

Ma chère fille ! quel moment délicieux ! mon âme y suffit à peine.

MORANO.

Eh ! bien, avois-je tort de te la faire promettre ?

ARLEQUIN, *pleurant, mais voulant se retenir.*

Mademoiselle..... recevez mon compliment.... J'ai bien de la joie...

bien du chagrin... Au moins daignez vous souvenir quelquefois du pauvre Arlequin. Si votre nouvelle fortune lui défend de prétendre à votre main, croyez que..... son cœur... toujours le même...

SÉRAPHINE.

Ciel ! pourrois-tu penser... Arlequin ! quelle injure tu me fais ! (*A Félino.*) Mon père ! il alloit être mon époux !

FÉLINO, *avec enthousiasme.*

Il le sera, ma fille, il le sera. Où en trouverois-tu un aussi digne de toi. (*Il les unit.*) Ah ! ma fille ! ah ! mon ami ! mon bienfaiteur ! mon fils ! de combien de peines un pareil moment ne dédommage-t-il pas ?

MORANO.

Et puis l'on dira encore que le vin fait perdre l'esprit. Voilà une reconnoissance et un mariage qui sont l'ouvrage du mien ; et pourtant j'étois gris quand j'ai fait tout cela.

FIN.

taines choses ... J'espère que tu vaux mieux que ton maître?

FRONTIN.

Cela ne serait pas dans l'ordre. Ses vertus sont plus vertus que les miennes.

HENRIETTE.

Tu esquives. Dis-moi si je gagnerais davantage à t'épouser, que ma maîtresse ne gagnerait à être sa femme.

FRONTIN.

Quelle singulière demande?

HENRIETTE.

Ah ! ah ! c'est que ...

FRONTIN.

Eh bien !

HENRIETTE.

Je vois bien que tu ne veux pas

m'entendre. Il faudra pourtant qu'avant de nous marier, je sache à quoi m'en tenir; et si tu es, par malheur, la copie de ton maître . . .

FRONTIN.

Je crois que, depuis huit jours que nous avons quitté ce pays-ci, la langue a changé : je ne comprends plus personne.

HENRIETTE.

Essayons encore de me faire entendre. Depuis que tu es avec le Marquis, a-t-il eu bien des maîtresses?

FRONTIN.

Son amour pour la Comtesse date presque du même tems que je suis entré à son service.

HENRIETTE.

On a beaucoup parlé de Mme. de Volmeuil.

FRONTIN.

Ah ! c'est différent. C'était elle qui était amoureuse de mon maître. Je t'assure qu'il n'a rien répondu à toutes ses agaceries.

HENRIETTE.

Je le crois bien, et toi, qu'as-tu répondu à celles d'une certaine chambrière provençale?

FRONTIN.

Mon cœur était déjà tout à toi.

HENRIETTE.

Ce n'est pas un compliment que je demande. Je veux que tu me dises si on a eu à se plaindre, ou à se louer de toi.

FRONTIN.

Tu veux me sonder

HENRIETTE.

J'en conviens.

FRONTIN.

Eh bien ! je te jure que ses avances ont été tout aussi perdues . . . .

HENRIETTE.

Ahi ! ahi !

FRONTIN.

Je ne vois pas qu'il y ait rien là. . .

HENRIETTE.

Et c'est précisément. . . . . Mais les voilà qui reviennent. Adieu.

FRONTIN.

Je ne te quite pas que tu ne te sois expliquée.

SCÈNE XIII.

Mad. DE VOLMEUIL, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

Mad. DE VOLMEUIL *à la Comtesse.*

QUOI ! vous l'épouseriez après ce que vous savez !

LA COMTESSE.

C'est ce qui me décide.

Mad. DE VOLMEUIL *au Marquis.*

Ne la croyez pas, Monsieur ; c'est un persifflage.

LA COMTESSE.

Le Marquis sait que je ne m'en permets jamais.

Mad. DE VOLMEUIL.

C'est donc une folie que vos amis ne vous laisseront pas faire.

LA COMTESSE.

Mes amis donneront au parti que je prends, le nom qui leur plaira.

Mad. DE VOLMEUIL.

Mais c'est un sacrifice dont il n'y a jamais eu d'exemple.

LA COMTESSE.

Je le donnerai.

Mad. DE VOLMEUIL *au Marquis*.

Et vous, Monsieur, vous souffrirez que la Comtesse vous épouse ?

LE MARQUIS.

En vérité, Madame, tout ce que j'entends, depuis mon arivée, m'interdit à un point......

Mad. DE VOLMEUIL.

Je le crois ; votre rôle commence à devenir difficile.

LA COMTESSE.

Restons-en-là, Madame, je vous en supplie ; vous me chagrineriez sans rien obtenir.

Mad. DE VOLMEUIL.

C'est votre dernier mot ?

LA COMTESSE.

Rien ne me fera changer.

Mad. DE VOLMEUIL.

J'espère que notre vieille amie aura plus de pouvoir que moi. Je cours l'engager à joindre ses efforts aux miens.

LA COMTESSE.

Elle n'en obtiendra pas davantage.

Mad. DE VOLMEUIL.

Au moins aurai-je tout tenté. (*A part*). La pauvre femme ! comme elle se repentira de cet accès sentimental !

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *se jetant aux genoux de la comtesse.*

IL m'est impossible, Madame, d'ignorer plus long-tems ce que signifient les singuliers discours qui me sont tenus depuis quelques momens. Je tremble que, pendant mon absence, quelque calomnie...

De grace, Madame, instruisez-moi. Si vous ne pouvez devenir mon épouse qu'en faisant des sacrifices tels que vos amis croient devoir s'y opposer, j'en mourrai de douleur; mais je ne voudrais jamais que mon bonheur vous coûtât le. vôtre.

SCÈNE XV, & *derniere*.

Les Précédens, LE DUC.

LE DUC.

A merveille ! ce que vient de me dire Mad. de Volmeuil m'assure que tu n'es-là que pour remercier Mad. la Comtesse.

LE MARQUIS.

Ah ! mon ami ! tu auras plus pitié de moi que tout le monde. Tu me diras ce qui m'est arrivé pendant mon absence.

LE DUC

Ce n'est qu'une plaisanterie.

LA COMTESSE.

M. le Duc, trève, s'il vous plait, à votre gaieté. J'exige le silence le plus absolu.

LE DUC.

En conscience, Madame, je dois un aveu.....

LA COMTESSE.

Je vous demande en grace....

LE DUC.

Eh ! Madame, c'est moi qui

vous demande en grace de me pardonner.

LA COMTESSE.

De quoi ?

LE DUC.

Vous vous souvenez sans doute de notre conversation de l'autre jour, où vous me prouvâtes assez clairement que le seul obstacle au bonheur du marquis était la crainte que son amour ne fût qu'une illusion des sens. . . .

LA COMTESSE.

Eh bien !

LE DUC.

Eh bien ! cela m'a donné l'idée de faire sur son compte la fable qui a couru, bien persuadé qu'elle vous parviendrait bientôt, et que

c'était le seul moyen d'obtenir à mon ami un aveu duquel dépend tout son bonheur.

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Se pourait-il ?

LE DUC.

J'espère vous en convaincre en vous demandant la faveur d'être le parrein du prem.... Vous rougissez ?

LA COMTESSE, *avec plus d'embarras.*

Mon aveu a été..... surpris.

LE DUC.

Qu'importe ? Nous l'avons.

LA COMTESSE.

Il ne me reste donc qu'à prier le marquis de voir, dans la facilité avec laquelle j'ai adopté cette imputation,

tation, la preuve que je n'attendais, pour lui ouvrir mon cœur, que la certitude d'un attachement pur.

LE MARQUIS.

Pourriez-vous me faire l'injure d'en douter? (*Au Duc.*) J'espère, mon ami, qu'enfin tu m'expliqueras...

LE DUC

Cela ne s'explique pas devant les dames.

FIN.

LETTRES
DU
PORTE-FEUILLE.

(Voyez la note du chapitre 16.)

I.

QUELLE est donc cette idée de vouloir bouder? Est-ce pour me dédommager de l'ennui de ma journée? C'est bien prendre son tems, ma foi; et si j'allais bouder aussi! . . . Figure-toi donc un peu ce que nous semblerions l'un et l'autre, chacun dans un coin ne nous regardant qu'à la dérobée, ne nous parlant que par monosyllabes;

enfin, nous piquant d'être maussades à qui mieux mieux..... sûrement tu n'étais pas de bonne-foi avec toi-même quand tu as formé un pareil projet.

Ecoute, je reviendrai le plus de bonne heure que je pourrai, et, si tu veux, je ferai semblant d'être coupable, bien coupable; tu gronderas fort, bien fort, et nous nous raccommoderons vîte, bien vîte. Là; tu vois bien, on fait de moi ce que l'on veut: mais tu sais bien aussi que l'on ne bat pas les gens à terre. Au surplus, fais ce que tu voudras; je suis bien bon de te craindre. Ne suis-je pas un second toi? Me chagriner, ce serait te chagriner toi-même. Vois à présent si tu oseras persister.

Adieu boudeuse, ton toi, qui t'aime encore mieux que tu ne t'aime toi-même, t'envoye le baiser de paix.

II.

QUE je suis heureux! Je t'ai vue, ma chère amie; j'ai pu serrer ta main, y imprimer deux baisers... Tu es toujours bien belle! Mais ton étonnement ajoutait encore à tes charmes. Le plaisir et la crainte, la tendsesse et la surprise se peignaient à la fois sur ton visage. Tu ne m'as presque rien dit; on parle peu dans de pareils momens, mais des mots entrecoupés; mais un serrement de mains sont si expressifs! Mais tes yeux veloutés se sont fixés sur moi avec tant d'expression! . . . .

. . . .

III.

Si tu savais tous les vilains calculs que je fais; si tu savais comme ma petite folle de tête se tourmente pour trouver dans l'avenir des sujets de peine ! Tu me plainderas sûrement, ma douce amie.

Quand j'ai entendu tonner, je me suis dit tout de suite : Je parie que, pour me faire enrager, l'enfer va envoyer un bon orage. Ma belle amie aura peur. L'Argus se gardera bien de la quitter; et je ne la verrai pas... Voilà déjà des voisines chez elle pour la rassurer... Les fâcheuses femelles! Croient-elles que tu resterais isolée, abandonnée à tes frayeurs? Ah! qu'elles te laissent; qu'elles te laissent. Ton amant ira te tendre les

bras, et tu seras plus rassurée avec lui qu'avec dix mille indifférens.

Enfin le tonnerre a cessé. Le tems s'est un peu remis. Un rayon d'espoir commençait à luire pour moi. Je me mets à la fenêtre de la petite pour attendre le signal. Ne voilà-t-il pas que l'on demande des livres. On va les feuilleter, les parcourir. Le titre de chacun, une phrase, un mot, tout fournira matière à des dissertations éternelles... On bavardera ainsi jusqu'à la nuit, et les maudits livres en seront la cause. Madame Berville, vous pouvez être fort aimable; mais vous m'impatientez. Vos visites sont des séjours: Ayez donc assez de pénétration pour deviner.... Oui, deviner? Les gens indifférens devi-

nent-ils jamais ? Et quand cela leur arrive, est-ce pour servir ceux dont ils ont découvert le secret ?... Allons, allons ; il vaut encore mieux qu'ils soient fâcheux sans le savoir, que dangereux avec connoissance de cause.

Voilà l'autre qni fait la lecture de suite. Vous allez voir que, pour me faire donner au diable, il aura une poitrine de fer, un organe charmant, qu'il ne se fatiguera pas, et qu'il lira si bien qu'on ne se lassera pas de l'entendre... Allons, encore un coup de tonnerre. Voisines, tuteurs, élémens, tout est déchaîné contre moi. Je regarde le Ciel, je regarde ta fenêtre, et je trouve partout de quoi me désespérer.

Il continue de tonner. Comme tu

vas souffrir, ma chère amie ! Et ce ne sera pas dans les bras de ton amant que ses frayeurs se calmeront ! Comme il te serrerait contre son sein! Comme ses paroles seraient douces! consolantes !.... Mais voilà l'orage bien décidé. Quels éclairs ! Quels coups de tonnerre !..... Il me semble te voir... ô ma chère amie ! Pourquoi suis-je loin de toi ?

IV.

J'AI moins de plaisir, dis-tu, à lire tes lettres que tu n'en as à lire les miennes. Cependant, à présent même, je tiens celle que tu m'as écrite hier. Je viens de lui donner mille baisers. Hier je l'ai lue vingt fois, je la relirai vingt fois encore, et tout cela, parce qu'elle ne me fait

que peu de plaisir: La belle occasion pour chicaner!... Non, chicaner n'est pas le terme ; c'est prècher que tu dis pour présenter d'une manière plus excusable, les petites disputes que tu te plais à me chercher. Eh, bien! jolie prêcheuse, conviens que le plus juste de nous deux, ce n'est pas toi.

Et puis, que signifient ces craintes, *que je ne devienne infidèle par pitié pour les femmes que mes charmes séducteurs*.... Eh ! bon Dieu ! Je me perds dans tout ce papillotage. Est-il possible que tu sois aveuglée sur mon compte au point de craindre que je n'inspire de l'amour?... Si tu le penses de bonne-foi, c'est une preuve que tu ne me connais pas, et

que ce n'est pas moi tel que je suis que tu aimes, mais un être fantastique et imaginaire qui ne me ressemble nullement.,. Un moment viendra où le fantôme se dissipera, et alors l'indifférence pour la réalité, succédera à l'amour pour la chimère. Je t'en prie, connais mes défauts. Vois-les avec indulgence, mais vois-les. Me croire tant de perfections, c'est faire dépendre ma félicité de l'erreur. Encore une fois... Mais la petite me presse... Adieu, tu ne pourras sans doute lire cette lettre qu'à ton coucher. Eh, bien ! tant mieux. Joins-y un million de baisers, et compte sur de jolis rêves.

V.

LE ton jaloux, ma belle Dame,

ne vous va pas plus que le ton querelleur, et le ton querelleur ne vous va nullement. Votre jolie physionomie porte trop l'empreinte de la douceur pour pouvoir se prêter à l'air fâché. Retenez bien cela, entends-tu, petite grondeuse, et laisse en paix un amant qui, pour peu qu'il eût de méchanceté... Conviens que je l'avais belle, ce matin, pour adopter le systême du Chevalier, et que je pouvais bien profiter de la jalousie que tu me laissais voir pour me renchérir et me tenir en échec : mais je n'aime pas le manège, je n'aurais jamais le courage de te laisser des alarmes, et je ne veux devoir qu'à mon amour la continuation du tien. Un attachement qui ne serait sou-

tenu que par des tracasseries, ne serait qu'artificiel, et n'est pas fait pour flatter un cœur délicat. Tes alarmes m'ont bien flatté sans doute, mon amour-propre aurait bien gagné à les prolonger : mais tu aurais souffert, j'en aurais été la cause.... Non, je ne veux point de tels rafinemens. Ce n'est qu'en aimant bien que je veux obtenir d'être toujours aimé.

VI

FORT bien; petite rusée, fort bien. Ta main n'ose pas écarter ce vilain rideau qui empêche ton ami de te voir. Un pied furtivement alongé sous la toilette tranche la difficulté... Tu diras encore que je suis trop prévenu. Dis ce que tu voudras; il n'en est pas moins vrai que tu

as fait cette petite malice-là le plus joliment du monde. Je ne sais en vérité comment tu fais pour prèter des charmes à tes moindres actions.

Te vois-je de loin, et près de ton argus dont l'œil attentif te force à la circonspection ? Ton air sérieux est imposant comme celui d'une Divinité. Sommes-nous ensemble ? Es-tu plus libre ? Tu es alors agaçante comme une coquette, folâtre comme les Graces, et tendre au-delà de toute expression. Ceux qui te voient sans te connaître te trouvent belle, et t'admirent : ceux qui te connaissent te trouvent belle, et te chérissent : ton amant te trouve belle, et t'adore. O mon

amie ! O Beauté de tous les goûts, de tous les instans, il n'appartient qu'à toi de captiver ainsi tous les suffrages.

VII.

DEMAIN, m'as-tu dit.... Oh ! le charmant jour que ce demain !... Mais il y a encore une nuit, une portion de matinée. Allons donc: maudites aiguilles d'horloges ; vous marchez d'une lenteur ! d'une lenteur !... Ah ! s'il dépendait de moi, comme vous marqueriez bientôt dix heures du matin !... Bon ! Et que cela ferait-il s'il était nuit ? Ce serait du soleil qu'il faudrait hâter la course.... Comme j'enrage d'être obligé d'atendre qu'il ait fait sa tournée sous notre hémis-

phère pour éclairer ces imbécilles d'antipotes ! Je m'embarrasse bien, moi, de tous ces peuples-là. L'univers est tout où est ma maîtresse. Bien en prend à la nature qu'elle ne dépende pas de moi. Comme je la bouleverserais ! Ah ! je t'assure qu'elle serait toute employée à servir mon amour.

Adieu. Toujours fou, toujours bizarre ; mais toujours amoureux comme un diable.

VIII.

Tu es terrible, accablante, cruelle, même dans tes accès de jalousie : mais tu es charmante, adorable, mille fois adorable quand tu reviens à toi-même. Rien au monde n'est aussi intéressant que toi quand tu

conviens d'un tort. Tes yeux alors sont baissés, et ne laissent échapper que quelques regards furtifs ; un sourire timide vient animer ta jolie bouche ; ton teint se colore , ton sein palpite , ta main vient chercher lentement la mienne ; enfin toute ta personne peint l'amour ! l'embarras , le regret d'avoir causé du chagrin à ton ami. . . . . . . Oh ! baise-le mille fois , ce bon ami , et sois sûre qu'il est bien loin de t'en vouloir.

Je viens de relire cette lettre qui t'a si fort affectée ; comme je suis juste , moi , je conviendrai de bonne-foi que je viens d'y trouver des expressions qui ne sont pas faites pour une parente : mais

l'habitude que j'ai de peindre ; ou au moins d'essayer de peindre le sentiment que tu m'inspires, m'a familiarisé avec les expressions vives. Elles ont coulé de ma plume, presque sans ma participation. Aussi les ai-je traitées comme marchandises de contrebande, et refais-je une autre lettre où j'en serai plus économe. Nous avons déjà si peu d'expressions pour nous qu'il ne faut pas les prodiguer à la simple amitié.

Adieu, petite ombrageuse. La paix et mille millions de baisers.

IX.

VOILA un bouquet dont je pouvois bien me dispenser de donner. L'idée à

il fera tourner les trois pauvres têtes du Conseil féminin.

» Si je disais que c'est Madame
» Berville ? -- Mais il n'est pas
» naturel qu'elle donne un bouquet
» aussi cher. -- Si je disais ?....
» -- Non, ce moyen-là ne vaut
pas mieux. -- Mais je pense.... --
» Non, attendez... C'est qu'il
» faudrait... -- Oh ! pour le coup,
voilà.... »

Eh ! non, vous dis-je, non ; tout cela ne vaut rien. Il n'y a que le moyen que j'ai donné, ou bien, il faut y renoncer.

Y renoncer ? Celà est difficile. Un bouquet sied si bien à la beauté ! Il fait tant de plaisir quand il vient de son ami ! Raison excellente :

mais il vaut mieux faire un sacrifice qu'une imprudence.

Au surplus, Mesdames les délibérantes, quand votre irrésolution sera fixée, quand toutes les idées qui bouleversent vos pauvres petites têtes se seront éclaircies assez pour vous permettre de prendre un parti, alors la belle présidente de votre tribunal n'a qu'a faire savoir ses ordres à son très-humble esclave par le ministère de son huissier en cornette, ils seront exécutés selon leur forme et teneur.

X.

PARCE que j'ai été grondé, querellé, boudé, sans rime ni raison, vous croyez que je vais à mon tour gronder, quereller,

bouder. . . . . Point du tout, Madame, point du tout. Il est plus noble d'oublier. . . . Eh, bien ! Eh, bien ! qu'est-ce que ce ton-là ? . . . Envoies vîte le faiseur de remontrances. . . Allons, paix ; il te demande pardon, et tu le lui accordes, n'est-ce pas ?

XI.

QU'ELLE est charmante ! Qu'elle est tendre, ma douce amie, la lettre que tu m'as écrite ! Voilà la dixième fois que je la relis. Bon, la dixième fois ? la vingtième, la millième peut-être. . . . Si tu me voyois quand je reçois tes lettres ; je les ouvre avec une précipitation ! . . . Tu les croirais déchirées en mille pieces. Je commence par les lire bien vîte,

je les dévore ; ensuite je les lis bien doucement, je les savoure, je pese chaque expression ; je reviens sur celles qui m'ont le plus flatté ; puis, je recommence tout ; puis je m'interromps pour baiser le papier qui a servi d'interprête à ton amour. Je le presse contre mon cœur... Je me remets à lire. Je m'interromps encore pour baiser encore l'heureux papier. Je cache la lettre dans mon sein. Je me fais accroire que je vais l'oublier : mais bientôt je la reprends ; nouvelle lecture, nouveaux baisers. Enfin il faut la serrer. J'ouvre mon secrétaire ; je vais pour la mettre avec les autres : mais, non ; . . . plus qu'une fois, plus que deux. . . . . . Tu ris

sûrement ; tu me traites de fou. A la bonne heure. Avec plus de raison, je craindrais d'avoir moins d'amour.

XII.

LA voisine est donc dans la confidence ? J'ai tout vu hier, quand tu étais à ta toilette. Cet œil qui me guettoit par un coin du rideau, qui ne se dérangeait pas, quoiqu'elle fût-là ; cette complaisance de sa part de venir, par intervalles, faire le guet, pour que tu fisses tes mines avec plus de sécurité.. Je ne me trompe pas n'est-ce pas ? Elle est dans ta confidence !... Eh, bien ! tant mieux, tu t'entretiendras plus souvent de moi. Je voudrais bien aussi. . . Mais non, un confident est toujours si loin de

partager notre façon de voir ! J'aime mieux ne m'entretenir de toi qu'avec moi-même. Que me dirait un autre ? Les indifférens ont des expressions si glacées ! . . . Ils ne servent qu'à arrêter les idées, qu'a contraindre !... Non, je n'en veux pas. C'est décidé, bien décidé. Que celui que sa destinée m'aurait fait choisir s'en félicite ; je l'aurais bien souvent impatienté. Hier, par exemple, je l'aurais mis hors des gonds. J'étais d'un ennui ! . . . Ennui, le terme est modéré. Si je te disais que j'ai. . . Eh ! bien oui, j'ai pleuré de dépit ; mais j'ai l'espérance de tout oublier aujourd'hui ; car j'ai celle de te voir, de baiser tes beaux yeux, ta belle bouche, et

de te répéter les expressions de mon amour.

XIII.

Je t'assure, ma belle amie, que si j'avais quelqu'empire sur les modes, je proscrirais tout de suite celle que nos femmes suivent actuellement. Les Françaises, toutes les Européennes ont une manière de s'habillier qui a un défaut essentiel selon moi : c'est d'aller sans voile, et de laisser découverts, ou de ne couvrir qu'avec une gaze inutile, leurs appas peut-être les plus séducteurs. La coquetterie y gagne ; mais le sentiment y perd. On multiplie ses adorateurs ; mais on diminue le bonheur de son amant. On est belle pour tous les hommes,

et l'on ne devroit l'être que pour un seul ; car il n'y a que la vanité qui puisse se plaire aux hommages de l'indifférence.

J'adopterois l'habillement de quelques peuples de l'Asie. Il semble imaginé par l'amour et par la délicatesse. Un voile épais qui descend fort bas ; trois ou quatre robes ouvertes par devant, ainsi que la chemise, qui est faite comme nos peignoirs, et le tout attaché par une ceinture qui fait croiser toutes ces robes les unes sur les autres, de manière que l'indifférent ne peut rien appercevoir, absolument rien, et que l'amour n'a besoin que d'un coup de baguette pour jouir de tous les appas de la beauté. Le voile, la ceinture

disparoissent en un clin d'œil, les robes s'ouvrent, et l'amant posséde tout, et ce tout lui est d'autant plus précieux, que l'œil des profanes ne s'est jamais arrêté sur rien.

XIV.

DAIGNE me pardonner, ma chère Eugénie, mon emportement de tantôt. Tu sais bien que toujours je souffre sans me plaindre. Pourquoi cet original sembloit-il se faire un jeu ?... Que veux-tu, ma tendre amie, on ne se forme pas. Je sais que mon caractère offre le contraste du tien, qui est la réunion de toutes les vertus douces et aimables : mais, quand je serois maître d'en changer, je ne sais si j'en prendrois un autre. Le mien semble être fait pour,

sentir dans toutes leurs forces les ardeurs, l'ivresse, les feux dévorans de l'amour. . . . D'ailleurs às-tu le droit de te plaindre de ma pétulance, quand tu peux la calmer d'un mot, d'un geste, d'un coup d'œil ? Tu en as eu deux fois la preuve aujourd'hui. Accablé, anéanti par le chagrin, les yeux à chaque instant pleins de larmes, forcé de fuir, pour ne pas me trahir par les marques de ma douleur, un regard, un serrement de main, un rien a suffi pour ramener le calme. . . . O mon amie ! ma divine amie ! commande, desire, parois seulement desirer ; la gloire de ton amant sera toujours de t'obéir.

XV.

QUAND tu me vois, Zélis, te peindre mon amour ;
Te le prouver par mes tendres caresses ;
Ressentir du plaisir, les plus vives détresses ;
Brûler, frissonner tour-à-tour ;
Te serrer dans mes bras, t'arroser de mes larmes ;
Donner mille baisers à chacun de tes charmes ;
Vouloir en même-tems toucher tous tes appas ;
Etre jaloux de ceux dont je ne jouis pas ;
Abandonner, dans mon fougueux délire,
Ceux que je possédois pour ceux que je desire ;
Quitter encore ceux-là pour ceux que j'ai quittés ;
Posséder tout, et vouloir davantage ;
Enfin, anéanti par tant de voluptés,

Ne plus trouver d'autre langage,
Pour t'exprimer tout l'excès de mes
feux,
Que des soupirs tumultueux;
Alors tu crois, Zélis, lire au fond
de mon âme;
Tu crois y découvrir tout l'amour qui
m'enflâme.
Eh! bien, détrompe-toi. Ces desirs,
ces baisers,
Ces transports, ces soupirs, ces pleurs,
ne sont encore,
Du feu qui me dévore,
Que des indices bien légers.

XVI.

Tu as l'air de si bonne-foi, ma tendre amie, quand tu m'exposes tes craintes, que je suis quelquefois tenté de les croire fondées : mais, comme je n'apperçois rien dans la conduite des

autres femmes de ce que tu prétens y voir, je ne peux me résoudre aussi à croire que tu ne te trompes pas. Dans cette incertitude, je fais tout ce que je peux pour me juger sans prévention, et j'emploie, pour y parvenir, tous les moyens qui me viennent dans l'idée. Tu aurois ri de me voir tout-à-l'heure, devant une glace m'examinant avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

Je m'étois séparé en deux Moi: L'un étoit le Moi contemplateur, l'autre étoit le Moi contemplé. Le rôle de ce dernier étoit un peu automate. Le rôle de l'autre étoit celui d'un juge sévère disposé à ne faire grâce de rien.

» Marchez, disoit le Moi contemplateur, tournez-vous à droite, » à gauche ». Le Moi contemplé marchoit, se tournoit.

« Voilà une taille fort mesquine.--

» Oui; mais elle est mignonne.--

» Il vaudroit mieux qu'elle ne » le fût pas; étant si courte, ce » seroit une masse ».

De la taille on a passé à la figure. Le méchant Moi contemplateur a tout critiqué.

« Mais les yeux ? La belle amie » les trouve vifs ».

« Oui, parce que, quand elle » les voit, elle les anime. Cette » vivacité-là est un éclat d'emprunt ».

Le Moi contemplateur n'a pas été plus satisfait quand il a

été question de l'esprit. Enfin le Moi contemplé, poussé dans ses derniers retranchemens, a mis en avant sa tendresse. Pour ce mérite-là, il étoit impossible de le lui disputer. Cet avantage balançoit tout; et, malgré l'amour-propre de l'un et la sévérité de l'autre, les deux Moi se sont réunis; et les voilà tout aussi bons amis qu'auparavant, ne formant plus qu'un seul Moi qui t'aime, qui te chérit, qui t'adore tous les jours davantage, et qui jure de n'aimer, de ne chérir, de n'adorer jamais que toi.

XVII.

OH ! pour le coup, je ne veux plus avoir de querelle avec elle. J'ai trop de peine à avoir

la paix avec moi. Il faut, pendant toute une journée, que je m'accuse, que je me fasse des reproches, que je me gronde.... Plus de cela, s'il vous plaît, entendez-vous, Monsieur ? Il vaut cent fois mieux vivre en paix, aimer votre petite amie sans la tourmenter....... Ainsi, amour et silence.

XVIII.

QUAND on a pris sa part d'avance, on ne devroit plus rien avoir ; cela paroît assez juste, et, à ce compte-là, tu ne devrois pas avoir de lettre ce soir: mais cette manière de compter n'a lieu que quand on puise dans une source qui peut se tarir.... Bon Dieu ! Ne semble-t-il pas à

m'entendre que j'aie un million de choses à te dire, tandis que je n'ai qu'à te répéter que je t'aime !... Oui ; mais j'ai tant de plaisir à l'entendre ! Et puis les mêmes objets se peignent de tant de couleurs différentes selon la situation de notre âme ! Hier tout me paroissoit noir. Aujourd'hui je t'ai vue, tout est couleur de rose, tout me paroît charmant. . . Tiens, jusqu'à cette lettre qui n'a pas le sens commun. Que m'importe ; Tu as un fonds d'indulgence inépuisable. J'en profite, et je dis tout, oui, tout ce qui me vient dans l'idée. Le bavard ! finira-t-il donc ? . . . Finir ? . . . Oh, que non. . . Mais c'est abuser. . . . . au moins de la

patience de ta petite messagère, qui ne cesse de me répéter qu'elle est pressée. . . Adieu donc.

XIX.

PIF, paf. -- Brrrrr -- Patapan... Quel bruit elles font mes chères voisines ! Comme elles s'en donnent ! Ce n'est pas leur fautes, si j'en suis incommodé. Elles m'ont assez prié de leur bal : mais néant au bas de la requête. Elles se passeront de moi, s'il leur plait. Vraiment oui, Mesdames, on vous en donnera de petits singes pour vous amuser par leurs gentilles gambades, de petits perroquets au babil éternel... Oh que non. Gentillesse, babil, gambades, tout est pour certaine amie gourmande

à l'excès, jalouse de son bien comme un petit démon, et toute prête à me bouder une heure si... Riez bien de cette bouderie d'une heure, que je regarde comme une grande punition. Cela ne vous paroît rien, à vous autres gens indifférens; mais c'est beaucoup pour moi. Ainsi Mesdames, vous pouvez prendre votre parti, vous n'aurez pas le danseur d'Allemandes, de Cosaques, de. . . . Courage, mon amour-propre. Vous en donnez-vous assez ? Peste, à vous croire, il semble que je sois un être bien essentiel.... Après tout, j'ai tort de vous gronder ; c'est à ma trop indulgente amie que je dois m'en prendre. O ma modestie ! Ma modestie!

modestie ! Vous avez-là une dangereuse ennemie.

XX.

Tu craindras encore ta cousine, n'est-ce pas ? Tu seras encore jalouse d'elle?... Ingrate ! Méconnoître à ce point tout ce qu'elle fait pour nous ! Ne pas lui savoir plus de gré du silence qu'elle impose à son amour-propre, pour ne s'occuper que de notre amour ! C'est une injustice criante qu'il faut expier tout de suite. Allons, la très-honorée Dame et maitresse de mon cœur, sitôt la présente reçue, appelez cette bonne parente, cette prétendue rivale ; dites-lui d'un ton bien affectueux, que vous avez charge et commission de votre cher

et féal pour la remercier de tous ses bons offices, et la prier de nous les continuer. Ensuite de quoi, lui prendrez les deux mains, et lui donnerez l'accolade bien amicalement. Si ne tenez compte de la prière que je vous fais ici, je le saurai, et lui donnerai dix baisers au lieu de celui que lui auriez donné pour moi. Or, voyez si mieux ne vaut faire la commission vous-même.

XXI.

DEPUIS que je ne vous vois, ni ne vous écris, ma très-chère amie, je comptois à chaque instant sur une querelle de votre part : mais il me paroît que, si j'attens que vous me reprochiez mon silence

pour le rompre, je le garderai éternellement. Je suis, je vous assure, très-sensible à tant de douceurs, et je vous en fais tout plein de remerciemens. En vérité, rien n'est si commode que d'avoir une telle amie. Si on lui rend des soins, elle les reçoit. Si on la néglige.... Oh! il n'y a ni reproches à craindre, ni pardon à demander. La tranquille personne est si indulgente! si peu sensible à l'oubli de son amant!...,Fi! méchante. On n'aime pas comme cela. Tant de bonté porte trop la livrée de l'indifférence. Il ne suffit pas de savoir accueillir, caresser son ami; il faut encore savoir le gronder. On ne doit pas même se donner la peine d'appro-

fondir si ses torts sont réels ; il suffit qu'ils soient apparens. On l'écoute ensuite, et, s'il se justifie... Eh ! bien, s'il se justifie, le pis-aller est un racommodement, et je m'attens bien... Car, tout en badinant, cette lettre est une querelle très-sérieuse. C'est à toi de préparer la justification, et de hâter le moment de nous racommoder. Sois sûre que, jusques-là, je te garderai rigueur, et que mon dépit n'expirera que quand je te verrai.

XXII.

Sur quel ton de gaieté tu as monté tout le monde ! En rentrant chez moi, j'ai, en vérité, cru entrer au sabat. L'un jouoit de la flûte ; l'autre chantoit ; la petite dansoit et chantoit à la fois.

« Si tu savois !... Nous avons ri !...
» Nous avons joué la comédie...
» J'ai dansé... Et puis... avec elle,
» avec sa cousine... Nous avons...
» Écoute donc... Nous étions d'une
» folie ! Il n'y avoit que lui... Il
» faisoit la mine, et nous n'en étions
» que plus folles ».

Voilà le récit bien suivi qu'il m'a fallu écouter en rentrant ; et tout cela étoit entrelacé d'embrassades, de frédons, de pas d'allemandes, de danses villageoises.. Ce n'est pas tout. Il a fallu devenir acteur, et je me suis trouvé au bal. Danses provençales, allemardes, cosaques, menuets, contredanses, on ne m'a fait grâce de rien.

A présent que je t'écris, on m'é-

tourdit au point que ma lettre n'aura pas le sens commun. Le chevalier chante un air ; la petite un autre.... En vérité, il n'y a que toi pour faire tourner la tête aux gens. Pour moi, il y a long-tems que ma raison est dans la lune : mais je ne la regrette pas. Je suis trop heureux par la folie qui la remplace.

XXIII.

COUPLETS. *

Pourquoi douter de ma vive tendresse ?
Ce doute affreux afflige ton amant ;

---

* Ces couplets peuvent aller sur l'air : *Triste raison*, ou sur celui des deux Jumeaux de Bergame ; *Daigne Ecouter*, etc.

Et pour toi-même, ô ma chère maitresse!
Pour toi, Zélis, il doit être un tourment.

*

Il se pourroit que tu fusses volage :
Mais cette crainte est bien loin de mon cœur.
A ma Zélis elle feroit outrage,
Et dans ses bras je ne crois qu'au bonheur.

XXIV.

VRAIMENT oui, Madame, on vous en donnera des pompons, des plumes, et d'autres colifichets. Il vous sied bien, en vérité, de vouloir vous élever jusqu'au ton de la plus petite bourgeoise. Oh! l'on y mettra bon ordre. Allons, Madame, dès demain une cornette, un corset de burat et des souliers noirs. Pardessus tout cela, des promenades

tête-à-tête avec votre sage tuteur, dont la prudente et solide conversation vous fortifiera dans les principes d'une économie sans bornes. Voilà le seul moyen de thésauriser, et thésauriser est le seul moyen d'être heureux. Soyez-en sûre. Dix écus enfermés dans une cassette à triple serrure, font cent fois plus de plaisir que dix pistoles employées à contenter ses goûts. L'argent dépensé, les emplettes usées, que reste-t-il ? Mais de l'argent ! de l'argent auquel on ne fait jamais brèche ! Quelle jouissance ! quel bonheur ! On le compte, on le recompte....

Mais qu'est-ce que cette petite fille ayant sous le bras ?... Ah ! Ah ! C'est un carton, je parie... Précisé-

ment, c'est une marchande de modes. Au diable les principes d'économie, l'argent et le bonheur. Un pouf a fait ouvrir les trois serrures de l'adorable cassette, et voila le trésor... avec les projets.

Il faut en convenir. Ton cher tuteur convertit bien son monde.

XXV.

BONJOUR, joli Caméléon, charmant Protée, qui sait prendre toutes les formes imaginables, et qui emprunte de toutes, de nouveaux moyens de plaire. Je t'ai vue, ce matin, en bonnet de nuit. Le bandeau qui te couvroit la moitié du front te faisoit ressembler à ces prêtresses qui inspiroient aux mortels, autant de respect que les Divinités mêmes qu'elles

servoient. Si ton bandeau fut descendu jusques sur tes yeux, il t'auroit fait ressembler tout-à-fait à l'Amour.

Quelques momens après, je t'ai vue habillée. Ce collet-monté, qui déborde tes épaules, et dont la blancheur le cède à celle de ton sein, faisoit revivre en toi l'image de cette fameuse Gabrielle, dont la beauté captiva le cœur du grand Henri. C'est à-peu-près dans le même habillement qu'elle est représentée : mais elle n'étoit pas plus belle que toi, et ne savoit pas si bien aimer. Son amant avoit plus de mérite que le tien, plus de moyens de faire le bonheur de sa maîtresse, puisqu'il étoit Roi :

mais il fut inconstant, et je ne le serai pas.

A présent je ne te vois plus : mais j'entends les accens de ta voix enchanteresse, et te voila transformée en Sirène. Je crois que, si tu te déguisois en loup-garou, tes charmes perceroient encore au-travers de la peau hideuse dont tu serois couverte, et que tu n'aurois pas le pouvoir de faire peur même aux petits enfans.

A-propos de loup-garou, comment trouves-tu la conduite de ton tuteur à mon égard ? Il est venu chez moi ; il s'est chargé de te présenter mes hommages ; il ne l'aura pas fait : mais s'en être chargé ! être venu chez moi !... Oh ! je t'assnre qu'un

degré de jalousie de moins, nous serions les meilleurs amis du monde.

Adieu, charmante amie; quand je te verrai ce soir, tu n'auras plus, ni le bandeau des vestales, ni celui de l'amour; je ne te laisserai pas ce collet qui te fait ressembler à Gabrielle; ce ne sera plus par des chansons que ta voix de Sirène ira jusqu'à mon cœur: mais je serai à tes pieds, dans tes bras.... et je ne verrai plus qu'une divinité.

FIN.

UN



